MARCEL COULON

UVIC - McPHERSON
3 2775 90432349 9

La Vie de Rimbaud et de son OEuvre

AVEC DE NOMBREUX DOCUMENTS
INÉDITS OU IGNORÉS

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIX

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/laviederimbaudet0000unse

LA VIE DE RIMBAUD
ET DE SON ŒUVRE

DU MEME AUTEUR
AU
MERCVRE DE FRANCE

TÉMOIGNAGES (*L'Unité de Jean Moréas. Anatole France homme d'action. La Complexité de Remy de Gourmont. Le Pli professionnel chez le magistrat. Sociologie criminelle*). Vol. in-18 ..... 1 vol.

TÉMOIGNAGES. Deuxième série. (*Plaidoyer pour Renan. Octave Mirbeau chauffeur. Les Assises de Remy de Gourmont. L'Esprit du passé chez Loti. Deux aspects d'Anatole France. Bourdelle. Le rôle du Mercure de France. Le Protestantisme d'André Gide. Relisons Zola. L'Enfance de Gambetta.*) Vol. in-18 ..... 1 vol.

TÉMOIGNAGES. Troisième série. (*J.-H. Fabre. L'Homme et l'Œuvre. Moréas dévoilé. L'Hellénisme de Maurice Barrès. L'Entomologie et J.-H. Fabre. André Rouveyre. Ephraïm Mikhaël.*) Vol. in-18 ..... 1 vol.

PAGES CHOISIES DE REMY DE GOURMONT. Vol. in-8° écu, avec un portrait et un autographe ..... 1 vol.

DU MEME SUJET

LE PROBLÈME DE RIMBAUD, POÈTE MAUDIT (Gomès, Nîmes, 1923) ..... épuisé

AU CŒUR DE VERLAINE ET DE RIMBAUD (« Le Livre », édit., Paris, 1925).

DEUX LETTRES DE RIMBAUD A BANVILLE, avec vers et variantes inédits (Jacques Bernard, Paris, 1929).

SOUS PRESSE

VERLAINE BOHÈME SATURNIEN
(Bernard Grasset, édit.)

MARCEL COULON

—

La Vie de Rimbaud
et de son Œuvre

AVEC DE NOMBREUX DOCUMENTS
INÉDITS OU IGNORÉS

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXIX

PQ 2387
R5Z6363

IL A ÉTÉ TIRÉ

22 exemplaires sur pur fil Lafuma
numérotés de 1 à 22.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Les lauriers que cueillent nos auteurs de *vies romancées* ne m'empêchent pas de dormir, et mon livre n'est pas une protestation délibérée contre ce genre à la mode. Mais il est à l'antipode de ce genre. Au lieu de tirer vers le roman, il vise à la science; voire à la « rigueur scientifique » — comme on dit.

Va-t-on le trouver, conséquemment, austère, rébarbatif? — J'espère que non. Science veut dire ici vérité, réalité, exactitude. Vérité poursuivie dans la narration des faits, le portrait des personnages avec leur milieu; poursuivie par la fixation et l'explication des textes, par la découverte et l'analyse des sentiments, par le jugement esthétique enfin.

Car il existe une vérité esthétique aujourd'hui comme hier et la même depuis Homère. Seulement elle ne sort pas de tous les puits; de ceux où elle réside nous ne savons pas toujours la faire jaillir nous-mêmes. Il faut, malgré son évidence, que le

critique — c'est son métier — nous la mette sous les yeux. Sans quoi nous laisserons quelques cuistres de Sorbonne professer que J.-H. Fabre n'est pas un savant; sans quoi nous ignorerons l'existence de Raoul Ponchon; sans quoi nous verrons bâtir un Rimbaud à la taille de son beau-frère posthume, et nous le trouverons très bien.

La vérité, cependant, ne saurait être rébarbative si l'art l'assiste. Scientifique par la substance, la Critique ressortit à l'art par la forme; et les ressources du style lui appartiennent autant qu'aux genres dits indûment par rapport à elle : de création. Historienne, érudite, psychologue, esthétique : *intégrale,* sachant marcher sur le sol de l'anecdote comme battre le ciel spéculatif de son aile, la Critique permet à un esprit créateur une création aussi pure, originale et définitive que l'œuvre d'imagination. Intégrale ou non, elle ne le cède à aucun genre en plasticité, en pouvoir d'être fantaisiste ou émouvante lorsque le sujet s'y prête, en disposition d'accuser, le cas échéant, la personnalité de ses serviteurs. Voyez l'étonnant ouvrage sur *Oscar Wilde* où M. Frank Harris, en supplément à son personnage — mené à un degré de vie inégalable par la voie romancière, — nous donne une vue si vivante du curieux personnage qu'il est lui-même.

Comme l'œuvre imaginative, la Critique, qu'il s'agisse de l'homme et de l'œuvre ou de l'œuvre

seulement, prend ses modèles dans la Nature; et le fait qu'elle doit reproduire son modèle fidèlement au lieu de pouvoir le déformer serait signe (s'il fallait en disputer) non pas d'infériorité, mais de supériorité : car les œuvres d'imagination les plus belles — ceci est incontestable pour le roman — sont celles qui s'écartent le moins du réel. Ce fait donnerait un commencement d'explication de l'axiome dégagé par Remy de Gourmont : *le grand critique est plus rare que le grand poète,* axiome aussi sûr que deux et deux font quatre. Bref, les qualités que recherche notre muse ne sont pas celles qui vont — laissons la Poésie au-dessus de tout! — à la romancière, à la dramatique; mais elles n'en sont pas d'un ordre moins élevé, ni moins difficile à parfaire. Il faut de l'art, beaucoup d'art, pour produire la clarté, la simplicité, le naturel, l'aisance, le mouvement et la chaleur, la vie enfin, avec les sujets les plus ardus de la haute mathématique littéraire — et Rimbaud nous offre bien l'un des plus ardus. A tenter ainsi ce sujet-là; à vouloir, sans le diminuer, le mettre dans la main de mon lecteur; à prétendre, sans rien lui ôter de son alcool, le faire avaler comme un verre d'eau, j'aurai, que j'aie réussi ou non, apporté autant de soin et de souci d'art que s'il se fût agi d'un poème, d'un roman, d'une pièce de théâtre.

Pourquoi, ayant écrit *Le Problème de Rimbaud*

complété par *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud*, suis-je revenu sur ce sujet, alors que Mistral, Leconte de Lisle me pressent, et qu'il m'intéresse tant de continuer la divulgation du Barde aux 150.000 vers? — Oh! c'est sans le faire exprès. Il s'agissait, dans mon esprit et celui de l'éditeur, d'une simple monographie; quelque chose comme un article de dictionnaire un peu étoffé. — « Dans combien de temps me donnerez-vous cela? » — « Dans trois mois au plus... » J'y ai mis trois ans; et, si chacun de mes livres exigea beaucoup de travail, aucun ne m'aura été d'un enfantement plus laborieux.

C'est qu'écrire la vie de Rimbaud conduit nécessairement à écrire la vie de son œuvre. Il est de beaucoup, de beaucoup, malgré Villon et malgré Verlaine, notre poète le plus subjectif. Son œuvre constitue une autobiographie d'une sincérité, d'une sûreté telles que le lyrisme n'en a jamais eu d'approchantes. Tous ses vers, toute sa prose sont une confession mécanique; ou plutôt le prolongement, l'achèvement de ses actes, de ses sentiments, le produit fatal des réactions, devant les circonstances et les gens, de son intelligence et de sa sensibilité, de son inflexible volonté et de ses instincts irrémédiables.

Embarqué ainsi dans un long labeur et n'ayant qu'à confirmer, somme toute, la solution du *Problème de Rimbaud* — solution admise générale-

ment, alors que si opposée à la solution que je trouvais généralement admise! — il ne fallait pas que j'allasse recommencer de façon plus ou moins déguisée cet ouvrage. Ne pas plagier autrui, c'est l'enfance de la probité, mais il est malhonnête aussi de se plagier soi-même. On ne m'accusera pas du délit de contrefaçon. Le présent livre ne fait pas double emploi avec son prédécesseur. Leur méthode et leur façon à chacun sont fort différentes.

Celui-ci est de nature biographique nette; la psychologie et le reste y viennent, mais en suite du côté historien et toujours sous sa dépendance. *Le Problème de Rimbaud* n'était biographique et chronologique que de semblant; j'y prenais en réalité le sujet par son ensemble, synthétiquement; ici c'est de la façon analytique. Je trouve mon personnage au berceau, auparavant même, et je le conduis jusqu'à la tombe pas à pas. Je présente pas à pas sur le même plan ses actes, ses sentiments, ses pensées et ses écrits. On trouvera placées chacune à sa date, éclairées par les faits matériels et spirituels qui leur ont donné naissance, expliquées et justifiées par eux, toutes les pièces de vers, sans exception je crois bien, que l'auteur de *Bateau ivre* nous a laissées. J'indique : certitude souvent, quelquefois proposition appuyée toujours d'arguments vérifiables, non seulement leur heure d'éclosion, mais leur minute. J'ai fait de même pour la plupart des *Illuminations,* et pour les plus importantes. Enfin, sans

donner d'*Une Saison* une glose aussi détaillée que j'avais fait pour les premiers chapitres dans *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud*, j'en dis assez pour présenter, il me semble, en pleine lumière, un tissu d'aveux que le poète a voulu rendre d'autant plus obscurs qu'ils s'arrachaient de lui avec une sincérité plus cruelle.

En écrivant mes deux précédents ouvrages, je pensais bien avoir vu, sinon avoir dit, tout ce qui se trouve à la surface et jusqu'au fond de l'abîme rimbaudien; mais la puissance et la richesse de cette œuvre sont plus grandes que j'avais pensé. Je n'avais pas compris, par exemple, que cet enfant fut hanté, après en avoir été désorbité, par la désunion de ses père et mère. Je n'avais pas vu ce que cachaient des poèmes tels que *Mémoire* et les *Premières Communions*, ni découvert la source sentimentale de son incroyable fanatisme antichrétien.

Il y a cela de nouveau dans mon livre; il y a, je pense, plus d'une autre nouveauté. J'y reprends l'étude des relations de Rimbaud et de Verlaine, que je n'avais fait qu'esquisser. Je montre qu'à ne pas tirer au clair cette abominable amitié, on s'interdit de rien comprendre non seulement au destin des deux poètes, mais encore à une grande partie de leur œuvre. Restons sur le terrain de l'esthétique avec les génies objectifs; traitons des poèmes d'un Mistral ou d'un Leconte de Lisle sans au-

topsier les auteurs. Mais, quand nous tenons des monstres de subjectivité poétique, tels que l'*Epoux infernal* et sa *Vierge folle,* accomplissons notre devoir — et notre plaisir — de psychologue. Jetons-les sur la table d'anatomie et contribuons, à l'aide de ces magnifiques cas, à l'étude du cœur humain, de la cervelle... et de la fressure.

Ainsi ce qui devait être un livret est devenu un gros livre plein jusqu'aux bords, et il m'a fallu appuyer sur le frein du choix et de la concision pour ne pas en faire un corpulent tome.

HISTORIQUE

Arthur Rimbaud est né le 20 octobre 1854 à Charleville. Il est mort à Marseille le 10 novembre 1891.

Son œuvre tient un volume format moyen : un peu plus de 2.500 lignes de vers, environ 4.000 lignes de prose. Les vers sont distribués en une soixantaine de poèmes sans titre ni dessein général; mer démontée au sortir du havre d'*Etrennes des Orphelins*, où ballotte le *Bateau ivre* et qu'apaise en adieu au Monde l'adorable soupir des *Chansons dernières*... La prose comprend : *Les Illuminations*, *Une Saison en Enfer*, le début d'une autre confession intitulée *Déserts de l'Amour*, deux narrations de collège et — si elle est authentique — une nouvelle collégienne aussi : *Un Cœur sous une soutane*, sous-titrée « Journal d'un séminariste ».

Elle s'échelonne de décembre 1869 avec les

Etrennes des Orphelins — poème paru en janvier 1870, tandis que l'auteur est rhétoricien à Charleville — à avril-août 1873, date que porte *Une Saison en Enfer,* parue en octobre.

En dehors de ces deux ouvrages, Rimbaud n'a rien publié qu'en septembre 1872, un court poème : *Les Corbeaux.*

Sa vie, défalqués l'enfance et les quelques mois qu'a duré sa mort, est en deux parties... antagonistes, dont l'une absorbe sa carrière d'écrivain : décembre 1869-août 1873. Cette partie se divise en trois périodes : la première voit Rimbaud en rhétorique, et la production d'un tiers quasi de ses poèmes; la seconde : août 1870-septembre 1871, se résume en une série de fugues à Paris et en Belgique elle termine sur un nouveau départ pour Paris sous les auspices de Verlaine, alors que deux tiers de ses poèmes, dont *Bateau ivre,* sont composés; la troisième contient l'histoire de ses relations avec Verlaine : d'abord à Paris, puis, à partir de juillet 1872 en Belgique et en Angleterre.

L'autre partie a deux périodes nettement tranchées. D'abord, période de vagabondage mondial qui s'achève en juin-juillet 1880 où il se fixe à Aden. Puis la période du négoce en denrées coloniales, Arabie, Abyssinie, Egypte; elle dure jusqu'en mai 1891 où il rentre mourir en France.

La date d'octobre 1873 enregistre son abandon complet et définitif de toute littérature. Après *Une*

Saison, Rimbaud n'écrira pas une seule ligne de belles-lettres et manifestera à l'égard de son œuvre, dont il s'efforce de détruire jusqu'au souvenir, un dégoût violent.

Ce que nous en tenons a commencé d'être rassemblé dès 1883 par Verlaine, grandement aidé par MM. Izambard, le professeur qu'eut Rimbaud en rhétorique, et Ernest Delahaye, son ami de collège et d'adolescence. Ce travail aboutira en 1895 à une édition : *Poésies Complètes* (Vanier), qui comprend déjà les trois quarts de la récupération actuelle. A cette édition succède, en 1898 : *Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud*; un volume publié par Paterne Berrichon et Delahaye, modèle à suivre quant à présent et dont s'est absurdement écarté, en 1912, un recueil : *Œuvres de Arthur Rimbaud, vers et proses*, disposé par Berrichon et préfacé par M. Paul Claudel. Une édition parue en 1922 retrouve le classement de 1898, œuvre principale de Delahaye. Elle est la plus complète de toutes, encore qu'après sa parution quelques pages de l'auteur aient été retrouvées. Elle comporte trois petits volumes : *Poésies, Les Illuminations, Une Saison en Enfer*. — Comme les éditions de 1898 et de 1912, elle a paru au « Mercure de France », et je n'entends parler ici que des éditions originales.

Quant à son existence, nous la connaissons d'abord par son œuvre, d'un autobiographisme accusé, ainsi que par quelques lettres de sa période litté-

raire qui n'ont pas été recueillies, et une centaine de lettres adressées aux siens; de 1875 à 1891. Celles-ci figurent dans un volume publié en 1899 par Paterne Berrichon, *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud : Egypte, Arabie, Ethiopie.*

Nous la connaissons ensuite, sans parler des témoignages secondaires, d'ailleurs peu nombreux :

1° Par les témoignages de Delahaye et d'Izambard, qui les ont répandus et commentés — le premier surtout — dans des ouvrages dont notre étude fera état;

2° Par l'œuvre, les lettres et les racontars de Verlaine;

3° Par Isabelle Rimbaud, sa sœur, et Paterne Berrichon, mari d'icelle. La première est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Reliques*, paru en 1922 après son décès. Le second a écrit deux livres : *La Vie de Jean Arthur Rimbaud* (1897), lequel englobe toute l'existence de l'homme; et *Jean-Arthur Rimbaud : Le Poète* (1912), qui s'arrête à octobre-novembre 187[illegible]

4° Par l'excellente biographie que deux compatriotes du poète, MM. Bourguignon et Houin, ordonnée, de 1896 à 1901, dans la « Revue d'Ardenn et d'Argonne ». Peu utilisée, cette étude reste un guide sûr pour l'existence de l'auteur de *Bateau ivre*, sinon pour sa psychologie. Guide sûr, mais succinct sur bien des points, muet même sur les délicats et qu'en 1923 notre *Problème de Rimbaud* en 1926 *Au Cœur de Verlaine et de Rimbaud* on

complété en attendant le présent livre. C'est dans cette étude, en tout cas, qu'il faut aller lire ce qui se rapporte au Rimbaud collégien, au Rimbaud de la période de vagabondage mondial et au Rimbaud d'Egypte, d'Arabie et d'Ethiopie.

Deux ou trois chercheurs, cependant, ont mis la main sur quelque fragment des membres dispersés du poète ou sur quelque épisode mal connu de son existence. On verra chaque découverte signalée à sa place dans cette analyse.

SES ORIGINES
SON PÈRE ET SA MÈRE
L'ENFANCE

I

Si ardennais qu'on juge son caractère, si ardennaise que visiblement soit son œuvre, Rimbaud, par ses origines, n'est qu'une moitié d'Ardennais.

Son père, Frédéric, est né à Dôle, le 7 octobre 1814, fils de Didier, né en 1785 à Dijon. Rien dans cette ascendance — qui n'a pas été remontée plus haut — n'appuie le bruit qui fait descendre les Rimbaud des comtes d'Orange. La croyance était-elle « vaguement de tradition dans la famille », comme Paterne Berrichon l'insinue (1)? — Le fait qu'en 910 un certain Raimbaud Ier gouverna la Comté d'Orange; que vers 1121 un Raimbaud II, qui s'était croisé, trépassa en Terre sainte, laissant pour successeur Raimbaud III, troubadour auquel on at-

(1) *Jean Arthur Rimbaud : Le Poète* (Soc. du Mercure de France, 1912, p. 10).

tribue la *Maëstria d'Amor* (1), justifie médiocrement une allégation dont la plupart des biographes se font l'écho. De même, ce passage d'*Une Saison*, duquel Berrichon infère que le poète « semble avoir été obsédé de cet atavisme féodal » :

Je me rappelle l'histoire de la France, fille aînée de l'Eglise. J'aurais fait, manant, le voyage de Terre sainte; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Solyme : le culte de Marie, l'attendrissement sur le Crucifié s'éveillent en moi parmi mille féeries profanes. — Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé par le soleil. — Plus tard, reître, j'aurais bivaqué sous les nuits d'Allemagne.

Voilà non pas un féodal, mais son contraire : un manant, un... ribaud; et chez qui la Provence n'a rien à faire (2). Ni dans ses traits ni dans son ca-

(1) *La Grande Encyclopédie* : V° « Orange (maison d') » — Outre celui-ci, existe un troubadour provençal, Rimbaud de Vaqueyras (1180-1207), sans rapport avec la maison d'Orange.

(2) Le mot « rimbaud » (prononcer : *rimm-bâ-où*) est cependant né en Provence; forme provençale du terme de langue d'oc qui correspond au terme de la langue d'oïl : *ribaud*. Mais le mot a une origine germanique et s'est introduit dans la langue romane sous les formes bas-latines *raimbaldus, raiambaldus*.

La suppression de l'a (*rim* au lieu de *raim*) semble bien être un fait provençal, et c'est sous la forme *rimbaud* que le terme figure, comme nom de familles provençales, dans le *Dictionnaire Provençal* de Mistral.

Au moyen âge provençal, un *rimbaud* désigne un vilain à profession soldatesque et qui tire volontiers sur le

ractère, ni dans son œuvre, Rimbaud ne possède rien qui puisse sembler provençal et il ne s'explique, aussi bien dans les réminiscences ancestrales qui l'obsédèrent, en effet, que dans les revendications sociales qui l'ont hanté, que parce qu'il eut la conviction profonde de ses origines roturières. — « Il est bien évident (dit l'alinéa d'*Une Saison* qui précède celui cité) que j'ai toujours été race inférieure... » Plus haut, il a dit : « ... des familles comme la mienne qui tiennent tout de la déclaration des Droits de l'homme... ». Et plus loin : « Je suis de race inférieure de toute éternité ». Dans l'acte de naissance de son fils Frédéric, Didier Rimbaud est qualifié : tailleur d'habits. Taillandier est le patronyme de sa femme; celle de son père Jean s'appelait Brot. « A l'aspect seul des noms d'alliance », on jugera — suivant la mélancolique remarque de Berrichon — « que les Rimbaud bourguignons-francs-comtois, humbles artisans, n'avaient guère le souci, par leurs mariages, de conserver pur le sang des croisés provençaux coulant en leurs veines ».

L'acte de naissance du poète l'indique fils de « Marie-Catherine-Vitalie Cuif, âgée de vingt-neuf ans, sans profession, épouse de Frédéric Rimbaud, âgé de quarante ans, capitaine d'infanterie au 47e de ligne en garnison à Lyon, y domicilié ». Il mentionne que l'accouchement eut lieu dans la maison

truand. Mistral signale l'expression *casso-rimbaud* (chasse ribaud) pour désigner le couvre-feu.

de Jean-Nicolas Cuif, grand-père de l'enfant et qui le présente à l'officier de l'état-civil.

Par sa mère, Rimbaud descend d'une famille de cultivateurs aisés, fixés dans l'arrondissement de Vouziers depuis plusieurs générations. Jean-Nicolas Cuif est né à Roche, près Attigny, en 1798, fils de Jean-Baptiste, fermier du seigneur de Roche et acquéreur, au début de la Révolution, de cette ferme de Roche où devait naître, le 10 mars 1825, Marie Catherine-Vitalie Cuif; demeure dont le rôle compte dans l'existence d'Arthur. En 1854, Jean-Nicolas Cuif, qui mangeait ses rentes à Charleville, avait cédé la ferme à un fils bientôt mort célibataire et cette mort fera, en 1858, au décès de Jean-Nicolas, passer Roche aux mains de son unique héritière, épouse Rimbaud.

II

En 1832, à dix-huit ans, le futur père de Rimbaud s'engageait au 46e régiment d'infanterie de ligne. Il y passait caporal le 21 octobre 1833, sergent le 16 décembre 1834. En 1840, il était sergent-major au 3e bataillon de chasseurs à pied; en 1841 sous-lieutenant au 8e bataillon de la même arme. En 1842, il partait en Algérie avec son bataillon, devenu le 8e des chasseurs d'Orléans; il y demeurait jusqu'en 1850, chef de bureau-arabe à Sebdou. Le 3 mars 1852, nous le trouvons capitaine au 47e de ligne à Givet, puis à Mézières, cité jumelle de Charleville. D'où sa rencontre avec la famille Cuif et son mariage, le 8 février 1853 (1).

(1) Témoins pour le marié, son colonel, baron Lamaire, et Prosper Gabilot, capitaine à son régiment; pour la mariée, ses oncles par alliance : Charles Moraine, 66 ans, propriétaire à Rilly-aux-Oies, et Pierre-Augustin Pierlot, 54 ans, propriétaire à Allandhuy.

De ce mariage naîtront cinq enfants : Jean-Nicolas-Frédéric, le 2 novembre 1853; Jean-Nicolas-Arthur, le 20 octobre 1854; Victoire-Pauline-Vitalie, le 4 juin 1857; Jeanne-Rosalie-Vitalie, le 15 juin 1858 et Frédérique-Marie-Isabelle le 1er juin 1860. Quatre sont nés chez leur grand-père maternel, et l'on a vu que, lors de la naissance d'Arthur, le père était à Lyon. C'est que l'humeur du Capitaine était encore moins paternelle que conjugale. Il ne manquait point de faire un enfant à sa femme chaque fois que celle-ci venait le voir : Lyon, Paris, Grenoble ou Strasbourg; mais il l'envoyait accoucher chez son beau-père. Sa participation à la campagne de Crimée, en 1855 et 1856, l'aida à se priver des joies du foyer (1). Mais, peu après la naissance d'Isabelle, la séparation fut totale. Ne pouvant maintenant laisser sa famille aux soins du grand-père,

La mère de Vitalie Cuif s'appelait Louisa-Félicité Fay, décédée à Roche, le 9 juin 1830.

Contrat de mariage dressé devant Descharmes, notaire à Charleville. — Le rapport d'usage sur la demande de permission de mariage formée par le capitaine Rimbaud indique que la future aura en mariage une somme de 30.000 fr. et que ses espérances sont évaluées à 46.000 fr.

(1) Frédéric Rimbaud n'a pas fait la campagne d'Italie, contrairement à ce qu'indiquent Bourguignon-Houin et Berrichon, trompés par le fait qu'à la Légion d'honneur (9 août 1854) et à la médaille de Crimée le Capitaine adjoignait la médaille de Sardaigne. Celle-ci lui a été conférée en raison de sa participation à la campagne de Crimée. — C'est ce que m'a appris son dossier, consulté aux archives du Ministère de la Guerre.

Mme Rimbaud ne visita plus son époux qui resta dans ses garnisons. Il passa les années 1862-1863 à Cambrai et fut retraité par décret du 11 août 1864, son régiment étant à Lille. Il se retira à Dijon, où il mourra le 17 novembre 1878, sans qu'on l'ait jamais vu intervenir le moins du monde dans les aventures d'Arthur (1).

C'était « un homme de taille moyenne, blond, au front haut, aux yeux bleus, au nez court et légèrement retroussé, à la bouche charnue, portant à la mode de ce temps-là la moustache et l'impériale. Il avait le caractère mobile : indolent et violent tour à tour », — écrit son gendre (2).

« Très cocardier (ajoute-t-il) ; en 1870, on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que son âge et ses infirmités empêchaient son admission à l'armée en campagne contre le Prussien et de laquelle, fût-ce à titre de simple soldat, il voulait absolument faire partie... »

Ce *on* n'habitait pas Charleville. En 1870, Frédéric Rimbaud est totalement étranger aux siens et je ne sais où Berrichon a pris cette histoire. Il se peut qu'elle soit arrivée dans la famille après la mort du retraité, en même temps que son héritage, dont le plus clair, je suppose (en dehors d'une pension de

(1) Aux futurs investigateurs du mystère offert par ce père singulier, signalons que le Capitaine avait élu domicile Petite Place Saint-Bernard, n° 3.

(2) Berrichon, *op. cit.*, p. 12.

1100 fr. à sa veuve), fut le paquet de documents que Bourguignon-Houin ont déballé.

Il a laissé en manuscrits les éléments de plusieurs ouvrages : *Correspondance militaire, l'Eloquence militaire, Livre de Guerre.* Ce sont des travaux énormes. Le premier a plus de 700 pages de très grand format finement écrites; il est accompagné de commentaires et d'analyses. Le deuxième est un traité qui établit une comparaison entre les orateurs anciens et les modernes, dont les discours avaient été édités par une société d'officiers, et sous le même titre, vers 1818. Le troisième est remarquable par un grand nombre de plans et par des épisodes relatifs aux expéditions d'Algérie, de Crimée et d'Italie. M. Rimbaud, qui avait été désigné comme officier par le duc d'Aumale, dans le corps, nouvellement formé, des chasseurs d'Orléans, était aussi un linguiste arabe distingué. Sa famille possède une grammaire arabe revue et corrigée entièrement de sa main, sur les expéditions d'Algérie, une traduction du Coran avec le texte arabe en regard (1).

Vestiges sans lesquels Isabelle Rimbaud (je le tiens d'elle) n'aurait jamais vu l'écriture de son père, la mère de famille ayant purgé la maison de ce qui pouvait apprendre à ses enfants qu'ils eussent un père. Grâce à cet ostracisme, Arthur n'a pu contempler la photographie d'un personnage qu'il n'aura fait qu'entrevoir en chair et en os. Et il ne saura pas le peindre, voulant l'évoquer, dans une narration qui date de 1862-1863 et où s'accuse déjà

(1) Bourguignon-Houin, *Arthur Rimbaud*, « Revue d'Ardenne et d'Argonne », nov.-déc. 1896.

l'impérieux instinct auto-biographique par lequel sera commandée son œuvre « ... Mon père était officier (colonel de cent gardes) dans les armées du roi. C'était un homme grand, maigre, chevelure noire, barbe, yeux, peau de même couleur. » Ce signalement est le contraire de celui que Paterne Berrichon donne, et que cautionne sa ressemblance avec les propres traits d'Arthur. Mais l'enfant pouvait plus facilement, aidé par ses souvenirs et par ce qu'il entendait dire autour de lui sinon par sa mère, du moins par des tiers, tracer un portrait moral. Et lorsqu'il ajoute : « Il était d'un caractère vif, bouillant, souvent en colère et ne voulant rien souffrir qui lui déplût », il ne manque au narrateur, pour être complet, que de signaler l'absence, chez le singulier auteur de ses jours, de la fibre paternelle.

III

S'il n'est père de grand poète — celui de Villon à part — sur lequel nous soyons si peu renseignés qu'ici, aucune mère de grand poète n'est en vue, dans l'existence de son fils, autant que Vitalie Cuif.

C'était une femme de taille au-dessus de la moyenne aux cheveux châtain foncé, au teint discrètement basané au front large, aux yeux bleu clair, au nez bien droit, à la bouche mince. Maigre, les mains longues et noueuses, elle avait l'allure fière et énergique. Son caractère volontaire marchait avec une irréductible fermeté à l'accomplissement de ce qu'elle considérait comme son devoir, sans souci aucun du qu'en-dira-t-on. Elle aimait la solitude. Son éducation avait été relativement soignée; et il faut dire que sous son enveloppe rigide se cachaient de singulières et profondes délicatesses d'âme. Elle possédait une assez belle faculté d'écrire : sa fille conserve d'elle des lettres d'une grammaire sûre, d'un style précis et grave, acerbe parfois, avec un choix d'expressions qu'on ne trouve pas toujours chez les écrivains professionnels. De tempérament très nerveux, elle avait

eu, pendant son enfance, des accès de somnambulisme. Jusqu'à sa mort, survenue le 1er août 1907, elle demeura très catholique, d'un catholicisme fervent, rigoureux et mystique à la fois. Son énergie foncière, même à la dernière minute, ne faiblit point (1).

De ce portrait, tracé par le gendre de Mme Rimbaud postérieurement au 1er août 1907, il faut rapprocher celui sorti de la plume du même Berrichon, tandis que sa belle-mère était vivante (et n'agréait point le bohème chevronné que la Littérature lui baillait pour gendre, après lui avoir volé son fils) : « Une personne de vertu propriétaire dont le cœur bat malgré soi vers l'argent, et qui ne saurait, par tradition, avoir d'estime parfaite pour un homme pauvre... une de ces cléricales intolérantes... caractères très communs et respectés en province, honnêtes gens... emmurés dans un étroit esprit d'égoïsme (2). » La vérité se trouve entre les deux; mais l'énergie et la religiosité de Vitalie Cuif sont hors de conteste, et un dévouement maternel aussi remarquable que l'égoïsme anti-paternel de son mari. Quant à sa grammaire et à son style, si ses lettres à sa fille nous font défaut, nous en possédons bien deux, adressées au professeur de rhétorique de son fils; dont celle-ci, qui nous servira, arrivés à la date du 4 mai 1870 qu'elle porte (3).

(1) Berrichon, *op. cit.*, p. 16.

(2) Berrichon. Préface aux *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud*, « Mercure de France » 1899, p. 12.

(3) Je l'emprunte à la précieuse plaquette : *Arthur Rim-*

Monsieur, je vous suis on ne peut plus reconnaissante de ce que vous faites pour Arthur; vous lui prodiguez vos conseils, vous lui faites faire des devoirs en dehors de la classe, c'est autant de soins auxquels nous n'avons aucun droit.

Mais il est une chose que je ne saurais approuver, par exemple la lecture du livre comme celui que vous lui avez donné il y a quelques jours (*les misérables*, V. Hugot. Vous devez savoir mieux que moi, monsieur le professeur, qu'il faut beaucoup de soin dans le choix des livres qu'on veut mettre sous les yeux des enfants. Aussi j'ai pensé qu'Arthur s'est procuré celui-ci à votre insu, il serait certainement dangereux de lui permettre de pareilles lectures.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous présenter mes respects.

V. Rimbaud.

M. Delahaye, qui a vu M^me^ Rimbaud maintes fois, insiste sur le côté rudimentaire de son instruction et sur l'invincible entêtement de sa volonté (fruit d'une intelligence vive, mais sans culture), tout en jugeant sa mémoire « vénérable parce qu'elle envoya ses fils au catéchisme et se fit un devoir de procurer à ses quatre enfants une bonne éducation religieuse ». Il ne sait rien de direct sur le père; mais, placé pour entendre un peu parler du personnage, il note que les époux « étaient émotifs et autoritaires tous deux à l'excès » (1). Trop ressemblants

baud à Douai et à Charleville (Kra, 1927), où M. Izambard a relaté l'important de ce qu'il sait sur son élève.

(1) *Rimbaud, l'Artiste et l'être moral* (Messein, 1923), p. 17.

sous le rapport du caractère pour pouvoir s'entendre, trop différents sous celui du cœur! D'après le Biographe familial, la cause principale des conflits « gisait dans une opposition complète de vues au sujet des enfants que Monsieur Rimbaud maladivement ne pouvait supporter et que Madame Rimbaud *chrétiennement* entendait garder près d'elle pour surveiller avec rigueur leur éducation » (1). L'adverbe que je souligne autorise-t-il à supposer que Frédéric Rimbaud était loin de partager les sentiments de sa femme, et qu'avant d'être pour beaucoup dans l'évasion de son fils du foyer familial, le rigorisme religieux, le bigotisme de Vitalie Cuif en a écarté son mari? — Peut-être; mais qui dira si ce n'est pas le caractère de l'époux, ses mauvais procédés et son féroce égoïsme qui ont fait d'une épouse seulement chrétienne, une bigote (2)? Nous ignorons trop l'histoire du ménage pour en décider. Il serait tentant cependant de trouver dans l'anticléricalisme du père la source de l'anticléricalisme du fils. Cet argument corserait la solution par l'atavisme du problème de Rimbaud, solution commode d'un cas difficile et que le plus récent de nos historiens expose tranquillement :

(1) Berrichon, *op. cit.*, p. 17.

(2) Bigote n'est pas tout à fait le mot; et Vitalie Cuif en tout cas ne représente pas ce que l'entomologie anticléricale entend par l'expression : punaise-de-sacristie. La mère d'Arthur est une femme de la Bible; une sorte de puritaine, tirant sur le huguenot ou le janséniste.

L'âme de Rimbaud sera un champ de bataille pathétique où s'affronteront sans trêve des forces contradictoires. Forces d'expansion : la mobilité vagabonde du père, le besoin de dépenser, d'accumuler des expériences. Forces de concentration et d'économie paysanne : le plaisir d'acquérir, l'amour de la possession, le goût du rendement et finalement cette soif de propriété, cette nostalgie de l'or qui ne sont guère, au fond, que les sourdes revendications de l'esprit maternel.

La première moitié de la vie de Rimbaud sera dominée par le génie de l'aventure, mais pendant la seconde moitié... il deviendra « avare comme la mer » et traînera péniblement dans sa ceinture de colon ses quarante mille francs d'or... Sous sa tente de bédouin, il met en pile des thalaris, et sa mère, de loin, lui sourit (1).

C'est de la bonne psychologie romancée; et le : « je suis mille fois le plus riche, soyons avare comme la mer », que M. Carré pêche dans *Une Saison* (où la pêche à la main est interdite au psychologue, où il faut user de filets logiques ayant les mailles réglementaires), n'a rien à voir avec l'avarice paysanne, ni Vitalie Cuif.

Mais quand le damné d'*Une Saison* clame : « ... Je me crois en enfer, donc j'y suis. C'est l'exécution du catéchisme. Je suis esclave de mon baptême. Parents, vous avez fait mon malheur *et vous avez fait le vôtre* », je me demande si les mots soulignés ne s'appliquent pas au désaccord des époux Rim-

(1) Jean-Marie Carré, *La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud* (Plon, 1926), p. 5.

baud; si ce désaccord religieux n'a pas été à la connaissance ou au soupçon de leur fils...

Des cinq enfants du ménage, l'aînée des filles est morte en nourrice. La seconde mourut en 1875, à 17 ans, non sans laisser traces dans un poème de son frère. Frédéric, d'un an plus âgé qu'Arthur, qui lui survivra près de vingt ans et finira voiturier à Attigny, est moralement et intellectuellement aussi peu significatif que son frère remarquable.

Isabelle héritera du mysticisme de sa mère, avec, sous plus de douceur, presque autant d'intraitabilité qu'elle; mais il est bon de nous prémunir tout de suite contre une flamme mystique sur laquelle jeta de l'huile son peu raisonnable mari. Signalons donc que, sauf durant les cinq derniers mois d'Arthur, elle ne l'a pas beaucoup plus connu que lui n'a connu leur père. Elle avait à peine dix ans, en effet, à la date où le poète n'a plus fait à la maison que des apparitions rares, brèves et peu communicatives. Ce frère, dont elle ignorait à sa mort qu'il eût jamais été poète, est devenu pour elle, à mesure de sa renommée poétique, un être divin. Il ne serait pas plus sage de demander à l'auteur de *Reliques* l'image du véritable Rimbaud qu'à Catherine de Sienne ou sainte Thérèse celle du véritable Jésus. Mais *Reliques* est un ouvrage mystique dont la qualité littéraire sort du commun, et Isabelle Rimbaud a écrit, avec *Dans les remous de la Bataille*,

récit de son exode de Roche en 1914, un livre non indigne du nom qu'elle porte.

Quant à Paterne Berrichon, né en Berry, disons sans tarder qu'il n'a jamais connu ni vu son beau-frère, et n'a connu, avant que Rimbaud soit mort, aucune personne des siens.

IV

Sur son enfance nous avons les anecdotes rapportées par Berrichon (1), et que nous ne sommes pas obligés de croire. Quelque extraordinaire qu'ait été sa précocité spirituelle, il n'est pas certain qu'Arthur soit sorti du ventre maternel « les yeux grands ouverts »; ni que la garde chargée de l'emmailloter l'ayant « posé sur un coussin, à terre, pour aller chercher quelque détail de maillot », on l'ait, fût-ce avec stupéfaction, vu « descendre de son coussin et ramper, rieur, vers la porte de l'appartement donnant sur le palier ».

Il fut mis en nourrice à Gespunsart, le plus proche village de la frontière belge que l'on gagne au sortir de Charleville. Il logea chez son grand-père, dans un immeuble, 12, rue Napoléon (aujourd'hui rue Thiers) jusqu'au décès de celui-ci. Il suivit peut-être sa mère dans quelqu'un de ses séjours

(1) *J.-A. Rimbaud ; le Poète*, p. 18 et suiv.

près du Capitaine et, sans doute, celui en 1859, et à Strasbourg, qui aboutit à la conception d'Isabelle.

Revenu à Charleville et n'ayant plus la ressource du foyer paternel, Vitalie Cuif se mit en quête d'un logis. — « On était assez loin de la Saint-Jean, époque coutumière en Ardennes des déménagements... Elle dut se contenter d'une partie de maison, par hasard libre », dans la vieille et populacière rue Bourbon. « Cette installation de fortune, provisoire en l'esprit de la mère de famille, devait, à cause des usages carolopolitains de location, se prolonger, plus qu'elle n'eût voulu. » C'est là qu'a vécu de 1860 à 1862, soit dans une période englobant sa septième année, le Rimbaud peint par les *Poètes de sept ans*. En notant que l' « austérité de Mme Rimbaud, sa fierté, le sentiment, exagéré peut-être, de ses responsabilités d'éducatrice ne s'accommodaient guère de la promiscuité avec ce monde ouvrier, où la marmaille, négligée et souvent livrée à elle-même, s'ébat trop librement dans les escaliers, dans les cours et dans la rue », Berrichon nous prépare à admettre la vérité littérale d'un poème que le psychologue rimbaudien sait par cœur.

Le Rimbaud des *Poètes de sept ans* n'est pas un personnage antidaté ! Il habite, en 1861, un logis que son orgueilleuse mère juge indigne de son rang et il doit à ce déclassement momentané de subir une insupportable discipline et claustration. Il ne sort et ne rentre que tenu par la forte main ma-

ternelle; cependant son imagination, *s'aidant de journaux illustrés,* bâtit *des romans sur la vie*

Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes!...

des romans

Pleins de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,
De fleurs de chair au bois sidéral déployées...

Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies, il dissimule, à coup *d'âcres hypocrisies,* ses rêves. Quand le soir l'appelait au dehors de tout son mystère, *il râlait sur la rampe,* qu'il a défense de dégringoler. L'été, *vaincu, stupide,*

...il était entêté
A se renfermer dans la fraîcheur des latrines.
Il pensait là, tranquille, et livrant ses narines

... à des odeurs que son œuvre mariera à l'encens mystique et aux parfums des champs et des bois.

En haine des petits riches avec lesquels sa timidité lui interdit de frayer, et dont l'écarte la honte du scandale produit par la carence paternelle et cet habitat humiliant, il dispense *des tendresses profondes* à la pire graine du ruisseau. Ces seuls gamins, qui, *chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,*

Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots

seront *ses familiers*. Et si, *l'ayant surpris à des pitiés immondes, sa mère s'effrayait*

C'était bon. Elle avait le bleu regard — qui ment!

Car, il lui faut mentir sans cesse, *suer d'obéissance*, afin que *la Mère*

fermant le livre du devoir
S'en *aille* satisfaite et très fière, sans voir
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Mais qu'elle le quitte une minute, entrera

l'œil brun, folle, en robes d'indiennes
— Huit ans — la fille des ouvriers d'à côté,

petite brutale incitatrice à des jeux où la sexualité d'Arthur s'éveille. Elle saute sur son dos; ils se roulent, lui sous elle; et *par elle meurtri des poings et des talons*, en échange de morsures à l'endroit que l'on devine,

Car elle ne portait jamais de pantalons

il remporte *les saveurs de sa peau dans sa chambre*, au moment où Vitalie Cuif monte l'escalier, son panier de ménagère au bras...

Faune à sept ans, et poète, et philosophe; cela sans livres que ceux *du devoir* et quelques tomes du *Tour du Monde*, si la fameuse « Bible à la tranche vert-chou » n'était pas là *sur son guéridon d'acajou*, à sa disposition entière. Il fait sa bibliothèque de ce livre dangereux pour une précocité aussi

monstrueuse, il s'y prépare à devenir le poète le plus biblique que nous ayons après Hugo et devant M. Claudel. Mais, en vengeance contre les idées conservatrices qu'y puise son innocente de mère, il y apprend la révolte de la propre bouche de Satan. De Satan, et de ces prophètes d'Israël qui secouent, sur les riches et les heureux de ce monde, la malédiction et la géhenne. Des projets d'anéantissement social le traversent, l'illuminent.

Il n'aimait pas Dieu, mais les hommes qu'au soir fauve,
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg...

non pas les ouvriers, satisfaits du joug, mais les réfractaires, les anarchistes, les pétroleurs qui s'apprêtent pour mai 1871. « Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne... » — confessera *Une Saison*.

Vertige, écroulements, déroutes et pitié!

tel est le Rimbaud des *Poètes de sept ans*, que, poète de quinze ans, Arthur fixera. Poète non moins prodigieux que celui de *Bateau ivre*, poète et *pressentant violemment la voile* de ce bateau, et buvant déjà aux flots qui rendent ce bateau ivre — voilà le Rimbaud qui n'a pas encore matériellement quitté les jupons redoutés de sa mère, le Rimbaud *qui n'est pas encore allé en classe!*

V

A la Saint-Jean de 1862, la famille échangea la rue Bourbon contre le cours d'Orléans, « le quartier le plus aéré et le mieux fréquenté de la ville », tient à remarquer Berrichon. Et en octobre — il arrive à ses huit ans — Arthur et son frère entrent comme externes à l'institution Rossat. Ils y resteront jusqu'à Pâques 1865. La maman leur avait appris à lire et à écrire. Assez bien quant à Arthur, vu la narration trouvée dans son cahier d'écolier de 1862-1863, parmi des exercices latins et des pensums.

Elle est toute à lire depuis le début, annonciateur d'un bel écrivain,

... Le soleil, flambeau terrestre, s'éteignait en laissant échapper de son corps de feu une dernière et faible lueur qui cependant laissait encore voir les feuilles vertes des arbres, les petites fleurs qui se flétrissaient et le sommet gigantesque des pins, des peupliers et des chênes séculaires. Le vent rafraîchissant, c'est-à-dire

une brise fraîche, agitait les feuilles avec un bruissement à peu près semblable à celui que faisaient les eaux argentées du ruisseau qui coulait à mes pieds. Les fougères courbaient leur front vert devant le vent...

jusqu'à la tirade finale avec le feu d'artifice d'une verve gaminement cocasse, en passant par le portrait de son père, de sa mère, « bien différente... femme douce, calme, s'effrayant de peu de choses et cependant tenant la maison dans un ordre parfait... »; et cette anecdote, qui, si elle n'est pas inventée, est le seul détail précis que l'enfant rapportera du Capitaine.

Je me rappelle qu'un jour mon père m'avait promis vingt sous si je lui faisais bien une division; je commençais mais je ne pus finir. Ah! combien de fois ne m'a-t-il pas promis des sous, des jouets, des friandises, même une fois cinq francs, si je pouvais lui lire quelque chose!

Et Rimbaud s'y trouve annoncé jusqu'à ses réminiscences d'une vie antérieure (« Je rêvai que... j'étais né à Reims, l'an 1503 »), présage des visions et des transpositions qui peuplent les *Illuminations* et la *Saison en Enfer*; jusqu'à ce refus de passer des examens, qu'il exécutera à la fin de sa rhétorique :

Pourquoi — me disais-je — apprendre du grec, du latin? Je ne le sais. Enfin, on n'a pas besoin de cela! Que m'importe, à moi, que je sois reçu? A quoi cela sert-il d'être reçu. Moi je ne veux pas de place; je serai rentier... Ah! saperlipopette! sapristi! moi je serai rentier; il ne fait pas si bon de s'user les culottes sur les bancs, saperlipopetouille!... Pour être décrotteur, gagner

la place de décrotteur, il faut passer un examen, car les places qui vous sont accordées, sont d'être ou décrotteur, ou porcher, ou bouvier. Dieu merci, je n'en veux pas, moi, saperlipouille! Avec ça, des soufflets vous sont accordés pour récompense; on vous appelle animal, ce qui n'est pas vrai; bout d'homme... Ah! saperpouillotte...

Bout d'homme! Mot plus important qu'il n'est gros et que Rimbaud ne dit point, comme pour *animal,* n'être « pas vrai ». Il restera petit et frêle non pas de santé, mais de carrure, jusqu'à l'aube de ses dix-huit ans; et le manque d'équilibre, l'inharmonie entre sa maturité d'esprit, monstrueusement précoce, et son aspect enfantin, accentué par une roseur de peau et des yeux bleus de bébé, feront son tourment et, dans une large mesure, ont provoqué son malheur. Il y gagnera une de ces timidités maladives qui vous jettent hors des gonds les natures orgueilleuses et violentes. Notons que si sa mère l'a trop et trop longtemps traité en enfant (jusqu'à le gifler encore au moment où il écrit *Bateau ivre*), c'est parce qu'il avait trop l'air d'un enfant et qu'il a gardé cet air trop longtemps. Mais cet aspect de bout d'homme lui vaut de ses premiers camarades des quolibets inacceptables. « Toujours en bataille; un petit coq enragé », m'a écrit un condisciple de ses dix ans.

Petit coq ridiculisé, outre la morgue de ses ergots, par la façon dont la mère poule conduit ses poussins.

Chaque dimanche, m'a conté mon vieil ami Louis Pierquin, Mme Rimbaud assistait, en la nouvelle église paroissiale, à la messe de onze heures. Elle s'y rendait majestueusement, avec ses enfants : en avant, les deux fillettes, Vitalie et Isabelle, se tenant par la main; au deuxième rang, les deux garçons, Frédéric et Arthur, portant chacun un parapluie de coton bleu. Le buste droit, corsage noir et gants de filoselle, la mère fermait la marche. Les petits étaient proprement habillés, chapeau rond, col blanc rabattu et bien repassé, gros souliers, costume de forme désuète. Le même cérémonial était strictement observé, lorsqu'on allait au marché faire les emplettes et les provisions. C'était un objet de curiosité pour les passants et les boutiquiers. La place Ducale enfermait, ces jours-là, dans la noble et froide ordonnance de ses vingt-quatre pavillons Louis XIII, toute une population grouillante et affairée; et le cortège original cheminait entre les tentes, les étalages en plein air, les voitures de brocante et de primeurs, d'une impeccable façon, sous les commentaires ironiques (1).

A la rentrée de Pâques, 1865, Mme Rimbaud fait entrer son fils au collège. Arthur débute en septième ainsi que son frère, passe avec lui en sixième à la rentrée d'octobre et, tandis que son frère Frédéric, cancre irrémédiable, redoublera, lui saute la cinquième et entame sa quatrième en octobre 1866. Il produit alors un devoir non pas d'histoire, mais d'historien, résumant les civilisations anciennes de l'Egypte à Rome avec une maîtrise dont le personnel enseignant s'étonne assez pour que le principal

(1) Carré, *op. cit.*, p. 8.

le communique au recteur, à Lille. A ce moment, Ernest Delahaye, plus jeune de deux ans, et suivant la classe de Frédéric, entre dans la camaraderie d'Arthur. La famille a quitté « les Allées » pour habiter non loin, rue Forest, à proximité de la place du Saint-Sépulcre où se trouve le collège.

La place a son côté nord bordé par la Meuse, en contre-bas derrière un mur à hauteur d'appui. Des tanneries prennent tout le côté face au collège. Un îlot buissonneux coupe le fleuve, oblique, puis parallèle à la place, déterminant une manière de rade; au milieu séjourne un radeau où les tanneurs baignent leurs peaux; pour le service du radeau, une barque s'attache à la rive au moyen d'un piquet de fer et d'une chaîne que ferme un gros cadenas.

Quelquefois, les deux frères se précipitent dans la barque, la poussent au large permis par la chaîne; et, appuyant alternativement à droite et à gauche, la font ballotter comme par une tempête. Puis « Arthur s'étendait presque à plat ventre, et près de lui regardait s'aplanir les flots calmés peu à peu, dont ses yeux avidement sondaient les profondeurs ». M. Delahaye a cristallisé et symbolisé sur ce tableau et rien n'est plus légitime. Mais souvent la mère est là, et, sous le regard des camarades, Arthur et Frédéric doivent entrer et sortir.

L'un et l'autre portaient un chapeau melon, un col blanc rabattu, un veston noir, un pantalon de drap bleu ardoise dont M^me^ Rimbaud avait dû acheter un coupon

énorme, un rouleau sans fin, car je les vis culottés de cette nuance pendant plusieurs années et ne garantis aucunement que l'auteur de *Bateau ivre*, quand il vint présenter ce chef-d'œuvre aux amis de Verlaine, ne portait pas encore un pantalon bleu ardoise (1).

(1) Delahaye, *Souvenirs familiers à propos de Rimbaud* (Messein, 1925), p. 26.

RIMBAUD COLLÉGIEN

I

Pour tout ce qui touche aux lettres, il laisse loin les meilleurs. En troisième, en seconde, en rhétorique, il enlève presque tous les premiers prix. En 1869, 3e accessit de version grecque et 1er prix de vers latins au concours de l'Académie de Lille; en 1870, 1er prix de vers latins. Et ses succès ne sont pas le fruit de l'application — non certes, comme Verlaine l'a dit, qu'il se livre « aux écoles buissonnières les plus énormes », mais par vivacité d'intelligence. Il apprend en se jouant. Il y a l'étoffe de trois ou quatre bons élèves chez lui. « Pendant que l'un de nous démontrait au tableau quelque théorème — nous écrit M. Delahaut, son condisciple — Rimbaud vous bâclait en un rien de temps un certain nombre de pièces de vers latins. Chacun avait la sienne, mais la facture des vers, les idées, le développement étaient assez différents pour que le professeur ne pût y reconnaître

la main du même ouvrier (1). » Au concours de 1869, il réussit à traiter son sujet en vers latins, en prose latine et française, en vers français. L'un de ses concurrents, l'abbé Morigny (qui fut directeur du collège Notre-Dame à Rethel où, en 1878, professa Verlaine) a raconté, en détails qui ne s'inventent pas, la façon expéditive avec laquelle il emportera le prix.

« Plein de mépris pour les mathématiques, il les délaissait complètement » (alors que dans la seconde moitié de sa vie, il ne voudra plus entendre parler que des sciences) et chahute leur professeur dans la mesure où la crainte de sa mère l'y autorise. Cependant le professeur de lettres, en quatrième, ne reste pas à l'abri de la verve qui produira *Les Assis*. M. Pérette est un grand vieillard au verbe fort, surnommé : le père Bos, parce que laudateur de l'harmonie imitative virgilienne, il scande en martelant du poing les *flammare globos* et autres *debellare superbos* ou *procumbit humi bos*. Mais il a l'oreille dure et Rimbaud lui sert, au lieu de « debellare », des « degueulare » qui ne tombent pas, quant aux camarades, dans des oreilles de sourds... Retenons ce verbe, à l'actif de ses douze ans, après les saperlipopetouille de sa neuvième année; il annonce l'argot scatologique qui fera demain le tissu de sa conversation et de sa corres-

(1) Bourguignon et Houin, *loc. cit.*, p. 7.

pondance; il promet le flot d'ordure stylisée, certes, mais positive, qui coulera dans son œuvre. Le futur auteur d'*Accroupissements* s'essaie de bonne heure à ce mauvais genre qu'il affichera bientôt de provocante façon dans les rues de sa cité natale. Il s'y essaye non dans sa tenue vestimentaire, à laquelle veille la maman, mais dans ses façons et langage collégiens; et c'est une timide revanche, en attendant l'éclatante, de la tenue que la maison lui impose. Il y a donc déjà, sous le Rimbaud existant, un Rimbaud embryonnaire, et les deux produisent un assez inquiétant gaillard. — « Intelligent tant que vous voudrez, mais finira mal », bougonne M. Pérette. Et M. Desdouets, le principal : « Rien de banal ne germe dans cette tête, ce sera le génie du Mal ou celui du Bien. »

Ces succès, ou plutôt la facilité avec laquelle il les obtient, sa certitude d'acquérir comme et quand il lui plaira ce dont l'acquisition coûte aux autres tant de peine, lui donnent un orgueil comme peu d'écoliers en ont possédé. Sa supériorité sur ce qui l'entoure, voilà la source du mépris qu'il portera à tout et à tous le long de son existence. « Je suis mille fois le plus riche... soyons avare comme la mer. » — C'est pourquoi pas plus qu'il n'aimera ses camarades, les camarades ne l'aimeront. L'effort tenté par Bourguignon-Houin pour nier ce fait aboutit à le souligner. Indigné qu'on ait pu traiter son beau-frère de « sournois » et de « cruel », Berri-

chon commence par imaginer que cette appréciation repose sur l'anecdote du thesaurus violemment envoyé à la tête d'un condisciple « venant de le dénoncer comme l'auteur d'une tricherie généreuse ». Puis il invoque le passage précité de la lettre Delahaut à MM. Bourguignon-Houin. Qu'Arthur ait bâclé plusieurs fois en classe les devoirs de camarades lui met les larmes aux yeux. Où il suffit de voir une marque, d'ailleurs étonnante, de brio mental, il voit une preuve de cette tendresse de cœur, de cette bonté évangélique qui lui paraît la qualité essentielle de son héros, de son dieu... « Sournois et cruel! Rien n'est plus faux... Sous son aspect taciturne et timide, c'est qu'il était au contraire d'une loyauté rare et d'une charité extrême envers ses camarades à l'esprit lourd (1)... »

(1) Dans *Le Problème de Rimbaud*, p. 85 et suiv., j'explique pourquoi Bourguignon-Houin, guides ordinairement sûrs, ici ne me paraissent pas à suivre.

« Tous ceux que nous avons consultés ont rendu hommage à sa bonté » — écrivent-ils. Il n'en a pas été ainsi de ceux que j'ai entendus moi-même, mais non pas en souhaitant d'eux un certificat (dans un dessein, d'ailleurs, parfaitement opportun en 1896). A plus forte raison convient-il de se défier des attestations par Berrichon, recueillies (p. 34 de *J.-A. Rimbaud, le Poète*) auprès des collégiens séminaristes. Et quant à Jules Mary, l'un d'eux, dont Berrichon fait état, sa lettre en date du 4 août 1919, publiée par la revue *Littérature*, montre ce qu'il faut penser de son témoignage. L'honorable romancier populaire, cinquante et quelques ans après avoir connu Rimbaud, en a gardé une mémoire si fidèle qu'il lui attribue des yeux *bruns* (des

Sournois? — Douter qu'il le fût serait récuser non seulement les « âcres hypocrisies » et « le bleu regard qui ment » des *Poètes de sept ans,* mais la pièce intitulée *Honte,* où Rimbaud se déclare condamné, tant qu'on ne lui aura pas percé, coupé et broyé la cervelle, la tête, le flanc, les membres et les boyaux, à

ne pas cesser un instant
de ruser et d'être traître,

et les multiples corroborations de l'une et l'autre confessions qu'*Une Saison* donne.

Cruel? — Un orgueil aussi souverain, un mépris aussi universel que les siens n'ouvrent pas la porte à la bonté, car la bonté suppose que l'on attache du prix, de l'importance, de l'attention à autrui. Toucherons-nous à quelque endroit de son existence les marques tant soit peu palpables de la bonté?... En attendant, tout ce que j'ai lu et entendu me montre que, collégien, il fut en petit ce qu'il deviendra en grand hors du collège; que ses condisciples trouveront en germe ce que ses concitoyens et les cénacles et son professeur de rhétorique et Verlaine, et ses patrons coloniaux, trouveront en fleur et fruit.

Cette impression ressort d'ailleurs des abondants souvenirs de M. Delahaye, biographe certes non

yeux « doux », ajoute-t-il), alors que la qualité *bleue* des yeux de Rimbaud était si frappante!

suspect, le seul de ses condisciples à l'égard duquel on puisse dire qu'Arthur ait conçu de l'amitié, son seul confident jusqu'au jour, bientôt arrivé, où il n'éprouvera plus le besoin des confidences. Et l'admiration de Delahaye naîtra, justement, de l'indifférence magnifique qu'il lui voit — à une époque où sa gloire de poète n'est pas née, où il n'est encore qu'un fort en thème — éprouver pour l'éloignement qu'on lui manifeste. « Il n'en souffrait pas, cela me surprenait et me ravissait tout ensemble. Je devins fier de causer avec lui, privilège que ne m'enviait personne, car la considération qu'avaient pour lui les autres élèves n'était pas sans forte méfiance, provoquée d'abord par une sienne réserve bizarrement mêlée d'ironie, sans compter... que les jeux ordinaires lui semblaient trop ouvertement négligeables, sinon même antipathiques (1). »

A cet orgueil doublé de timidité, qui suffirait à le rendre insociable, il faut ajouter déjà l'autoritarisme de ses convictions. Il est entré au collège avec une foi ardente, une dévotion exaltée jusqu'au martyre, s'il l'avait fallu, et ses devoirs d'instruction religieuse enthousiasment l'aumônier.

Un dimanche, comme les élèves sortaient de la chapelle, le « pion » se trouvant par hasard absent ou trop loin,... des « grands » se hâtèrent de manifester l'esprit

(1) Delahaye, *Souvenirs sur Rimbaud*, « Rev. d'Ardenne et d'Argonne », 1906-1907, p. 78.

fort habituel, quand la barbe pousse au menton, en barbotant avec délices dans le bénitier, en se jetant au visage l'eau sainte... et autres impiétés joyeuses. Rimbaud, tout petit, bondit de fureur à la vue du sacrilège; il s'élança, voulut les repousser, subit des bourrades, répondit par des coups de poing tant qu'il pouvait, en reçut davantage, s'obstina, mordit, se cramponna aux vêtements des profanateurs jusqu'à l'intervention, enfin, de l'autorité... Cette bataille lui valut la qualification qu'il accepta avec fierté de *sale petit cagot* (1).

Il ne l'acceptera pas longtemps; et aux raisons critiques qu'il en eut, il faut ajouter des raisons écolières.

Le collège, placé tout contre le séminaire, recevait à titre d'externes un fort lot de séminaristes qui venaient en classe en soutane (2). Ils étaient nombreux, puisque de sa rhétorique M. Izambard dit que l'élément laïque ne formait pas la moitié. « C'est devant cet auditoire mi-partie que je faisais mon cours. Entre eux, comme entre Guelfes et Gibelins,

(1) Delahaye, *Rimbaud*, 1906, p. 21.

(2) Jules Mary et Paul Bourde furent de ces séminaristes, ainsi que M. Pierre Mille le rappelle dans une étude consacrée à ce dernier sous le titre : *Un Saint colonial* (« Revue de Paris », 15-IV-1926). — Mais sur la foi de Paul Bourde, ou interprétant mal ses déclarations, M. Mille commet une erreur fantaisiste tout à fait en indiquant que Rimbaud fut séminariste avec eux et qu'il fut expulsé du séminaire avec eux, étant tous trois au séminaire, l'an 1866. D'autre part, le fait que Paul Bourde « se fit mettre à la porte du séminaire pour quelque histoire de livre défendu » figure dans la lettre de Jules Mary à laquelle j'ai fait allusion.

existaient d'intimes divisions... Rimbaud, bien vu de ses camarades de collège qu'il obligeait volontiers de ses lumières et considéré par ceux-ci comme leur porte-drapeau dans les compositions, était cordialement détesté par les champions du camp adverse... (1). » Bref, le dénonciateur qui reçut le thesaurus à la tête se trouvait un de ces séminaristes. La dénonciation était-elle ou non fondée? — Grave point, qui ne sera jamais résolu. Tandis que Berrichon croit de tout son cœur à la « tricherie généreuse », M. Izambard nous donne sa parole de professeur attentif que le papier passé par Rimbaud à un laïque n'avait rien à voir avec la composition en vers latins à quoi ses élèves travaillaient... Mais l'hybridité scolaire du collège de Charleville compte certainement parmi les facteurs de l'anticléricalisme forcené du futur auteur d'*Accroupissements*, des *Petites Communions* et (le cas échéant) de la nouvelle collégienne en prose *Un Cœur sous une soutane, Journal d'un séminariste* — qui dénote autre chose qu'un bon cœur (2).

Une dernière touche au Rimbaud, camarade de

(1) Izambard, *op. cit.*, p. 20.

(2) *Un Cœur sous une soutane* n'a guère qu'un intérêt psychologique, celui d'accuser le côté haineux de l'âme d'Arthur et de son anticléricalisme. Il a paru en 1923-1924, d'abord en petite revue, puis en plaquette (Davis, édit.). Sans être certain de son authenticité, je serais prêt à l'admettre. Mais je n'ai pas vu le manuscrit dont les publicateurs disent seulement qu'il fut vendu par Berrichon. D'autre

collège. En juillet 1870, émus par la déclaration de guerre et tandis qu'ils voient les Chambres voter à tour de bras des crédits, les collégiens de Charleville décident de renoncer à leurs prix pour alléger d'autant les finances de l'Etat. Une pétition au ministre circule, signée par tous. Arthur refuse hautement sa signature à cette « niaiserie inutile ».

part, Verlaine a eu dans les mains cette — dit-il — « chose de Rimbaud ». Le fait résulte d'une de ses lettres à Vanier, en date du 20 janvier 1888 (*Correspondance,* t. II, p. 131). C'est le seul endroit où il en soit question, à ma connaissance.

Et je remarque en tout cas que la pièce paraphrase les deux premiers vers du sonnet *le Châtiment de Tartufe.*

Tisonnant, tisonnant son cœur amoureux sous
Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée...

II

Entre l'Institution Rossat et le début de sa rhé
rique, Rimbaud ne fournit aucun document ar
logue à la *Narration de 1862-1863* et aux *Poè*
de sept ans. Mais l'histoire de cette rhétoriq
s'inscrit dans une série de poèmes qui commer
avec les *Etrennes des Orphelins;* elle est éclai
précieusement par les souvenirs de Georges Iza
bard.

Chez M. Izambard, Arthur trouvera non seuleme
un maître, mais un ami, à une date où Delaha
n'est à peine encore que son camarade. Izamba
est son aîné de cinq ans à peine. Nouveau ven
il a pour l'élève l'avantage de ne pas avoir conn
les façons qui inquiétèrent ses précédents profe
seurs. Il pratique les belles-lettres, il versifie e
enfin, ses opinions sont républicaines.

Rimbaud a trouvé en lui un soutien moral tr
important, mais un soutien intellectuel moins in

portant, à mon avis, qu'on ne le croit. Avant qu'il n'arrive, le collégien fait des vers; il en a rimé assez pour étaler, avec ses *Etrennes* (auquel poème Izambard sera étranger au point de ne le connaître que longtemps après avoir quitté Charleville), une maîtrise sur laquelle le *Bateau ivre* n'a pas tellement à gagner.

La chambre est pleine d'ombre. On entend vaguement
De deux enfants le triste et doux chuchotement.
Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève.
Au dehors, les oiseaux se rapprochent frileux...

Un grand feu pétillait clair dans la cheminée;
Toute la vieille chambre était illuminée
Et les reflets vermeils sortis du grand foyer
Sur les meubles vernis aimaient à tournoyer.

Avant qu'Izambard n'arrive, Arthur est au courant du mouvement littéraire. Abonné à cette *Revue pour tous,* hebdomadaire, au numéro du 2 janvier 1870 de laquelle les *Etrennes* paraîtront, il y lit André Chénier, Sainte-Beuve, Hégésippe Moreau, Leconte de Lisle, Hugo, Gautier, Coppée, etc. Le 5 septembre on lui donna *Les Pauvres Gens,* le 7 novembre la *Maison de ma mère* de Marceline Valmore : deux poèmes par la complicité desquels *Les Etrennes* vont jaillir.

Ce premier poème de nous connu se lie à son œuvre étroitement; nous y voyons s'esquisser, dans un tableau d'intérieur familial, le peintre réaliste

à la flamande, l'artiste matérialiste de puissant instinct contre lequel Rimbaud luttera de toute sa volonté d'idéaliste, de mystique, de visionnaire et qui, en se rebellant, se livrera aux plus excessives brutalités.

Ici le réaliste s'offre sous des couleurs douces et touchantes, qui prouvent que l'insensibilité dont il s'enorgueillira ne lui fut pas congénitale; que les circonstances en sont responsables largement. La sincère émotion que dégage son poème permet de soupçonner ce que Verlaine entendait dire en parlant de « l'Enfant aux délicatesses mystérieuses », et le lyrisme de Delahaye quand il évoque l'amitié d'Arthur. Cet hymne de reconnaissance à l'amour maternel, offert pour le nouvel an :

Votre cœur l'a compris : ces enfants sont sans mère.
Plus de mère au logis; et le père est bien loin!

rend aussi à Vitalie Cuif un hommage irrécusable. Il nous invite à la juger plus doucement qu'on a coutume. Il nous conduit à trouver dans la lourdeur de la tâche que lui impose la carence du père, puis la monstruosité intellectuelle de leur fils, des circonstances atténuantes de son échec d'éducatrice.

... *Chargé de mon vice, le vice qui a poussé ses racines de souffrance à mon côté dès l'âge de raison*!... (1) Avant de condamner M^me^ Rimbaud, songeons que l'incessant enfant-prodigue, à chacun de

(1) *Une Saison en Enfer*, « Mauvais sang ».

ses retours d'adolescent et d'homme mûr, trouvera une mère prête sinon à tuer le veau gras, du moins à reprendre son fils. Fils qu'elle n'a jamais pu garder, mais parce que, le garder, c'était sans doute impossible.

— Sans doute, ou certainement?... Revenons à cette phénoménale production rhétoricienne. Certes, jamais enfant de quinze ans ne fit preuve de telle maturité prosodique et sentimentale; pour Hugo lui-même, il s'en faut au moins d'un lustre (1). Mais ce poème est le fait, spirituellement parlant, d'un adolescent : tout ce qu'écrira désormais Rimbaud vient spirituellement d'un homme. Ainsi *Le Forgeron*, qui succède d'à peine deux mois à la publication des *Etrennes*.

Cette page épique oppose à l'Ancien Régime déchu la Révolution victorieuse, le jour où Louis XVI coiffa du bonnet phrygien une tête attendue par la guillotine.

Il reprit son marteau sur l'épaule.
La foule
Près de cet homme-là se sentait l'âme saoule.
Et dans la grande cour, dans les appartements
Où Paris haletait avec des hurlements,
Un frisson secoua l'immense populace.
Alors, de sa main large et superbe de crasse,
Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,
Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front.

(1) On trouvera cette idée développée dans notre *Problème de Rimbaud*, p. 18 et suiv.

Fille de l'union des *Châtiments* et de *La Légende des Siècles* avec Michelet, elle fixe des sentiments anciens d'un an ou deux. M. Delahaye nous montre Rimbaud, en 1867, réclamant les galères pour le Napoléon III du Deux-Décembre, et c'est pour lui avoir vu, en 1868, rapporter de Belgique des bribes de *La Lanterne* qu'il accorda toute confiance à ce camarade de Frédéric. Le « sale petit cagot » fait place à un énergumène glacé qui pose au professeur d'histoire, l'abbé Wilhem, des colles sur l'Inquisition et la Saint-Barthélemy et lui sert des dissertations disant à Marat et Robespierre : *Les jeunes vous attendent!* Mais en ces premiers mois de 1870 où les ennemis de l'Empire sonnent déjà son hallali, Arthur ne se retient plus. En mai, lors du Plébiscite, il décalquera en les enlaidissant des grotesques de Daumier et d'André Gill pour en faire des partisans de Badinguet et inscrire sous leurs gros pieds plats : *Un votant oui.*

Cependant le printemps envahit cet écolier, la vision de l'été le brûle et nous avons les deux quatrains de *Sensation*. Après la conception de l'Histoire, voici la conception de la Nature et, dans l'une comme dans l'autre, la proclamation de la Liberté.

> Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
> Picoté par les blés, fouler l'herbe menue;
> Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
> Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien.
Mais l'amour infini me montera dans l'âme;
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien.
Par la Nature, heureux comme avec une femme.

Et tout de suite, c'est le tour de la Religion. *Soleil et Chair*, au nom de l'Histoire, de la Nature, de la Liberté et d'une quatrième divinité qui les contient toutes, *l'Amour*, affirme le paganisme du poète et sa haine du christianisme, tout en haussant son génie au zénith de l'art.

Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,
Verse l'amour brûlant à la terre ravie...

Et puis fatigue, essoufflement, arrêt fatal; le poète, après cette triple ruée dans l'action, se réfugie dans le rêve. Ainsi *Ophélie* corrobore et complète *Le Forgeron, Sensation, Soleil et Chair*, en développant en vers français un sujet de vers latins.

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lis.

Pour *Sensation, Soleil et Chair, Orphélie*, nous connaissons leur date exacte : 20 avril, 24 avril et 15 mai, parce qu'elles accompagnent, chacune datée ainsi, une missive que, le 24 mai, Arthur adresse à Théodore de Banville.

Cette lettre, il faudrait la donner toute, même si elle n'était point inédite — les relations épistolaires de Rimbaud avec Banville étant restées insoupçonnées jusqu'à ce qu'il m'ait été permis de

les découvrir — mais elle offre l'unique document sur la mentalité du poète rhétoricien que nous possédions en dehors des souvenirs d'Izambard; et un document autrement précis que ceux qu'Izambard pourrait fournir. Le fait que le professeur ait ignoré que Rimbaud, sous ses yeux mêmes, écrit à Banville; le fait qu'il ne connaîtra pas avant fin juillet le poème *Soleil et Chair* que, sous le titre *Credo in unam*

Je crois en toi, je crois en toi, divine mère,
Aphrodité marine!
Chair, marbre, fleur, Vénus, c'est en toi que je crois!

Banville reçoit en mai, — ce fait en dit long sur le caractère de l'élève.

— « Cher Maître », écrit cependant Arthur

Nous sommes aux mois d'amour; j'ai presque dix-sept ans. L'âge des espérances et des chimères, comme on dit — et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse — pardon si c'est banal — à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes — moi j'appelle cela du printemps.

Que si je vous envoie quelques-uns de ces vers, — et cela en passant par Alph. Lemerre, le bon éditeur — c'est que j'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens — puisque le poète est un Parnassien — épris de la beauté idéale; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi. — C'est bête, n'est-ce pas, mais enfin?...

Dans deux ans, dans un an peut-être, je serai à Paris. — Anch'io, messieurs du journal, je serai Parnassien! Je ne sais ce que j'ai là, qui veut monter... Je jure, cher Maître, d'adorer toujours les deux déesses Muse et Liberté.

Ne faites pas trop la moue en lisant ces vers... Vous me rendriez fou de joie et d'espérance si vous vouliez, cher Maître, *faire faire* à la poésie *Credo in unam* une petite place entre les Parnassiens... Je viendrais à la dernière série du Parnasse : cela ferait le Credo des Poètes... Ambition! ô Folle!

ARTHUR RIMBAUD.

Suivent, sans titre, les deux quatrains de la pièce connue sous le titre *Sensation,* puis *Ophélie,* enfin *Credo in unam...* (l'entier envoi prend trois feuilles de deux pages, recto et verso) — et enfin :

Si ces vers trouvaient place au Parnasse contemporain?

— Ne sont-ils pas la foi des poètes?

— Je ne suis pas connu; qu'importe? les poètes sont frères.

Ces vers croient, ils aiment, ils espèrent : c'est tout.

— Cher Maître, à moi : Levez-moi un peu! Je suis jeune : tendez-moi la main.

A. R.

J'ai dix-sept ans... Il hésitait à mentir si fort et il avait écrit, puis il a barré le mot *presque.* Il a, en tout et pour tout, quinze ans, sept mois, quatre jours. Mais l'infortune de porter sous une enveloppe d'enfant — même pas d'un adolescent, d'un enfant! — un homme mûr; cette infirmité monstrueuse, il

la cache ici comme nous le verrons faire plusieurs fois.

Les deux déesses : Muse et Liberté! La missive s'adresse non seulement au plus en vue des poètes du jour (beaucoup plus populaire dans les cénacles et puissant chez les éditeurs que Leconte de Lisle lui-même), mais à un poète dûment connu pour ses idées républicaines. Liberté signifie ici République. Rimbaud ne sépare pas la politique de la poésie, et *Credo in unam...* contient d'ailleurs une partie sociale dont *Soleil et Chair* sera privé. Ce n'est pas au grand préjudice de l'art; les trente-six vers inédits que l'on verra ajoutent peu de chose à la gloire du poète. Ils sont loin de la sublime éloquence — bien qu'éloquents — que prend la partie mythologique du poème.

O grande Ariadné, qui jettes tes sanglots
Sur la rive, en voyant fuir là-bas, sur les flots,
Blanche, sous le soleil, la voile de Thésée.
O douce vierge enfant qu'une nuit a brisée,
Tais-toi!

. . . . . .

Zeus taureau sur son cou berce comme une enfant
Le corps nu d'Europé qui jette son bras blanc
Au cou nerveux du dieu frissonnant dans la vague.

. . . . . .

La blanche Séléné laisse flotter son voile,
Craintive, sur les pieds du bel Endymion,
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon...
La source pleure au loin dans une longue extase...

C'est la Nymphe qui rêve, un coude sur son vase,
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé...
Une brise d'amour dans la nuit a passé.

Ils sont loin de ces alexandrins où l'enfant lutte sans désavantage avec André Chénier et Leconte de Lisle. Mais ils portent tout de même sa marque, et l'élan sacré qui enlève le poème ne faiblit pas avec eux. Pour les apprécier cependant, il faut les lire à leur place après les 80 vers qui les annoncent et les 48 qu'ils préparent, entre : *le Monde a soif d'amour, tu viendras l'apaiser*, et : *O splendeur de la chair! o splendeur idéale!* Alors ils complètent la partie idéologique, didactique de la pièce; alors leur caractère abstrait donne plus de force, de relief, de *raison d'être* à la partie concrète, descriptive, à la partie mythologique de *Soleil et Chair*.

O! l'Homme a relevé sa tête libre et fière!
Et le rayon soudain de la beauté première
Fait palpiter le dieu dans l'autel de la chair!
Heureux du bien présent, pâle du mal souffert,
L'Homme veut tout sonder — et savoir. La Pensée,
La cavale longtemps, si longtemps oppressée,
S'élance de son front! Elle saura pourquoi!
Qu'elle bondisse libre et l'Homme aura la Foi!
— Pourquoi l'azur muet et l'espace insondable?
Pourquoi les astres d'or fourmillant comme un sable?
Si l'on montait toujours, que verrait-on là-haut?
Un pasteur mène-t-il cet immense troupeau
De mondes, cheminant dans l'horreur de l'espace?
Et tous ces mondes-là, que l'Ether vaste embrasse,

Vibrent-ils aux accents d'une éternelle voix?
Et l'Homme peut-il voir? peut-il dire : Je crois?
La voix de la Pensée est-elle plus qu'un rêve?
Si l'Homme naît si tôt, si la vie est si brève,
D'où vient-il? Sombre-t-il dans l'Océan profond
Des Germes, des Fœtus, des Embryons, au fond
De l'immense creuset d'où la Mère Nature
Le ressuscitera, vivante créature,
Pour aimer dans la rose et croître dans les blés?

Nous ne pouvons savoir! — Nous sommes accablé.
D'un manteau d'ignorance et d'étroites chimères
Singes d'hommes tombés de la vulve des mères
Notre pâle raison nous cache l'infini!
Nous voulons regarder : — le Doute nous punit!
Le Doute, morne oiseau, nous frappe de son aile.
Et l'horizon s'enfuit d'une fuite éternelle!

Le grand Ciel est ouvert! les mystères sont morts
Devant l'Homme debout qui croise ses bras forts
Dans l'immense splendeur de la riche Nature!
Il chante — et le bois chante, et le fleuve murmure
Un chant plein de bonheur qui monte vers le jour
— C'est la Rédemption! C'est l'amour! C'est l'amou

...*Place au Parnasse contemporain*... Au momer où notre rhétoricien a pris la plume — sous ur impulsion irrésistible et avec un abandon dont timidité, sa honte d'être un gamin ont dû rougi sitôt la lettre partie — la deuxième série du *Pa nasse contemporain* se publie par livraisons chez L merre, sous la direction officieuse, mais souverair (je suppose), de l'auteur des *Cariatides*. Hélas! sou

les noms de Leconte de Lisle, Coppée, Banville, Sully-Prudhomme, Glatigny, etc., et parmi les Louis Sales, Alexandre Cosnard, Gustave Pradelle et autres Augusta Penquer, Pauline Blanchecotte ou Nina de Callias, nous ne lirons pas celui de Rimbaud. *Fou de joie et d'espérance...* A la façon dont l'espoir montait, on mesure l'aplatissement de la chute. La muse d'Arthur a déjà du plomb, et du plomb empoisonné dans l'aile.

Elle ne chôme pas, cependant. Entre *Ophélie* et la fin de l'année scolaire, six pièces en effet seront écrites.

Bal des Pendus accuse un romantisme ultra-gothique, rencontre d'Aloysius Bertrand avec Baudelaire sous les tours de Notre-Dame de Paris. Il correspond au pastiche gothique en prose qu'est la narration (la seule qu'Izambard ait conservée) : *Lettre de Charles d'Orléans à Louis XI pour solliciter la grâce de Villon,* laquelle fut écrite en mai. C'est un jeu sur lequel Arthur ne reviendra pas. Mais *Tête de Faune,*

> Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,
> Dans la feuillée incertaine et fleurie...

autre amusette, une sorte de cul-de-lampe ou marteau de porte mythologique, présente une originalité et une maîtrise entières.

Les trois pièces suivantes donnent tout à fait autre chose que ce que Rimbaud nous a jusqu'ici

montré : un satirique au lieu d'un lyrique. Le génie réaliste de peintre flamand en soupçon dans *Les Etrennes* et qui poussa quelques pointes, mais sous la tutelle hugolienne, dans *Le Forgeron,* s'accorde à présent libre, voire anarchique carrière. Il s'exprime dans ce genre de magots à la Téniers auquel ressortissent *Oraison du Soir, Les Assis, Accroupissements* qui se préparent. Genre où Rimbaud n'avait vraiment aucun modèle, sauf peut-être le vieux Saint-Amant... et Rabelais.

De ces trois caricatures, la première, *A la Musique,* est modérée... par rapport aux autres. C'est d'une main relativement douce que notre potache croque ses concitoyens, empressés aux concerts riches de cuivre dont l'orchestre militaire inonde le Jardin de la gare.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses...

A ces êtres ridicules, en effet, il doit être un peu pardonné puisqu'ils ont des filles. Le poème nous montre l'Enfant en pleine crise de puberté, au milieu de toutes les crises spirituelles dont il est le champ de bataille,

Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,
Sous les marronniers verts les alertes fillettes,

crise, certes, pas... engourdie,

Je suis, sous leur corsage et les frêles atours
Le dos divin après la courbe des épaules.

Je cherche la bottine, et je vais jusqu'aux bas,
Je reconstruis le corps, brûlé de belles fièvres

mais qui se fût exprimée de façon plus faunesque encore sans le respect dû au professeur. Le dernier vers que nous lisons au dernier quatrain ainsi : « Et je sens des baisers qui me viennent aux lèvres » fut, en effet, proposé par M. Izambard en place d'un : « Et mes désirs brutaux s'accrochent à leurs lèvres ».

Mais l'élève, par exemple, n'osera pas lui faire tenir l'estampe qu'il intitule, en punition des hosannah mythologiques que le *Parnasse contemporain* lui laissa pour compte, et en manifestation première d'un misogynisme inquiétant, qu'il intitule *Vénus Anadyomène.* Cette malheureuse émergeant « lente et bête » de la baignoire et dont, après treize alexandrins savamment bourrés au vitriol, éclate la large croupe

Belle hideusement d'un ulcère à l'anus,

il était plus sage que son créateur la gardât pour son usage personnel. Mais M. Izambard recevra, comme supplément à une narration moliéresque, *Le Châtiment de Tartufe;* œuvre d'un justicier exaspéré par la présence de la soutane sur les bancs où il use ses culottes de sans-culotte rentré.

Peuh! Tartufe était nu du haut jusques en bas.

Le 17 juillet cependant, la nouvelle qu'Arthur obtient les deux prix de vers et discours latin au concours académique arrive au collège, mais l'heure est bien aux humanités! La guerre est déclarée à la Prusse, l'ordre de mobilisation a été donné le 15. Le 16, *Le Pays*, sous la signature de Cassagnac, publie un appel à l'union sacrée. — « Vous Républicains, souvenez-vous qu'à pareille époque, en 1792, les Prussiens entraient en Lorraine, et la Convention déclarait la France en danger. Vous fûtes grands et nobles, souvenez-vous... » — Et le 18, après la classe du matin, l'Enfant remettra à son professeur le sonnet

Morts de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt-treize
Qui, pâles du baiser fort de la Liberté...

O millions de Christ aux yeux sombres et doux
Nous vous laissions dormir avec la République
Nous courbés sous les rois comme sous une trique :
— Messieurs de Cassagnac nous reparlent de vous!...

rimé avec sa promptitude, son impulsivité accrues par l'indignation. Car l'apostrophe avait été précédée, dans *Le Pays* du 13, de phrases ainsi : « Pour nous, la guerre en ce moment est impérieusement réclamée par les intérêts de la dynastie. Le gouvernement de Napoléon III doit au gouvernement de Napoléon IV... »

Voilà la marque des principaux états concrets de cet écolier, le précipité obtenu dans sa chimie par

le jet des circonstances. Sur son état abstrait, sur la nappe souterraine d'où partent les éruptions, le bon Delahaye nous renseignera :

« La dignité humaine? mensonge, dit-il, orgueil, hypocrisie, vol fait à l'amour, piège à niais tendu par les cafards d'écoles, pires cent fois que les cafards de sacristie ». Il formule un jour, devant de braves gens effarés et révoltés de ce qu'ils prennent pour du cynisme, cette déclaration : *Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur.* Puis il rit amèrement de les voir se cabrer devant l'humilité superbe (1).

(1) Delahaye, *Rimbaud* (1906), p. 95.

DE MAZAS
A
« MA BOHÈME »

I

Le 6 août, jour de Reichshoffen, a lieu la distribution des prix. *Prix d'excellence :* Rimbaud Jean-Nicolas-Arthur, de Charleville; *1er prix de discours latin, de discours français, de version grecque,* etc. (1). Quelles balivernes quand, à neuf ans, on a juré de ne jamais être bachelier! Quelle dérision

> Tandis que les crachats rouges de la mitraille
> Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu,

de voir collégien le poète de ce *Forgeron,* punisseur des rois qui font les guerres! Quelle ignominie,

> Tandis qu'une folie épouvantable broie
> Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant,

d'entendre appeler sur la France la protection du

(1) V. la liste complète dans un article de M. Jean-Marie Carré : *Les souvenirs d'un ami de Rimbaud.* (*Mercure de France,* I. V. 1924). Le dit ami est M. Louis Pierquin.

créateur et du profiteur de cette folie! Ses deux sonnets : *le Mal, le Dormeur du val,* s'élaborent. Ce Dieu qui rit à ses *nappes damassées, à son encens, à ses grands calices d'or;* qui sommeille *dans le bercement des hosannas,*

Et se réveille quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
Lui donnent un gros sou, lié dans leur mouchoir,

l'Enfant le soufflète gravement, religieusement. Puis, avec des délicatesses mystérieuses, et certaines, il ensevelit dans la paix de la sainte Nature les victimes du mercantile bourreau.

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
Luit. C'est un petit val qui mousse de rayons.

Un petit soldat dort dans l'herbe et dans le soleil, bouche ouverte, la main sur sa poitrine,

Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit...

La cérémonie s'est déroulée sans le professeur de rhétorique, parti à Douai sitôt sa dernière classe et qui laisse la clef, à l'élève, de son logement. Et le 25, il en reçoit une missive (1). Elle accuse une

(1) On trouvera le texte de toutes les lettres adressées par Rimbaud à son professeur dans la plaquette de M. Izambard, *Rimbaud à Douai et à Charleville* (Kra, 1927). C'est également là que je puise tous les renseignements concernant les relations entre l'élève et le professeur.

faible considération pour la garde nationale de « ma ville natale, supérieurement idiote entre les petites villes de province... C'est effrayant, les épiciers retraités qui revêtent l'uniforme! C'est épatant comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers, et tous les ventres qui, chassepot au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézières ».

Par contre, on est indulgent à *Costal l'Indien*, à *La Tunique de Nessus*, « deux romans intéressants »; la *Marguerite* de Louisa Siefert

> Jamais on ne dira de moi : c'est une mère!
> Et jamais un enfant ne me dira maman!
> C'en est fini pour moi du céleste roman
> Que toute jeune fille, à mon âge, imagine

« c'est aussi beau que les plaintes d'Antigone, ἀνύμφη, dans Sophocle. J'ai les *Fêtes Galantes* de Paul Verlaine... c'est fort bizarre, très drôle; mais, vraiment, c'est adorable!... Achetez, je vous le conseille, *La bonne Chanson*,... ça vient de paraître chez Lemerre : je ne l'ai pas lu, rien n'arrive ici, mais plusieurs journaux en disent beaucoup de bien. »

Lettre de vacances! Grâce au beau temps, à la bibliothèque de son ami — au relâchement de surveillance accordé par la maman à son palmarès, le fauve rentre ses griffes. « Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé... », dit-il tout de même, mais, visiblement, il exagère. La muse amoureuse est avec lui. « Je vous envoie des vers, lisez cela

un matin au soleil, comme je les ai faits, vous n'êtes plus professeur, maintenant, j'espère... » Il ne peut s'agir que de *Comédie en trois baisers*.

Elle était fort déshabillée,
Et de grands arbres indiscrets...

Son âme est si tendre qu'elle s'ouvre aux platitudes des bas-bleus avec autant de générosité qu'aux sublimités de Sophocle, et le *céleste roman* que l'héroïne de la poétesse a, hélas! fini de vivre, lui l'imagine avec un empressement, une gentillesse gamine qui permettraient de croire que la pièce qu'il intitule *Roman* eut bien en perspective un objet réel.

On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade...

Le cœur fou robinsonne à travers les romans,
Lorsque dans la clarté pâle d'un réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père.

Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire...

Seconde lettre, cependant, onze jours après, soit le 5 septembre, lendemain de la proclamation de la République.

Cher monsieur,

Ce que vous me conseillez de ne pas faire, je l'ai fait, je suis allé à Paris quittant la maison maternelle! J'ai fait ce tour le 29 août.

Arrêté en descendant de wagon pour n'avoir pas un

sou et devoir treize francs de chemin de fer, je fus conduit à la préfecture et, aujourd'hui, j'attends mon jugement à Mazas!... Oh!... J'espère en vous comme en ma mère; vous m'avez toujours été comme un frère : je vous demande instamment cette aide que vous m'offrîtes. J'ai écrit à ma mère, au procureur impérial, au commissaire de police de Charleville; si vous ne recevez de moi aucune nouvelle mercredi, avant le train qui conduit de Douai à Paris, prenez ce train et venez ici me réclamer par lettre, ou en vous présentant au procureur, en priant, en répondant de moi, en payant ma dette! Faites tout ce que vous pourrez et, *quand vous recevrez cette lettre,* écrivez, vous aussi, *je vous l'ordonne* (1), oui, *écrivez à ma pauvre mère* (Quai de la Madeleine, à Charleville) *pour la consoler; écrivez-moi* aussi; faites tout! Je vous aime comme un frère, je vous aimerai comme un père...

Je vous serre la main,

Votre pauvre
ARTHUR RIMBAUD.

J'ai fait cela le 29 *août*... Dans quelles circonstances? — Celles que rapporte, selon le procédé de la plupart des *Illuminations,* le poème intitulé *Mémoire?*

L'eau claire : comme le sel des larmes d'enfance;
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes;

Madame se tient trop debout dans la prairie...
...Lui, comme
Mille anges blancs qui se séparent sur la route,

(1) Ce *je vous l'ordonne* est significatif de l'autoritarisme d'Arthur; on en trouvera d'autres manifestations dans ses lettres.

S'éloigne par delà la montagne! Elle, toute
Froide, et noire, court! après le départ de l'Homme!

Au cours d'un après-midi passé avec sa mère et ses frères et sœurs aux abords de la Meuse, dans la prairie qui sépare Charleville de Mézières et que coupe, perpendiculaire au fleuve, la voie ferrée qui mène à Paris, l'Enfant a-t-il quitté les siens sous prétexte d'aller chercher un livre à la maison et, au lieu de prendre ce livre, a-t-il pris... le train? Berrichon a développé cette thèse (1) en un long commentaire que certains trouvent convaincant. Nous ne sommes point de ceux-là. Le poème est bien familial et il faut louer le glossateur de lui avoir trouvé cette qualité, qui n'était pas évidente. Mais au lieu de la fuite d'Arthur, c'est la fuite du père d'Arthur que *Mémoire* évoque. Nous avons ici la scène de rupture entre Frédéric et Vitalie. Scène motivée par cette « opposition complète de vues au sujet des enfants », que le Biographe officiel nous signala, on s'en souvient, comme la « cause principale des conflits ». La date de cette scène? Août 1864, date de la mise à la retraite du Capitaine. Pas de raison pour qu'il délaisse le foyer conjugal, à présent qu'il n'a plus à garnisonner. Il faut donc une scène de rupture définitive; eh! bien, la voici.

1864; les *fillettes*, en effet, seront en *robes* : six ans et quatre ans; les *enfants* : Frédéric et Arthur,

(1) A. Rimbaud, *Le Poète*, p. 66 et s.

lisant dans la verdure fleurie leur livre de maroquin rouge, cette indication correspond bien aux dix ans et demi de l'un, aux neuf ans et demi de l'autre. C'est parce qu'*Elle,* elle l'*Epouse* (et non pas la mère) en *souci* de sa *foi conjugale* (et non pas de son amour maternel) *se tient trop debout dans la prairie* à regarder *ces enfants jouant dans la verdure fleurie,* dont elle est *trop fière, pour elle,* que *le départ de l'Homme* (de l'homme et non de l'enfant (1), le départ du père d'Arthur et non pas le départ d'Arthur) se produit. Ces enfants « que Monsieur Rimbaud, maladivement, ne pouvait supporter et que Madame Rimbaud, chrétiennement, entendait garder près d'elle pour surveiller avec rigueur leur éducation »...

Et le départ consommé, l'Epouse ressemblera à la Meuse qui court froide et noire dans une direction opposée à celle du chemin de fer, lequel conduit le Capitaine à Dijon. *Le regret des bras épais et jeunes d'herbe pure* attristera son *abandon.* Poursuivie par le souvenir amer de la lune de miel,

(1) Rimbaud s'appelle volontiers « l'enfant ». — Par exemple dans *Honte* « L'enfant, la si sotte bête! » Dans *Aube* : « J'ai embrassé l'aube d'été... L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois. ». — En dehors de toute autre considération, il est évident que la scène ne peut se placer en 1870. Le 29 août 1870, les événements n'invitaient pas à une promenade de début aussi idyllique, et la prairie entre Mézières et Charleville n'était guère à la disposition des promeneurs. Les armées française et prussienne livraient bataille à une dizaine de lieues sur les bords de la Meuse.

or des lunes d'avril au cœur du saint lit — le destin commande qu'*Elle pleure à présent sous les remparts,* l'existence pareille à cette *nappe sans reflets, sans source,* que se trouve être la Meuse en baignant la prairie d'entre Charleville et Mézières; *en proie à ces soirs* orageux *d'août* qui *font germer les pourritures* dans son flot stagnant, entre *les chantiers riverains à l'abandon.*

Jouet de cet œil d'eau morne, Je n'y puis prendre,
ô canot immobile! oh! bras trop courts! ni l'une
ni l'autre fleur : ni la jaune qui m'importune,
là; ni la bleue, amis, à l'eau couleur de cendre.

Ah! la poudre des saules qu'une aile secoue!
les roses des roseaux dès longtemps dévorées!
Mon canot, toujours fixe; et sa chaîne tirée
au fond de cet œil d'eau sans bords, — à quelle boue?

Les deux derniers quatrains de ce très curieux poème, tour de force de gymnastique symbolique émouvant lorsqu'on l'a pénétré, les deux quatrains sont l'image du Poète-maudit, déséquilibré, désemparé, privé à jamais de gouvernail et de rames par la désunion de ses père et mère; désunion résumée avec des délicatesses mystérieuses dans l'épisode dont son enfance a gardé le souvenir à la fois vague et profond! Condamné à l'enlisement *dans quelle boue?* s'il ne cherche pas la fuite dans quel océan! « Bateau noyé », s'il ne devient pas le « Bateau ivre »!

II

La version de Berrichon, imaginée pour cadrer avec *Mémoire*, tend à rendre M^me^ Rimbaud un peu plus responsable du départ qu'elle l'a, je crois, été. De même, le précieux récit détaillé que M. Izambard donne des circonstances antérieures à l'événement.

Une des tantes de Douai par qui j'avais été élevé, M^lle^ Caroline Gindre, était près de moi à Charleville, durant les derniers jours de mon année scolaire, et nous recevions des amis, des collègues, notamment Deverrière, professeur dans une grande institution libre de la ville.... Rimbaud était le plus assidu qu'il pouvait. « M. Izambard parti, que vais-je devenir? disait-il. C'est sûr, je ne supporterai pas cette existence une année de plus. Je m'en évaderai : je puis gagner ma vie, je sais écrire; j'irai, pour commencer, faire du journalisme à Paris. » — « Vous croyez que c'est facile? glissait Deverrière. » — « Eh bien! je tomberai sur la route, je mourrai de faim sur un tas de pavés, mais *je m'en irai!* » — « Cela, je vous le défends, lui criai-je; patientez une année de plus, ne heurtez pas de front votre mère : tous

vos prix, dans quelques jours, vont vous la rendre plus indulgente... » — « Vous ne la connaissez pas!... »

Certes si! L'excellent homme n'a pas perdu le souvenir de la semonce du 4 mai au sujet du prêt des *Misérables*, ni de la dénonciation au principal qui accompagna la semonce. Cependant cette indulgence relative qu'il voulait prédire à son élève s'est produite; la lettre du 25 août, entre ses lignes, nous le dit et la façon dont, le 5 septembre, l'Enfant s'exprime sur le compte de sa mère, de sa « pauvre mère », dégage la responsabilité de celle-ci; j'entends sa responsabilité directe, immédiate. Ce n'est point Vitalie Cuif qui chasse Rimbaud, c'est la politique qui le mande. Eh! quoi, l'Empire est en train d'être abattu, et il n'ira pas lui porter son coup de hache, ce coup qui peut-être est nécessaire, voire indispensable à la fondation de la véritable République? Fanatisme, orgueil, ambition, et ladessus cette date du 29 août... Sur quelque nouvelle lue ou entendue le 28 au soir, ou le 29 au matin, son départ, ruminé certes de longue date, mais indécidé, se décide. Libre, alors, de ses mouvements, il court au train sans réflexions, sans bagages et sans argent, sauf les quelques sous qui lui permettront (on peut supposer) d'embarquer pour la station la plus voisine...

Mais ici Vitalie Cuif devient malaisément défendable. Quinze jours après l'écrou, Arthur, sur les

démarches actives de son professeur, arrive chez celui-ci. De Mazas, il a écrit à sa mère dans des sentiments que sa missive du 5 septembre nous indique. De Douai, il lui récrit avec, vérifie Izambard, « toute l'humilité requise »; et son hôte écrit, lui aussi, conseillant un peu d'indulgence après une si sévère leçon. Le 21 septembre, réponse de la mère au fils. « Elle était si violente, si comminatoire, si brutale pour moi, pour les miens, pour quiconque se permettait de le recueillir au lieu de le chasser, que Rimbaud, perdant son calme de commande, fait les grands bras, sacre, jure, proteste qu'il ne retournera là-bas à aucun prix. » Nous n'avons pas cette lettre, mais nous avons la réponse que, datée du 24, Izambard reçoit; et... ab una disce duo — comme dit à peu près Virgile.

Arthur rentre à la fin du mois, accompagné par son hôte, lequel lui voit recevoir « une pile monstre » et empoche une admonestation « en termes si âpres que j'en restai d'abord tout ébervigé ». Il faut lire, cependant, le compte rendu de ce séjour à Douai : comment le bureau de recrutement le repousse, car, maintenant que la guerre n'est plus dynastique et son professeur s'étant engagé, Arthur veut partir (ce qui serait aussi ne pas prendre le chemin de la maison); lire ses exercices de garde national stagiaire avec un manche à balai pour chassepot; la pétition qu'il adresse au maire au nom, mais sans le mandat, des membres de la

légion sédentaire de Douai. Il faut lire le papie
inopportun qu'il réussit, à la barbe d'Izambard,
imprimer dans le *Libéral du Nord*, feuille par Izam
bard dirigée.

III

Battu et chambré, aucune chance que l'oiseau garde la cage. Le 7 octobre, Arthur prend le train qui mène en Belgique, le long de la Meuse. Il descend à Fumay, chez un de ses camarades de collège, Billuard; le lendemain, muni d'un paquet de chocolat et d'une recommandation pour un sergent en garnison à Givet, parent du dit Billuard, en route pour la randonnée que célébrera *Ma Bohème!*

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées.
Mon paletot aussi devenait idéal.
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal :
Oh la la! que d'amours splendides j'ai rêvées!

Arrêt à Vireux pour déjeuner, sans invitation, chez un autre camarade. Le soir, à Givet, le sergent n'est pas chez lui. « Entre partout, réponds à tout, on ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre... » c'est la devise de son vagabondage, donnée par *Une Saison.* Il se couche dans le lit du militaire et,

« quand l'aube bave au bois comme un mufle de vache » (1), il passe en Belgique.

Depuis huit jours j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins, j'entrais à Charleroi
Au Cabaret vert, je demandais des tartines...

Le père d'un troisième camarade, des Essarts, dirige le *Journal de Charleroi.* Rimbaud lui offre sa plume : but positif du voyage. Quoique d'opinions avancées, le directeur juge excessives les vues politiques du postulant qu'il appelle, en belge, « jûne homme » (écrit Rimbaud relatant l'aventure à Billuart) et l'envoie faire des articles ailleurs.

J'ai soupé en humant l'odeur des soupiraux d'où s'exhalaient les fumets des viandes des bonnes volailles rôties des bonnes cuisines bourgeoises de Charleroi, puis en allant grignoter une tablette du chocolat fumacien...

Cependant Izambard, alerté par M^me^ Rimbaud, court après le fugitif. Chez Billuart, chez le camarade de Vireux, chez M. des Essarts, partout il jouera les carabiniers. De Charleroi, il gagne Bruxelles où l'attend un de ses amis, Paul D..., ami dont l'existence et visite dont le projet étaient à la connaissance d'Arthur. Celui-ci vient de quitter le logis, lorsque l'ex-professeur entre. Notre cheminneau s'est restauré, reposé, on l'a rehabillé; et, muni d'un peu d'argent, il est parti ayant, a-t-il dit,

(1) *Les Douaniers.*

son tour de Belgique à faire. « Plus oisif que le crapaud, j'ai vécu partout. Pas une famille d'Europe que je ne connaisse. » — Autre phrase d'*Une Saison* dont ce sans-gêne donne la clef.

Quelques jours après, Izambard rentrant à Douai le trouve installé chez ses tantes à mettre au net, et sans économie de papier, le bilan poétique de son voyage.

Il est important. Outre la belle grappe de sonnets. *A Charleroi, Le Buffet, La Maline, Les Douaniers,* dont *Ma Bohême* fait le grain central; outre deux autres sonnets qui caricaturent l'Empire abattu : *Rages de César* et *L'Eclatante victoire de Sarrebruck, remportée aux cris de Vive l'Empereur!* « gravure belge, brillamment coloriée; se vend à Charleroi 35 centimes », Arthur a composé *Rêvé pour l'hiver!* et *Ce qui retient Nina...*

Ce sont deux idylles imaginatives de la catégorie « amours splendides » annoncée par *Ma Bohême.* La première, dans le train qui l'emporte loin de la geôle maternelle, ses gentils vers partiront de lui à la vitesse de la locomotive et de sa fumée. Je le suppose, car le poème, dédié « à Elle, » porte sur le manuscrit laissé à Douai, chez Izambard, la mention : *En wagon, 7 octobre 1870.*

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose
Dans chaque coin moelleux.

Mais l'autre et ample poème, une de ses plus étonnantes réussites, est le produit du plein air; le fruit des *bons vergers à l'herbe bleue* dont les *pommiers tors* habitent *toute une lieue* de leurs *parfums forts,* à l'orée des bois propices aux amoureux.

Je te porterai palpitante
Dans le sentier;
L'oiseau filerait son andante
Au noisetier.

Ivre du sang
Qui coule bleu sous ta peau blanche....

Créature de rêve, hélas! Et aussi imaginaires, malgré leur réalité poétique, aussi loin de sa bouche de gamin, la fille *aux tétons énormes, aux yeux vifs,* beurrée comme ses tartines, appétissante comme le *jambon tiède dans un plat colorié* qu'elle apporte, la servante d'*Au Cabaret vert;* et cette autre servante d'auberge prétendument quémandeuse de son baiser, mise en scène dans *La Maline.* Avec cela, les maîtres du tableau-de-genre flamand n'ont pas peint de créatures plus vivantes dans des atmosphères plus réelles. Ces poèmes de Rimbaud accrochent à la cimaise de notre anthologie quelques toiles dérobées aux musées belges; le plus important, *Ce qui retient Nina,* avec ses 29 quatrains, vaudrait une petite galerie à lui tout seul.

Ces deux semaines de liberté, l'Enfant n'en a

pas vécu de plus heureuses. Pas une note d'amertume, de grossièreté dans ses vers; même les caricatures impériales sont anodines. La missive à Billuart ne montre aucun fiel (1). Mais ne nous y trompons pas. Avec son échec de journaliste à Charleroi et le rapatriement par la voie policière que cette fois la mère exige, il a reçu du destin un affront non moins blessant et non moins gros de conséquences que le premier échec parisien et la première rentrée au logis sous les calottes — lesquelles calottes, d'ailleurs, ne durent pas manquer au second retour.

(1) Qu'est devenue cette lettre? — MM. Bourguignon-Houin, qui nous en citent un passage (que j'ai rapporté), l'ont eue certainement en mains, mais où est-elle passée depuis?

IV

Le 2 novembre, Izambard, qui l'a vu pour la dernière fois, qui n'a plus que deux ou trois lettres encore à en recevoir, qui, dans six mois, sera sorti de son affection et même de sa mémoire, reçoit de lui cette lettre :

Monsieur,

A vous seul ceci :

Je suis rentré à Charleville un jour après vous avoir quitté. Ma mère m'a reçu et je suis là... tout à fait oisif. Ma mère ne me mettrait en pension qu'en janvier 1871.

Eh bien! j'ai tenu ma promesse.

Je meurs; je me décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille. Que voulez-vous! je m'entête affreusement à adorer la liberté libre, et... un tas de choses que « ça fait pitié », n'est-ce pas? Je devais repartir aujourd'hui même, je le pouvais : j'étais vêtu de neuf, j'aurais vendu ma montre, et vive la liberté! — Donc je suis resté! je suis resté! — et je voudrais repartir encore bien des fois. — Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches, et sortons! — Mais je res-

terai. Je n'ai pas promis cela, mais je le ferai pour mériter votre affection. Vous me l'avez dit. Je la mériterai.

La reconnaissance que je vous ai, je ne saurais vous l'exprimer aujourd'hui plus que l'autre jour. Je vous la prouverai! il s'agirait de faire quelque chose pour vous, que je mourrai pour le faire — je vous en donne ma parole. — J'ai encore un tas de choses à dire.

« Ce sans cœur » de Rimbaud.

A. RIMBAUD.

Guerre : pas de siège de Mézières. Pour quand? On n'en parle pas. J'ai fait votre commission à M. Deverrière et s'il faut faire plus, je le ferai. — Par ici, par là, des francs-tirades. Abominable prurigo d'îdiotisme, tel est l'esprit de la population. On en entend de belles, allez, c'est dissolvant.

Où irait-il? — Les seules routes belges lui sont ouvertes, mais la saison n'est pas au tourisme, et son goût non plus. A Delahaye qui lui demande : où iras-tu maintenant? « Je ne sais (répondra-t-il). J'attends, pour repartir, un moment favorable... Maintenant c'est difficile; c'est impossible... cette maudite guerre partout!... Paris bloqué! » Quand donc le siège de Paris terminera-t-il? Hélas! *pas de siège de Mézières,* encore. *Pour quand? On n'en parle pas.* Et le résultat de ces opérations, dont l'une traîne, dont l'autre tarde, il l'attend avec une impatience aussi médiocrement patriotique qu'ardemment révolutionnaire. Plus tôt cette guerre sera finie, plus tôt l'autre commencera. Plus tôt sera instauré cet Etat républicain près duquel la prétendue république née le 4 septembre n'est qu'une

stupide caricature de liberté, d'égalité, de fraternité, d'amour!

Heureusement le collège chôme. Arthur a la bibliothèque parnassienne et républicaine de Deverrière et il dispose avec Delahaye du seul de ses condisciples un peu digne de son entretien. Delahaye habite Mézières; fils de fonctionnaire, mère veuve, fervente catholique, M^me^ Rimbaud permet qu'on aille travailler chez lui en attendant la réouverture. Arthur sera tous les jours macérien, mais ailleurs qu'au logis du camarade, et leurs journées s'écouleront en promenades et en bavardages dont la haute esthétique et la suprême sociologie font les frais et où les oreilles de Delahaye seront plus occupées que sa langue. S'il pleut, les fortifications, bien que veillées par la garde nationale, offrent toujours un coin où l'on peut fumer la pipe sans qu'on le rapporte à votre famille. S'il fait beau, et qu'on soit las de faire aboyer derrière ses verrous le dogue du gardien-chef, voici le mail du Bois-d'amour qui abrite peu d'amoureux, aujourd'hui, sur les bancs de ses tilleuls séculaires.

Enfin le Prussien se décide. Ordre de raser tout ce qui pourrait gêner la défense, et les tilleuls mesurent bientôt de leurs gigantesques cadavres le sol gelé. L'émotion chavire Delahaye; son compagnon le redresse.

Il est des destructions nécessaires... Il est d'autres vieux arbres qu'il faut couper. Il est d'autres ombrages

séculaires dont nous perdrons l'aimable coutume... cette société elle-même. On y passera les haches, les pioches, les rouleaux niveleurs. « Toute vallée sera comblée, toute colline abaissée, les chemins tortueux deviendront droits et les raboteux seront aplanis. » On rasera les fortunes et l'on abattra les orgueils individuels. Un homme ne pourra plus dire : Je suis plus puissant, plus riche! On remplacera l'envie amère et l'admiration stupide... par la paisible concorde, l'égalité, le travail de tous pour tous (1).

Ainsi abat, ainsi nivelle ce Saint-Just que deux jours de pain sec attendent s'il s'amuse à cabosser son petit melon — et tels sont parfois ses jeux, entre deux satires politiques. Hélas! cette fois encore, l'Enfant verra échouer — échouer parce qu'il est un enfant! ses gazetières ambitions. Et le *Progrès des Ardennes,* que fonde le proscrit de Décembre et vieux photographe Jacoby, ne l'hospitalisera pas plus que le *Journal de Charleroi* ou (car une fois ne fut pas coutume) le *Libéral de Douai.* Déplorons-le, parce que beaucoup de ses envois au dit *Progrès* étaient des vers, et qu'en

(1) Delahaye, *Souvenirs familiers,* p. 73. — Si, comme je le suppose, la phrase : « Toute vallée sera comblée... » est un rappel biblique, elle montrera une fois de plus à quel point la Bible-à-la-tranche-vert-chou tourneboula la cervelle de cet enfant. Quant à cette frénésie d'égalité, elle est avant tout dictée à Rimbaud par son monstrueux orgueil. Que *tout* soit abattu, afin que *rien* ne me fasse ombrage! Egoïsme commun à beaucoup de révolutionnaires, mais c'est chez Rimbaud qu'il est vraiment digne d'étude. *L'admiration stupide* est une trouvaille.

dehors de ces vers-là sa lyre — fin octobre 1870, fin février 1871 — n'a pas été bien active. Période de remâchement et d'incubation où, quant au remâchement, il achève *Les Poètes de sept ans* qu'Izambard vit sur le chantier, en octobre. Et pourquoi ne pas insérer à cette page de la chronologie de son œuvre *Les Effarés;* y voir un croquis crayonné en marge de la partie sociale de la grande estampe? N'est-ce pas, là et ici, la même marmaille sur laquelle on s'apitoie?

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leur culs en rond,
A genoux, cinq petits — misère! —
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond...

Tandis en effet que la facture de ce génial tableautin sent la visite récente aux musées belges, nous constatons que l'atmosphère y est d'hiver, et de la Noël.

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres Jésus pleins de givre,
Qu'ils sont là tous,
Collant leurs petit museaux roses
Au grillage, chantant des choses
Entre les trous...

Noël 1870! — Pour la Noël de l'année dernière, n'achevait-il pas une pièce d'analogue genre, quant au sujet, et du même genre d'émotion?

GESTATION
DU
BATEAU IVRE

I

Or, le 25 décembre, Mézières se trouve investie depuis cinq jours. Et six jours après, 6.000 obus lui arriveront exactement d'une lieue, broyant et incendiant les deux tiers de ses demeures (dont celle de Delahaye). En réponse, la garnison expédiera 150 coups de canon qui ne portent pas à plus de douze cents mètres. Rimbaud s'est-il souvenu de ce cocasse contraste en écrivant la phrase d'*Une Saison* : « Général, s'il reste un canon sur tes remparts, bombarde-nous avec tes blocs de terre sèche (1) »? On comprend en tout cas ses sarcasmes anticipés et ce dégoût des *francs-tirades* que signale sa lettre du 2 novembre. Le 1er janvier, capitulation de Mézières; le 2, l'ennemi prend possession de Mézières et de Charleville. Bonne aubaine

(1) C'est ce qu'estime Delahaye dans son recueil de *Gloses sur les Illuminations* et *Une Saison* (Messein, 1927).

pour Arthur; la soldatesque prussienne en réquisitions, corvées, patrouilles, parades et pas-de-l'oie, offre un aliment choisi à sa haine de l'orgueil... des autres (1); à sa détestation, lui l'autoritaire violent, de l'autorité et de la discipline. Déjà, ses envois à Jacoby contenaient un poème en prose truculent où Bismarck était traité sans respect; mais le satirique a maintenant sous la verve des légions de Bismarck et il en oublie ses concitoyens. « Rejetant l'idée de nationalité qu'il veut remplacer par celle de république européenne, pénétré d'horreur pour la force et la conquête, qu'enguirlandent l'hypocrisie et la sottise pour l'unique profit, au fond, de sales et canailles convoitises individuelles, il méprise, il déteste les Prussiens, non parce qu'ils sont vainqueurs, mais parce que leur victoire en fera un peuple bête », nous explique Delahaye. Mais Delahaye a de la peine à comprendre. Car, s'il voit le compagnon, constatant la tranquillité d'âme, l'équipement beau et le teint frais des vainqueurs, rappeler amèrement les... bobards dont l'illusion française s'est bernée au début de la campagne : ennemi en loques, sans armes, sans pain, prêt à la révolte; s'il l'écoute détailler nos fautes, mettre en regard de notre imprévoyance la parfaite préparation de l'ennemi, et qu'il concède, mélancolique : « Ces gens-là nous

(1) V., quant à sa réaction devant la morgue prussienne, l'anecdote rapportée par Delahaye dans *Rimbaud* (1906), p. 162 et qui se place en 1872.

sont bien supérieurs !... » — « Ils nous sont bien inférieurs », lui sera-t-il répondu.

Et comme j'éternuais de stupéfaction : — « Oui, continua Rimbaud, le peuple allemand paiera cher sa victoire. Les imbéciles! derrière leurs aigres trompettes et leurs plats tambours, ils s'en retournent dans leur pays, manger leurs saucisses et ils croient que c'est fini. Mais, attends un peu. Les voilà maintenant militaristes à outrance, et pour longtemps et sous des maîtres bouffis d'orgueil, qui ne les lâcheront pas. Ils vont avaler toutes les saletés de la gloire... Ils en ont pour cinquante ans à être cravachés. Je vois d'ici l'administration de fer et de folie qui va encaserner la société allemande... Et tout cela pour être écrasés à la fin par quelque coalition... Bismarck est plus idiot que Napoléon Ier (1).

Cependant le collège s'apprête à reprendre et les communications avec la Capitale deviennent possibles. L'Adolescent part donc pour Paris. Etait-ce à destination de l'atelier d'André Gill? S'y présente-t-il avec le même sans-gêne que chez le sergent de Givet? Trouve-t-il le maître du logis absent, une porte facile à ouvrir d'un coup d'épaule; et le caricaturiste rentrant au milieu de la nuit verra-t-il un inconnu qui ronfle sur son divan?...

(1) J'arrête la citation d'une prophétie qui prend trois pages dans le *Rimbaud* de Delahaye (35 à 38); et sans épiloguer sur l'intelligence, aussi hélas! quelque simplisme psychologique qu'elle prouve chez le Goethe de notre Eckermann, je rappelle que l'ouvrage de Delahaye a paru, non après l'Armistice de 1918, mais bien en 1906.

On le dit, et que l'intrus se plaignit d'être réveillé parce qu'il faisait un bien beau rêve. Delahaye n'en raconte pas si long. Gill reçut le visiteur, lui donna le conseil de regagner sa province et le munit de dix francs. Ce viatique épuisé, « l'aventurier tenace erre dans les rues plusieurs jours, couche dans les bateaux à charbon, se nourrit des débris de nourriture que l'on dépose le matin devant les portes, enfin revient pédestrement à Charleville ». Une lettre par lui envoyée de Charleville, le 17 avril, à un correspondant inconnu ajoute un peu de précision à ce vague (1). Elle fixe le séjour du 25 février au 10 mars. Elle couvre le côté matériel de l'aventure avec le manteau d'un verset, cap. II, 12, de l'Ecclésiaste, « aussi sapient que romantique » dit-elle, et ainsi conçu : « Celui-là aurait sept replis de folie à l'âme qui, ayant perdu ses habits au soleil, geindrait à l'heure de la pluie ». Mais il en résulte que, pendant ces quinze jours de vache enragée, Arthur s'est spirituellement nourri. — « J'ai vu quelques nouveautés chez Lemerre : deux poèmes de Leconte de Lisle : *Le Sacre de Paris; Le soir d'une bataille*. De F. Coppée : etc., etc... Lacaussade, Mendès, Theuriet, Félix Frank, Emile Bergerat, Glatigny... Théâtre... Gravures. » Mais, tout cela est peu de chose à côté du « *Mot d'Ordre* et des fantaisies

(1) Publiée par Berrichon, ainsi qu'une autre d'août 1871, sous le titre *Deux lettres inédites de Arthur Rimbaud* au « Mercure de France » du 16-XII-1913.

admirables de Vallès et de Vermersch au *Cri du Peuple*. » Pas un mot touchant l'atelier d'André Gill, mais à la « Librairie artistique », Arthur a cherché l'adresse du ressusciteur du *Père Duchêne*, Vermersch, vainement.

La lettre indique enfin que son scripteur est au *Progrès des Ardennes*. Il est vrai, depuis cinq jours seulement, et pour y dépouiller la correspondance. Vrai aussi qu'aujourd'hui, 17 avril, le journal est suspendu...

Cependant, depuis un mois Charleville assiste à un spectacle incroyable. De Paris, Arthur a rapporté le plus cynique voyou. Réponse à la stupéfaction des uns, à la satisfaction des autres; au « je-vous-le disais-bien! » de celui-ci, au « qui-l'aurait-cru! » de celui-là. Débraillé, la pipe à la bouche, ce voyou, Place du Sépulchre, crâne devant les condisciples d'hier, leur jette du haut de son indépendance si violemment conquise le regard que le loup jette sur le cou pelé du chien, surtout affirme que les corrections maternelles (dont on jase) ne le feront pas plier. Et voilà de quoi ôter à sa mère l'idée de le remettre au collège. Puis, décidé à mater une volonté qu'il sent faiblir sous la honte du scandale, c'est à sa ville entière qu'il dénonce son mépris. Dans la Grand'Rue, quand les trottoirs sont le mieux garnis, les boutiques achalandées, il passe et repasse, ses cheveux qui lui tombent dans le dos, imperturbable, tête nue parfois pour mieux faire

saisir l'insolence de sa toison, et toujours sa pipe au « fourneau renversé par une sorte de raffinement dans le mauvais genre ». Il exerce à plein un goût diabolique de la mystification qui tient à l'essence de son tempérament et qui paraîtra toujours dans sa conduite et dans son œuvre.

Il inquiétait surtout la buraliste, vieille « dame au profil sévère et hautain, dont le regard d'aigle... » De ses démêlés avec la digne matrone, il ne nous reste qu'une page pittoresque, due à la plume admirative de Delahaye. Mais, tandis que la victime exhalait sa douleur en termes dignes d'une légende de Gavarni, Rimbaud se rendait à la Bibliothèque municipale. Là, siège un grave vieillard, ancien professeur au collège, auteur de travaux d'érudition locale : M. Jean Hubert, homme peu disposé à quitter sa chaise pour alimenter l'appétit formidable et, à ses yeux, malsain, du jeune lecteur.

Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues
Vertes, leurs doigts boulus crispés à leurs fémurs;
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs...

il a inspiré *Les Assis*, ce monument de gouaille, de cruauté, de cocasserie, de rhétorique et de je ne sais quoi, en outre, dont on peut dire (sans crainte d'erreur) qu'il n'a d'analogue dans aucune langue (1).

Avec la ville, la campagne. Delahaye habite Le Theux, banlieue sud de Mézières, et Arthur consacre à ce hameau ses jeudis et ses dimanches, tant pour le plaisir de recevoir les coups de pierre des ga-

(1) *Le Problème de Rimbaud*, p. 110.

mins que pour le devoir d'exhorter au communisme les travailleurs agricoles. C'est que le vaste *Projet de constitution* dont nous connaissons l'existence par Delahaye s'échafaude; mélange de Rousseau et de Babeuf, aggravés par Helvétius de qui l'athéisme glacé, consulté à la Bibliothèque, l'enflamme (1). C'est l'époque où il écrit sur les bancs : *Mort à Dieu!* où il s'esclaffe bruyamment quand il croise

Un noir grotesque dont fermentent les souliers,

(en prose, un prêtre); l'époque où il assoit son anticléricalisme sur le pot de chambre d'*Accroupissements* et où — qui peut le plus peut le moins — pour se libérer de ses chopes et de sa Bible, Il orchestre *Oraison du soir.*

Doux comme le Seigneur du cèdre et des hysopes,
Je pisse vers les cieux bruns, très haut et très loin,
— Avec l'assentiment des grands héliotropes.

(1) Dans son introuvable *Rimbaud,* 1906 (p. 31 et s.), Delahaye nous renseigne sur cette œuvre copieuse « évidemment considérable tant par sa forme que par son esprit ». Elle lui fut lue par son auteur en août 1871.

« La propriété sans restriction lui paraît un monstrueux abus : source de misère, de bassesse, de vanité, de convoitise, d'injustice, de haine... » La terre et l'outil doivent appartenir à la communauté... » Pas de représentation élue; le Peuple s'administre sans intermédiaires, etc., etc. — Dans le *Problème de Rimbaud,* pp. 139-140, j'ai reproduit le compte rendu de Delahaye.

II

Proclamation de la Commune, là-dessus, et installation du printemps : la coupe est doublement pleine. Arthur ne se contente plus de toiser le bourgeois carolopolitain macrobite. Il bondit sur lui et lui jette dans l'oreille : « Encore un qui a voté oui ! » Et il signifie à sa mère qu'il va vivre en homme des bois, s'il est encore question de ce pensionnat par lequel elle décidait de remplacer le collège. Elle cède, « la bouche d'ombre (1) »; elle lâche tout... sauf les cordons de la bourse (2) et, dans les grandes occasions, le droit des claques. Ceci compris, libre au libertaire de battre le pays dans la mesure que la Kommandatur autorise, et d'accepter la bière et le tabac offerts par quelques piliers d'estaminets, amusés par ses aventures et médusés par

(1) « J'ai apaisé la bouche d'ombre pour un temps. » — (*Lettre du 17 avril 1871.*)

(2) « ... Ma mère ne m'ayant gratifié d'aucun rond de bronze depuis six mois... » — *Lettre du 10 juin 1871.*)

son génie. Gens d'opinions avancées que le *Projet de Constitution,* maintenant article par article rédigé, caresse, et qui ne se doutent probablement pas de la belle opinion qu'Arthur a d'eux (1).

Soudain le voici parti vers Paris. En quelques jours de marche, il atteint la Capitale; c'est la minute, en effet, où la Commune s'apprête à vaincre ou mourir. Hâve et déguenillé, il se présente à un groupe d'insurgés en disciple de Blanqui, envoyé par un comité des Ardennes. On lui fait une collecte dont il régale ses frères. On l'enrôle dans les « Francs-tireurs de la Révolution », à moins que ce ne soit parmi les « Vengeurs-de-Flourens »; on le loge à la Caserne de Babylone. Il y assiste quinze jours à des scènes de bêtise et de saoulerie, où l'on répond par des quolibets et des injures à ses objurgations et à ses conseils. D'où les triolets du *Cœur Volé.*

> Mon pauvre cœur bave à la poupe,
> Mon cœur est plein de caporal;
> Ils lui lancent des jets de soupe...

Mais voici, catastrophe autrement sérieuse que

(1) Cette opinion, un passage de son agressive lettre du 13 mai, à Izambard, en donne une idée : « Je me fais cyniquement entretenir. Je déterre d'anciens imbéciles de collège; tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais en action et en paroles, je le leur livre, on me paie en bocks et en filles. »

Ces imbéciles de collège ne sont évidemment pas des condisciples, mais tout un groupe de jeunes professeurs et maîtres d'étude, dont M. Delahaye nous a donné les noms.

l'entrée des Prussiens à Charleville, l'entrée des Versaillais à Paris! Non sans avoir manié un peu le bidon de pétrole, l'insurgé s'enfuit en jetant le cri biblique d'*Une Saison* :

Bonne chance! criais-je et je voyais une mer de flamme et de fumée au ciel; et, à gauche, à droite, toutes les richesses flambant comme un milliard de tonnerres...

Retour plus périlleux encore que celui de mars où il fallut passer les lignes allemandes; où, une nuit de lune de Raffet (d'après Verlaine), forêt de Villers-Cotterets, il fallut se jeter dans un fossé rempli par l'orage pour ne pas être écrasé par la galopade d'un peloton de uhlans. Cette fois, la gendarmerie de Foutriquet complique la situation. L'insurgé se donne aux magistrats municipaux pour un volontaire de l'armée française, libéré par l'armistice.

De même, aux paysans à voitures qui lui épargnent des étapes. Et Villers-Cotterets manque encore d'être fatal où, pour échapper à une patrouille foutriquienne, il tombe dans une aventure de l'ordre comique, laquelle venge de ce violateur de domicile et le sergent de Givet et André Gill. Un maire finit par lui délivrer une feuille de route et le logis maternel est enfin atteint.

Parfait! Mais en ce qui concerne *Le Cœur volé*, Izambard l'a reçu dans une lettre datée du 13 mai et expédiée de Charleville. « Je serai un travailleur.

C'est l'idée qui me retient quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris où tant de travailleurs meurent pourtant encore, tandis que je vous écris. » De plus, toujours à Charleville, le 15, Rimbaud expédie à Demeny, ami douaisien d'Izambard, une lettre à laquelle nous allons venir. Elle termine : « Vous seriez exécrable de ne pas répondre vite, *car dans huit jours, je serai à Paris, peut-être* ».

Voilà qui renverse la version accréditée par Delahaye, admise romantiquement par Verlaine et polémiquement par Berrichon, adoptée par MM. Bourguignon-Houin et par moi-même. Quinze jours passés à la Caserne de Babylone après le temps qu'exigea le voyage à pied! Impossible; et impossible seulement un jour. 248 kilomètres séparent Charleville de Paris; le 13, le 15 mai, Arthur est à Charleville et sans idée de départ immédiat et le 22 l'armée de Versailles, qui a occupé la veille une grande part de la rive gauche parisienne, la tient toute et au delà, Caserne de Babylone comprise. Il est donc certain qu'Arthur ne fut communard que de cœur. A M. Izambard revient le mérite de cette découverte (1).

(1) En 1910 (« Mercure » du 16, XII), puis en 1912 (*ibid.*, 16, VII), M. Izambard a déclaré sous les injures de Berrichon (et pour se laver de calomnies que le Biographe familial a reprises dans *J.-A. Rimbaud, le Poète*), qu'il avait reçu, dans une lettre datée du 13 mai, les triolets du *Cœur volé*, ou plutôt du *Cœur supplicié*. Il soutenait que

On peut cependant admettre que le pseudo-troisième voyage à Paris s'est borné à une tentative, quelques jours après le 15 mai, arrêtée net par la nouvelle de la répression. Cela aura permis au Voyant de vivre les aventures multiples et précises qu'il racontera à Delahaye (1) ; à Delahaye, d'autant moins capable de vérifier ses dires qu'il est maintenant bouclé au collège.

Delahaye est toujours à croire quand il rapporte ce qu'il a vu faire ou entendu dire à Arthur, mais il s'en faut bien que tout ce que Arthur lui a raconté soit incontestable, car « qui a fait ma langue perfide tellement? » — demandera le cruel analyste d'*Une Saison*, le psychologue prodigieux d'intelligence et de vérité qui a dit : *Je est un autre*, et traqué cet autre en inquisiteur invincible!

cette pièce n'était donc pas le fruit du séjour d'Arthur à la Caserne de Babylone et postérieure à son retour, — problématique, disait-il, — de la Commune. Sur l'envoi du *Problème de Rimbaud*, j'en reçus une lettre, où il me démontrait, de la façon convaincante que j'expose ici, que Rimbaud n'était pas venu à Paris pendant la Commune. Il a depuis professé cette thèse devant qui a voulu l'entendre, et M. Carré, dans son ouvrage (p. 58), n'a pas craint de donner la découverte comme le résultat de sa propre déduction.

En corrigeant mes épreuves, je reçois la « Revue européenne » d'octobre 1928 où M. Izambard, dans une ample étude, prend acte de sa découverte. Il y donne le texte de la lettre du 13 mai, dont nous ne connaissions que le fragment cité plus haut.

(1) V. Delahaye, *passim* et, notamment *Rimbaud, l'Artiste*, p. 32 et s.

III

Le fait que *Le Cœur volé* ne traduit pas des circonstances... littérales n'ôte rien à sa vérité spirituelle. Mais veut-on que la pièce — comme tout, absolument tout ce que Rimbaud a écrit — repose sur un fond de réalité? Il suffit de lire :

> Ils lui lancent des jets de soupe
> .....
> Itythalliques et pioupiesques
> Leurs insultes l'ont dépravé...

Izambard reçoit cela, envoyé le 13 mai. Eh bien, du 23 février au 10 mars, Arthur, parisien, n'aura pas vécu que des tas de balayures. Il a fait la queue à la porte des casernes et il recevait dans quelque boîte à hareng le résidu des gamelles. Il en profitait pour verser sa révolte, l'enragé gamin, à ses co-mendiants, aux pioupious alimenteurs et il essuyait les quolibets dus à son âge et son autoritarisme. Mais le poème, en réalité, ramasse la provision de dégoût

et d'amertume que l'Adolescent rapporte de ses échecs successifs, tant d'emportements brisés net contre le veto du destin comme l'élan du toro sur le fer du picador! « Motif à dessins drôles... antithèses aux douces vignettes pérenelles, où batifolent des cupidons, où s'essorent des cœurs panachés de flammes; fleurs vertes, oiseaux mouillés, promontoire de Leucade », ironisera-t-il en envoyant les triolets à Demeny, dans une lettre du 10 juin. Mais la piécette n'est pas moins amère, avec son batifolage, que, dans sa fureur, l'anathème biblique, isaïque, *Paris se repeuple.*

Ce poème-là, il n'avait pas à l'écrire en quittant Paris par le bout opposé à celui de la ruée versaillaise, — et je rectifie ici une erreur commise par le *Problème de Rimbaud,* après tout le monde.

O lâches, la voilà! Dégorgez dans les gares!
Voilà la Cité sainte assise à l'Occident!

Il ne s'agit pas de l'entrée des Versaillais dans Paris. Il s'agit des jouisseurs et des profiteurs de la corruption sociale que la Commune purificatrice avait fait fuir, et qui reviennent, rassurés.

Allez, on préviendra les reflux d'incendie!
. . . . . .
Syphilitiques, fous, rois, pantins ventriloques

et autres « idiots, raleux, vieillards, pantins, laquais », allons! mettez-vous à table, emplissez vos ventres, hier vidés par la frousse, *ô Vainqueurs!*

O cœurs de saleté, bouches épouvantables,
Fonctionnez plus fort, bouches de puanteur!

Il s'agit d'eux et de leurs femelles.

Voici le troupeau roux des tordeuses de hanches!
.....
Tas de chiennes en rut mangeant des cataplasmes,
Le cri des maisons d'or vous réclame! Volez,
Mangez!

L'invective est née de la lecture des gazettes bourgeoises entonnant le pœan de la répression, dansant la danse du scalp autour du cadavre des fusillés.

Le Poète prendra le sanglot des infâmes,
La haine des forçats, la clameur des maudits,
Et ses rayons d'amour flagelleront les femmes,
Ses strophes bondiront : Voilà! voilà! bandits!

— Société, tout est rétabli : les orgies
Pleurent leur ancien râle aux anciens lupanars.

Mais tandis que sa coupe altruiste déborde de rancœur, un flot d'amertume égoïste la remplit encore. A l'enregistrement de tant d'humiliations s'ajoute celle relative à sa puberté et nous avons *Mes petites Amoureuses,* poème envoyé le 15 mai à Demeny

O mes petites amoureuses,
Que je vous hais!
Plaquez de fouffes douloureuses
Vos tétons laids!

Car le malheureux porte une fressure aussi mûre que sa cervelle, aussi exigeante et moins aisée à satisfaire. Nous le saurions, même s'il n'était pas en train d'écrire la prose intitulée *Les Déserts de l'Amour* (1).

« Ces écritures sont d'un jeune, tout jeune homme... N'ayant pas aimé de femmes, quoique plein de sang! il eut son âme et son corps, toute sa force, élevés en des erreurs étranges et tristes » — dit l'avertissement de l'ouvrage en nous promettant les rêves par lesquels l'imagination du héros remplaça les réalités. Ce qui entrave l'exercice de son intelligence lui interdit de façon formelle l'exercice de ses sens. Non pas *chaste,* certes! comme le Biographe familial le soutiendra à l'appui de son invention de la mysticité chrétienne du terrible anti-chrétien, et pour laver son beau-frère de l'accusation à laquelle nous allons venir. Non pas chaste, celui qui notera dans son analyse infernale : « colère, luxure — magnifique la luxure! »; non pas chaste, Grande Vénus! mais vierge à son dix-septième printemps! Vierge par l'impossibilité d'exercer la potentalité amoureuse que nous entendîmes gronder

(1) Recueillie dans l'édition de 1912, publiée par Berrichon avec préface de M. Claudel. « Trois feuillets (dit l'éditeur), paraissant avoir fait partie d'un recueil colligé par Rimbaud, probablement à la fin de 1871. Chaque page est de plume et d'encre différentes. Pas de pagination. 1er feuillet. — Au recto, en page blanche : *Les Déserts de l'Amour;* au verso : *Avertissement,* signé J.-A. Rimbaud; 2e et 3e feuillets. — Recto en haut : répétition du titre, puis le texte. »

dans ce volcanique *Sensation* et dont *Soleil et Chair, A la Musique* et tous les poèmes du tourisme belge constitueront des éruptions significatives. Et vierge, ce faune, parce qu'il est trop visiblement un gamin et que sa gaminerie lui communique, toujours l'orgueil aidant, une invincible timidité. Ecoutons encore ici *Une Saison* : « Mais l'orgie et la camaraderie des femmes m'était interdite... » — L'idée seule d'aborder l'une de ces créatures que son regard déshabille avec tant de feu répand la rougeur sur ses traits. Et ce bout-d'homme qui décréta qu'en notre Age, émasculé par le Christ,

La Femme ne sait plus même être courtisane!

n'oserait peut-être pas — dans l'hypothèse où il ne serait point aussi complètement sans le sou, — s'adresser aux prêtresses de l'amour vénal! « T'es ben trop petit, mon ami! t'es ben trop petit! » comme chante la chanson...

Mais, me dit-on, que faites-vous de l'épisode romanesque que Delahaye place au seuil de la seconde fugue à Paris, qu'il fixe (à tort, nous le savons par la lettre du 17 avril) au 25 février : Arthur muni d'une maîtresse, d'une jeune fille qui, pour le suivre, abandonna son foyer bourgeois? « Sans asile, la première nuit, ils dormirent sur un banc du boulevard. Au matin il exigea qu'elle partît, qu'elle prît les quelques sous qu'ils possédaient à eux deux pour aller à la gare du Nord : elle serait

recueillie, espérait-il, par des parents (1)... » — J'y vois une histoire de collégien imaginatif à un collégien crédule, un de ces rêves que *Les Déserts de l'Amour* (ouvrage abandonné après deux récits) avaient projet de fixer.

Quant à *Mes petites Amoureuses,*

Je voudrais vous casser les hanches,
D'avoir aimé!

l'invective a-t-elle été déclanchée par une circonstance... littérale? La fille d'un industriel voisin de Vitalie Cuif, recevant d'Arthur une déclaration en vers et un rendez-vous Square de la Gare, y serait-elle venue flanquée d'une servante solide et railleuse? (2) Ou bien aurait-elle passé le poulet à son

(1) *Rimbaud* (1906), p. 136. — Le fait que M. Louis Pierquin se souvient d'avoir, « quelques années après », demandé à Arthur « des nouvelles de la petite » et de l'avoir vu pleurer après un : « Je t'en prie, tais-toi! » me touche beaucoup moins qu'il touche M. Carré (*op. cit.*, p. 55). Il me confirmerait plutôt dans mon sentiment. Au surplus, Delahaye, qui, dans le *Rimbaud* publié en 1906, place l'aventure en février 1871, second voyage à Paris, la place dans *Rimbaud l'Artiste*, publié en 1923, au pseudo-voyage de mai. Cette fois, d'ailleurs, la version change : Rimbaud et sa maîtresse ne sont jamais allés ensemble à Paris; mais « alors qu'Arthur était franc-tireur de la Révolution, il eut la surprise (raconte Delahaye), passant dans une rue très fréquentée, il eut l'émotion de la voir; leurs regards se rencontrèrent... il s'élança... En vain : elle avait disparu dans la foule... Evidemment elle était venue à Paris pour lui ». (P. 34-35.)

Il serait puéril d'insister sur cette histoire puérile. Mais j'y reviendrai quand il sera question du sonnet *Voyelles.*

(2) Carré, *op. cit.*, p. 59.

papa qui prévint la mère du galant (1)? Histoires aussi peu exactes que la Caserne de Babylone et le rôle durant la Semaine sanglante, mais, moralement parlant, qui ne sont pas moins vraies que ces deux légendes. *Mes petites Amoureuses* entreprennent non pas des personnages réels, mais des êtres d'imagination. La pièce est une réplique à *Rêvé pour l'hiver, Ce qui retient Nina, Comédie en trois baisers, La Maline;* la pièce est une liquidation des héroïnes de ces poétiques mensonges. Arthur ici déteste ses rêves, parce que la réalité ne les a pas accueillis et il retrouve définitivement la misogynie esquissée dans *Soleil et Chair,* proclamée avec truculence dans *Vénus Anadyomène,* et qui s'étale si haineusement dans *Paris se repeuple,* où l'on voit ses « rayons d'amour » flageller les dames...

Cependant, sa puberté contrariée brisera vicieusement ses entraves en perpétrant — avec toujours un génie presque purificateur! — *Les mains de Jeanne-Marie.* C'est un poème qui nous fait voir qu'il eut aussi Théophile Gautier pour maître (2), car il y pastiche la belle pièce d'*Emaux et Camées* intitulée « Etudes de mains : Impéria »

(1) Delahaye, *Souv. famil.,* p. 118.

(2) M. Henri Béraud (*Mercure de France,* 1er janvier 1922) a justement signalé des réminiscences de Gautier dans le *Bateau ivre.* Mais peut-être qu'avant de prendre à Gautier ses Béhémots et Léviathans, Arthur les avait reçus du *Livre de Job.*

Jeanne-Marie a des mains fortes,
Mains sombres que l'été tanna...

mains voluptueuses — et de quelle ignoble volupté — mains révolutionnaires, dont *la chair chante de Marseillaises et jamais les Eleisons;* mains pétroleuses et assassines.

Ça serrerait vos cous, ô femmes
Mauvaises, ça broierait vos mains,
Femmes nobles, vos mains infâmes
Pleines de blancs et de carmins!

IV

Tandis qu'il assiste à la faillite de son rêve révolutionnaire, et tout en crachant son dégoût à l'Eternel-féminin, Rimbaud transporte dans le havre de l'esthétique un orgueil et une ambition au paroxysme maintenus. Et il expédie ses lettres du 13 mai à Izambard et du 15 à Demeny. « Profession de foi littératuricide (dit le destinataire de la première qui n'en a pas encore donné le texte), où il se déclarait absolument écœuré par toute la poésie existante, passée ou présente... Racine, peuh! Victor Hugo... pouah! Homère? Homère! ». Nous possédons la seconde lettre (1). Elle expose, sur un ton où s'équilibrent l'exaltation et la froideur, où la sublimité prophétique se précautionne d'une pointe de

(1) Cette lettre à Demeny, ainsi qu'une au même, du 10 juin 1871, et une lettre à Delahaye, de juin 1872, ont été publiées par Berrichon sous le titre *Trois lettres inédites de Rimbaud,* dans la *Nouv. Rev. Fr.* du 1er octobre 1912.

gouaille, la gouaille d'un potache, elle expose u
Art poétique qu'Horace ni Boileau ne pouvaien
prévoir. Ni Hugo lui-même — des bravades cepen
dant duquel, et des vaticinations, cet art-poétiqu
est parti.

Ce qui se situe entre la Poésie grecque exclus
vement et le Mouvement romantique s'y voit ra
de la carte, mais à la Poésie grecque, aboutissa
de toute poésie antique, le rhapsode de *Soleil*
Chair lève son chapeau. — *Poésie grecque, V*
harmonieuse... En Grèce, vers et lyres, rhythmes
l'Action déclare-t-il. *Après, musique et rime so*
jeux, délassements; non plus poésie, mais rimer
affaire de lettrés, de versificateurs. *D'Ennius*
Theroldus, de Theroldus à Casimir Delavign
tout est prose rimée, un jeu, avachissement
gloire d'innombrables générations idiotes. Raci
y est *le pur, le fort, le grand...* manière
borgne dans le royaume des aveugles. Mais so
flez-lui sur ses rimes, brouillez-lui ses hémistich
du *Divin Sot* que resterait-il? — *Après Racin*
le jeu moisit; il a duré deux mille ans.

Ce jeu, le Romantisme l'a interrompu, mais sa
le remplacer par ce qu'il fallait. Or, que faut-il?

Je dis qu'il faut être *voyant,* se faire VOYANT.

Le poète se fait *voyant* par un long, immense et ra
sonné *dérèglement* de *tous les sens.* Toutes les form
d'amour, de souffrance, de folie; il cherche lui-mêm
il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder q
les quintessences. Ineffable torture où il a besoin

toute la foi, de toute la force surhumaine; où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant! — Car il arrive à l'*inconnu!* Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun! Il arrive à *l'inconnu;* et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé!

Nous avons là le plus logique cri de romantisme concevable, un appel au romantisme absolu : Hugo dépassé de cent longueurs, battu à l'aide de ses propres armes. Certes, aux premiers romantiques (sauf Vigny qu'il ne nomme point — sans doute parce que ce communiste le juge trop aristocrate, — je ne vois pas d'autre raison à cet oubli étonnant) Rimbaud paye leur dû. Ils furent *voyants* quelquefois, mais *sans trop bien s'en rendre compte.* Lamartine *étranglé par la forme vieille* et Hugo *trop cabochard.* Arthur a, dit-il, *Les Châtiments sous main* et *Les Misérables,* lesquels *sont un vrai poème.* Tout bien pesé, *Stella donne à peu près la mesure de la vue d'Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jéhovahs et de colonnes, vieilles énormités crevées.*

Chez Musset, *quatorze fois exécrable pour nous, générations douloureuses et prises de visions, — que sa paresse d'ange a insultées;* chez Musset *tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême de-*

gré.., œuvre de cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La Fontaine commenté par M. Taine. Les *seconds romantiques : Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Théodore de Banville sont très voyants.* Mais voyants de quoi? Du passé, du périmé! *Inspecter l'invisible et entendre l'inouï,* c'est autre chose *que reprendre l'esprit des choses mortes!*

Baudelaire a tenté cette aventure, *Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un vrai dieu.* Encore a-t-il *vécu dans un milieu trop artiste; et la forme si vantée en lui est mesquine. Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles.*

Milieu trop *artiste!* Ce mot « artiste » irrite Rimbaud, parce qu'il rend un son individualiste et par conséquent « inutilitaire »; irrite Rimbaud parce que sur le terrain de la poésie, l'Adolescent demeure aussi ambitieux d'altruisme, d'humanitarisme que sur le terrain politique. Ici encore, il procède directement de Hugo et conduit à l'absolu la conception hugolienne de la fonction du Poète.

Le Poète est vraiment Voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions. Si ce qu'il rapporte de *là-bas* a forme, il donne forme; si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue...

...Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout : parfums, sons, couleurs; de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps, dans l'âme universelle : il don-

nerait plus que la formule de sa pensée, que l'annotation *de sa marche au Progrès!* Enormité devenant norme absorbée par tous, il serait vraiment *un multiplicateur de progrès!*

Ni plaisanterie ni paradoxe. Mais des *certitudes* inspirées par *la raison.* — Pas de rhétorique en tout cas, ces pages traduisent fidèlement leur auteur; elles ne sont pas le fruit de l'emballement d'une minute, mais d'un élan qui dure depuis que l'Adolescent poétise. Dans le trousseau de clefs dont ce génie singulier nous a munis pour ouvrir sa mystérieuse serrure, la *Lettre du 15 mai* compte. Elle explique la conduite qu'il est en train de mener et qu'il poursuivra avec un entêtement de plus en plus fort. Ses façons cyniques n'ont pas seulement pour but de mater Vitalie Cuif; il n'y entre pas seulement ce goût de la mystification que le Diable en naissant lui mit sur les lèvres; elles ne dérivent pas seulement de son caractère où l'hypocrisie d'un malade de la timidité s'affronte à la franchise brutale d'un malade de l'orgueil. Bref, elles ne sont pas rien que le produit de l'instinct et de la volonté morale : elles sont encore le produit de la volonté esthétique. Rimbaud applique ici une méthode morale et esthéticienne fort raisonnable... je veux dire fort raisonnée. Et c'est ce qu'a parfaitement senti Delahaye qui, en 1906 (époque à laquelle il ne connaissait point la lettre du 15 mai, découverte en 1912), avait su écrire, se souvenant des explications que

son camarade lui fournissait à mesure qu'il le voyait agir :

De retour dans son trou de province, il continue à développer cette vie morale intensément violente qui en fera, l'année d'après, l'étrange visionnaire des *Illuminations*. Il retourne, il torture son âme. Toute faiblesse sera détruite, toute délicatesse piétinée et endurcie. La timidité et l'orgueil sont volontairement soumis aux épreuves les plus rudes. Avec la sombre volupté d'un ascète ou d'un convulsionnaire, il recherche les blessures de l'amour-propre, le ridicule, le mépris, l'injure, voulant cultiver ainsi la forme la plus difficile du courage. S'il en faut particulièrement, c'est pour braver la moquerie en province, dans une petite ville où...

V

A la date du 15 mai, sont écrits *Chant de guerre parisien, Mes petites amoureuses, Accroupissements;* la lettre les donne comme intermèdes. *Chant de guerre* est comme un prélude anodin à *Paris se repeuple;* peu de chose, du moins prouve-t-il que l'imagination d'Arthur, avant d'être casernée à Babylone, tint les avant-postes communalistes bombardés par les Versaillais.

> Plus que jamais nous bambochons,
> Quand arrivent sur nos tanières
> Crouler les jaunes cabochons
> Dans des aubes particulières...

« Psaume d'actualité », dit la lettre qui traite *Mes petites amoureuses* de : « un second psaume hors du texte », et ne craint pas d'appeler *Accroupissements*

> Car il lui faut, le poing à l'anse d'un pot blanc,
> A ses reins largement retourner sa chemise

« un chant pieux ».

Le 10 juin, nouvelle missive à Demeny, toujours de Charleville, et contenant *Le Cœur du Pitre* (alias *Le Cœur supplicié* : lettre à Izambard du 13 mai), *Les Poètes de sept ans*, daté « 26 mai 1871 », et *Les Pauvres à l'église*. Mais ici un passage significatif. Rimbaud supplie de brûler « tous les vers *que je fus assez sot* pour vous donner lors de mes séjours à Douai... je le veux et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort ». — *D'un mort!*... c'est en effet une vie neuve qu'il entame; ses écritures d'il y a seulement six mois lui semblant un outrage à sa poétique présente; concluons que les poèmes qui accompagnent les lettres du 13, 15 mai et celle-ci, du 10 juin, il les juge un passage avouable de son passé à son avenir. Sans doute en était-il ainsi de « mes *Amants de Paris*, cent hexamètres, monsieur! et ma *Mort de Paris*, deux cents hexamètres », poèmes qu'il ne joint pas, craignant « de vous faire débourser plus de 0,60 c. de port, moi pauvre effaré qui, depuis sept mois, n'ai pas tenu un seul rond de bronze ».(Trois cents vers de votre fils perdus parce qu'il n'a pas de quoi affranchir sa correspondance, ô Vitalie Cuif!!) Poèmes certainement communards; consolons-nous de leur perte en supposant qu'il les aura repris, condensés, ces trois cents alexandrins, dans les dix-neuf quatrains de *Paris se repeuple*, lesquels sont bien un hymne d'adoration à la « Cité sainte » et une lamentation de son trépas.

Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères
Paris! quand tu reçus tant de coups de couteau...

O cité douloureuse, ô cité quasi morte,
La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir...

Les Pauvres à l'église obéissent, eux, sinon pour la forme, du moins pour la tendance, le dessein, à l'*Art poétique* du 15 mai. C'est une pièce non point de cet ordre personnel, circonstanciel, de l'ordre « artiste » que Rimbaud exècre aujourd'hui, mais de l'ordre général, social, altruiste, moralisateur, prêché dans cette *Lettre du 15 Mai*. C'est un poème en *marche au Progrès;* au Progrès antichrétien, *matérialiste*, formellement annoncé comme l'avenir de la Poésie et qui sera une façon de retour à la Poésie grecque, à *l'art éternel* où les *poètes sont citoyens*. Que faut-il donc renverser et piétiner pour ce retour? Comme dira *Une Saison* : « quelle sainte image attaque-t-on? » — Réponse : L'Eglise. Ecrasons l'Infâme! Arthur exécute ici la religion chrétienne, instrument de domination conservatrice, d'oppression capitaliste, qui abêtit les misérables, qui les émascule de leur dignité, qui les escroque de leur révolte, pour la sécurité des possédants.

Parqués entre des bancs de chêne, aux coins d'église
Qu'attiédit puamment leur souffle, tous leurs yeux
Vers le chœur ruisselant d'orrie et la maîtrise
Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux;

Comme un parfum de pain humant l'odeur de cire
Heureux, humiliés comme des chiens battus,
Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,
Tendent leurs oremus risibles et têtus.

Ils sont tous là : mâles, femelles, tous *bavant la foi mendiante et stupide,* cependant que

...des nefs où périt le soleil, plis de soie
Banals, sourires verts, les Dames des quartiers
Distingués — ô Jésus! — les malades du foie,
Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers.

Juin : *Les Pauvres;...* Juillet l'ample, l'important poème intitulé *Les premières Communions.*

Ici, la Religion n'est pas considérée sous l'angle social pur, mais sous l'angle socio-philosophique; n'est pas considérée en regard du Paganisme, mais du mysticisme féminin. « Pièce dont nous détestons bien haut l'esprit qui nous paraît dériver d'une rencontre malheureuse avec le Michelet sénile et impie, le Michelet de dessous les linges sales de femme », a écrit Verlaine dans *Les Poètes maudits,* sans d'ailleurs avoir aperçu la signification intime du poème. Certes, oui, rencontre avec Michelet, l'un des plus responsables de tous les animateurs du Rimbaud spéculatif; mais rencontre aussi avec le Paganisme, tel que *Soleil et Chair* l'a si magnifiquement exploité un an plus tôt. Pour comprendre *Les premières Communions,* pour supporter la lecture de cet effarant blasphème au Golgotha, il faut se souvenir du cantique à l'Olympe que l'enfant chan-

tait l'été dernier. Se dire que ce n'est pas un athée qui s'exprime ici, mais un prêtre fanatique d'une religion vaincue, anéantie par la religion qu'il vient maudire,

Chair, marbre, fleur, Vénus, c'est en toi que je crois!
. . . . . .
Le Monde a soif d'amour, tu viendras l'apaiser...
. . . . . .
Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers
L'Amour infini dans un infini sourire;
Le Monde vibrera comme une immense lyre
Dans le frémissement d'un immense baiser...

et prêtre d'autant plus exalté qu'il a maintenant rejeté toute espérance.

Les premières Communions développent cet alexandrin de *Soleil et Chair* — blâme incident parmi les actions de grâces qui constituent cet alléluia païen :

La Femme ne sait plus même être courtisane,

mais le développent, ce cliché de la métaphysique érotique de l'Enfant, dans un bain de fiel au lieu d'un bain de lumière. Il s'agit ici d'expliquer comment l'Amour est devenu une chose triste, laide et rabougrie,

Depuis que l'autre Dieu nous attelle à sa croix.

Voici dénoncée l'alliance entre le Christianisme et la compagne de l'homme. *Ecce Femina*! — Voici l'Eve moderne en sa blancheur de première com-

muniante, dont le *rêve aux chastes bleuités* s'accroche *autour des célestes tuniques*

Du linge dont Jésus voile ses nudités.

La voici fillette devenue femme, *petite épouse* en possession de mari, inguérissablement souillée *par le baiser putride de Jésus;* inapte à la fonction d'amoureuse, parce que l'amour lui fut révélé ignoblement :

J'étais bien jeune et Christ a souillé mes haleines.
Il me bonda jusqu'à la gorge de dégoûts.

La violence de cet enfant se manifeste d'une brutalité révoltante, mais sous quels admirables verbe et métrique! dans cette pièce où ses deux ennemis, la Femme et le Christianisme, les deux complices, serrés à la gorge par sa main crispée, sont choqués l'un contre l'autre, martelés l'un avec le corps de l'autre. Complices? non; Christ est l'auteur principal... mais sans la Femme, certes, le Nazaréen ne serait pas mort. Victime? la Madeleine qui pleure au pied du gibet (les murs de la cellule où Rimbaud enferma son héroïne sont, évidemment, tapissés avec des descentes-de-croix, ou bien la petite les aperçoit par la lucarne dans cette cour prodigieusement peinte à la flamande (1); victime, soit :

(1)
Elle passa sa nuit sainte dans des latrines.
Vers la chandelle, aux trous du toit, coulait l'air blanc,
Et quelque vigne folle aux noirceurs purpurines,
En deçà d'une cour voisine, s'écroulant.

La lucarne faisait un cœur de lueur vive
Dans la cour où les cieux bas plaquaient d'ors vermeils
Les vitres; les pavés puant l'eau de lessive...

Christ! ô Christ, éternel voleur des énergies,
Dieu qui pour deux mille ans vouas à ta pâleur,
Cloués au sol, de honte et de céphalalgies,
Ou renversés, les fronts des Femmes de douleur!

mais ce qui est grave, ce n'est point que la Femme souffre, c'est que l'Humanité soit frustrée d'Amour... La Femme n'est plus digne de servir le Dieu. Comment le pourrait-elle? L'Amour exige l'absolu, le don de soi sans réserves, la liberté entière, par conséquent, de disposer non seulement du corps, mais de l'âme; or, la morale judéo-chrétienne y introduisit la notion de péché, génératrice de honte et de remords. Cela, nous ne nous en rendons pas bien compte, vous et moi qui ne sommes pas des voyants; mais le poète, lui, chargé de définir *la quantité d'inconnu s'éveillant en l'âme universelle,* nous vient dessiller les yeux :

Hommes! qui songez peu que la plus amoureuse
Est, dans sa conscience aux ignobles terreurs,
La plus prostituée et la plus douloureuse
Et que tous *leurs* élans vers vous sont des erreurs (1).

Du Michelet, du paganisme et puis autre chose que nous indiquerons plus loin dans le répugnant et magnificent poème; donc, beaucoup de choses, mais pas d'autopsychologie — contrairement à ce que pensent certains et que j'avais pensé moi-même en écrivant *Le Problème de Rimbaud.* Mais s'il ne s'est pas regardé lui-même, l'analyste n'a pas regardé et analysé loin de lui. Ses deux sœurs étaient d'âge à lui servir de modèles en juin-juillet 1871 :

(1) *Le Problème de Rimbaud,* p. 227.

Vitalie, treize ans, Izabelle, onze; l'aînée commu
niante, l'autre catéchumène, toutes deux aussi mys
tiques que leur mère les avait bâties, offraient à leu
frère un spectacle constamment provocateur de so
délire anti-catholique.

Cependant si cette « petite épouse » est copié
sur les sœurs d'Arthur, n'est-elle pas, une foi
grandie, leur mère elle-même? N'est-ce pas, le lon
des quatre quatrains du chapitre VII de ce drame
Vitalie Cuif qui se confesse à Frédéric Rimbaud
Ne représentent-ils pas, l'une l'*âme pourrie*, l'autr
l'âme désolée qui, *sentant ruisseler tes malédictions*
ô Christ! s'accolent pour pleurer dans le premier
quatrain du chapitre VIII et dernier (1)? Enfin le
Voyant n'a-t-il pas symbolisé ici le propre divorce
de ses parents — *lui qui n'a jamais* (remarquons-
le), *jamais eu un mot de condamnation pour son*
père?...

(1) Je prends le poème selon l'économie de l'édition de 1898, préférable, à mon avis, à celle des éditions berrichoniennes.

LE BATEAU IVRE
ET LES CÉNACLES

I

La période qui part de *Bateau ivre* s'ouvre ici.

Elle s'ouvre avec un poème, *Ce qu'on dit au Poète à propos de fleurs*, parti à l'adresse de Théodore de Banville, le 14 juillet 1871, dans une lettre ainsi conçue (1) :

(1) Ce poème et cette lettre font partie de l'importante collection de manuscrits rimbaudiens que possède M. Louis Barthou et je les ai publiés pour la première fois dans *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud*. On y trouvera une glose que les pages suivantes ne font que résumer et des notes explicatives d'un texte qui, au premier abord, m'avait paru inintelligible, et d'intérêt médiocre. Cette communication m'a mis sur les traces de la première lettre de Rimbaud à Banville, à laquelle sa seconde lettre se réfère. Elle m'a été communiquée par M. Jacques Doucet avec la version de *Soleil et Chair* qui l'accompagne. M. Jacques Doucet, très riche en documents verlainiens et rimbaudiens, a bien voulu me laisser toute liberté pour l'usage de ces inédits. Je le prie de trouver ici l'hommage de ma gratitude et renouvelle à M. Louis Barthou les remerciements que je lui ai exprimés en lui dédiant *Au cœur de Verlaine et de*

Monsieur et cher Maître,

Vous rappelez-vous avoir reçu de province, en juin 1870, cent ou cent cinquante hexamètres mythologiques : *Credo in unam?*

Vous fûtes assez bon pour répondre. C'est le même imbécile qui vous envoie les vers ci-dessus, signés Alcide Bava. Pardon.

J'ai dix-huit ans. — J'aimerai toujours les vers de Banville.

L'an passé, je n'avais que dix-sept ans. Ai-je progressé?

ALCIDE BAVA.

A. R.

Mon adresse :

M. Charles Bretagne, Avenue de Mézières, à Charleville. Pour A. Rimbaud.

Arthur aime tant les vers de Banville qu'il fait du Banville (1). Dans l'école parnassienne, ce maître

Rimbaud. Par la même occasion, j'exprime ma reconnaissance, outre MM. Izambard et Delahaye, à MM. Armand Lods, Canqueteau, Lefranc, Pierre Dufay, Saffrey et F.-A. Cazals, sans l'obligeance desquels mon ouvrage serait loin d'offrir l'intérêt que je pense qu'il possède.

(1) Il fait du Banville ici, comme nous le vîmes plus haut faire du Gautier, comme il pastichera le Leconte de Lisle de *Qaïn*, dans un poème, *L'Homme juste*, dont nous ne possédons que des fragments :

Socrate et Jésus, saints et justes, dégoût!
Respectez le Maudit suprême aux nuits sanglantes.

J'avais crié cela sur la terre et la nuit
Calme et blanche occupait les cieux pendant ma fièvre...
Je relevai mon front : le fantôme avait fui
Emportant l'ironie atroce de ma lèvre...
Vents nocturnes, venez au maudit! Parlez-lui.

Ces fragments ont été recueillis par Berrichon sur un manuscrit de la collection Barthou, que son possesseur a

a la spécialité des fleurs, des fleurs « coupées ». Personne avant lui n'avait mis en devanture tant de roses, de violettes, d'œillets, de lilas; de lys surtout. *La Beauté, ce lys idéal!* s'écrie je ne sais laquelle des *Occidentales*.

Ainsi, toujours, dans l'azur noir
Ou tremble la mer des topazes,
Fonctionneront dans ton soir
Les Lys, ces clystères d'extases!

Des lys! des lys! On n'en voit pas dans la vie quotidienne; il n'y a que les vers de Banville où ils foisonnent. Et voilà pourquoi Alcide Bava, cet imbécile, non de dix-huit ans, mais de seize ans et demi, pince la corde funambulesque.

Bava! Le terme est anodin. Il faudrait un autre verbe pour rappeler l'excrétion que répand son œuvre... qu'elle répandrait plutôt s'il n'avait pas reçu le don de changer l'ordure en diamant. Mais s'il n'y a que bave dans le pseudonyme, c'est qu'Arthur, cette fois, n'est pas sérieux; il plaisante. Il ne manie pas la trique, il distribue des pichenettes.

bien voulu me laisser examiner. J'y relève, à titre de curiosité, la strophe suivante restée inédite :

Ah! qu'il s'en aille, lui, la gorge cravatée
De honte, ruminant toujours mon ennui, doux
Comme le sucre sur la denture gâtée.
— Tel que la chienne après l'assaut des fiers toutous
Léchant son flanc d'où part une entraille emportée.

Suit une strophe difficilement lisible, sauf le dernier vers :

O justes, nous chierons dans vos ventres de grès!

Le « chat des Monts-Rocheux » destiné *à empuantir toutes sphères,* que dépeindra *Honte,* promène sur les fleurs une patte de velours.

Crachats sucrés des nymphes noires, dit-il des violettes. Et les lys : *ces clystères d'extases.* On ne saurait être plus galant. Il est vrai aussi qu'il traitera les myosotis d'*immondes.* Mais c'est, je suppose, en raison de leur provocante signification sentimentale. Il est trop certain, aussi, qu'ayant mis cinquante vers, avant de demander

> En somme une Fleur, Romarin
> Ou Lys, vive ou morte, vaut-elle
> Un excrément d'oiseau marin?

il ajoutera : *Et j'ai dit ce que je voulais.* Mais tout cela et *ces lourds papillons d'éclat qui fientent sur la Paquerette,* et le reste, sont gentillesses à côté de ce qu'il aurait pu avoir envie de dire pour signifier sa pensée.

Cette pensée, quelle est-elle? L'ésotérique élucubration ne nous défend pas de la comprendre; même, quand on l'a saisie, on la trouve avec les cinq chapitres de ses quarante quatrains, aussi claire et aussi bien composée qu'une satire de Boileau ou qu'une fable de La Fontaine. Mais il faut se reporter, pour voir ce qu'elle veut dire, à l'*Art poétique du 15 mai* et à *Bateau ivre.* Elle navigue entre les deux.

Le premier chapitre moque la flore indigène utilisée par Banville; le second la flore exotique impor-

tée par Leconte de Lisle. Arthur ne s'en prend pas positivement à ces deux maîtres, mais à leurs disciples, dénombrés de haut à la fin de l'*Art poétique* susdit. Qu'ils cultivent *ces végétaux français, hargneux, phtisiques, ridicules*, ou bien le lotos et l'açoka, leurs *bavures de pipeaux* n'en vaudront pas un sou de plus.

> Tas d'œufs frits dans de vieux chapeaux
> Lys, Açokas, Lilas et Roses.

Au chapitre III, Bava explique en effet qu'il ne suffit pas de tirer de l'exotisme le parti puéril de description qui vient d'être bafoué par lui; et cela même en saupoudrant notre botanique de zoologie et d'éthnologie, à la façon — sous-entendu — des *Poèmes Barbares*. Au IV, il interpelle « le Poète ». Fais-toi planteur, trafiquant, apothicaire, cuisinier, ingénieur, joaillier, négrier, parfumeur, explorateur même, lui signifie-t-il, mais apporte-nous du nouveau. Chacun de ces métiers est conseillé et résumé en un quatrain.

Au chapitre V, les sciences naturelles et leur exploitation industrielle sont rejetées pour leurs sœurs physico-chimiques; nous assistons au plus étonnant délire mi-bouillant mi-froid auquel une métrique savante puisse se prêter.

> Toi, fais jouer dans nos torpeurs
> Par les parfums, les hystéries;
> Exalte-nous vers des candeurs
> Plus candides que les Maries...

Commerçant! colon! médium, que ta rime sourde, rose ou blanche, *comme un rayon de sodium, comme un caoutchouc qui s'épanche.* Jongleur, de tes poèmes : *noirs, blancs, verts, et rouges diotriques, que s'évadent d'étranges fleurs* et des *papillons électriques.*

Délire tout à fait normal pour qui veut être VOYANT. *Ce qu'on a dit au Poète* est né du heurt du *Voyage,* de Baudelaire avec les *Merveilles de la Nature,* titre général

> Des tomes de monsieur Figuier,
> Illustrés chez M. Hachette

dont le Poète se voit recommander l'acquisition dans les vers pénultième et ultième du bavement.

II

Admirable du point de vue prosodique et d'un intérêt psychologique grand, notre ode funambulesque n'est pas drôle pour deux... ronds de bronze. Elle est d'ailleurs le contraire d'une « *ode funambulesque* », genre au contrepied même de Rimbaud. Ce genre exige des qualités : la gaîté, l'indulgence, la sociabilité, une bonne conscience : tous caractères qui sont chez Banville et que le Maudit non seulement ne recherche pas, mais qu'il fuit de toutes les forces de son orgueil, de son malheur, de ses rancœurs et de ses remords. Mais la pièce, nous la trouvons lamentable si nous songeons à ce qui attend son auteur. Cette destinée qui changera les lettres-pures contre les demi-sciences, contre les connaissances nécessaires au négociant en denrées coloniales, Rimbaud court au devant d'elle avec une ardeur qui nous blesse et dans notre vénération des Muses et dans notre admiration pour son génie. Et

avant de la trouver, il rencontrera, quoi? — Le *Bateau ivre*.

Le *bavement* prélude aux *vomissures* dont le pont du *Bateau ivre* sera souillé. Ecrite peu de semaines avant le chef-d'œuvre de Rimbaud, son ode funambulesque est bâtie avec les mêmes mots et les mêmes sentiments. Est-il nécessaire d'indiquer que les stercoraires oiseaux marins que nous y vîmes voltiger sont ceux dont le naufragé peuplera l'embarcation qui symbolise son âme?

> Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles
> Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.

de superposer à tels de ses quatrains une strophe comme celle-ci?

> Libre, fumant, monté de brumes violettes,
> Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
> Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
> Des lichens de soleil et des morves d'azur.

ou bien celle-là?

> J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
> Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
> Sans songer que les pieds lumineux des Maries
> Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs.

ou encore

> La circulation des sèves inouïes
> Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs...
> .....
> Où les serpents géants dévorés des punaises
> Choient des arbres tordus avec de noirs parfums!

Est-il nécessaire de constater, ici et là, des *Florides,* des *hystéries* et des *marées,* des *confitures, lichens, phosphores,* des *torpeurs* et des *ventouses,* et la même électricité et la même cotonnade? — *Ce qu'on dit au Poète* a réalisé dans le plan plaisant ce que *Bateau ivre* va réaliser dans le plan sublime. Et certes! c'est un « bateau » déjà que Rimbaud se monte, mais c'est déjà un « bateau ivre ». Ivre de départ, ivre d'inconnu, ivre de liberté n'importe où et le plus loin possible de la détestable réalité que lui sert l'existence quotidienne.

A sept ans il faisait des romans sur la vie
Du grand soleil, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleil, rives, savanes! Il s'aidait
De journaux illustrés....

A ces *journaux illustrés* les seize ans d'Arthur adjoignent des bouquins de science vulgarisatrice. Et quant aux « romans », *Ce qu'on dit au Poète* en fait un du genre comique, comme *Bateau ivre* en fait un du genre tragique. C'est le même coup d'aile dans l'exotisme — et le même coup d'aile cassée!

A ces « végétaux français » déjà dénoncés par l'*Art poétique du 15 mai,* comme vétustes, — depuis Theroldus et jusqu'à Casimir Delavigne et jusqu'à ce qu'il soit venu, lui, Rimbaud, lui le Voyant, il oppose la flore inconnue, inouïe, inédite, inexistante, des Florides et des Tropiques de ses impossibles songes. Mais, en même temps, qu'il froisse leurs pétales à ces roses, à ces lys, à ces violettes et

myosotis détestés — détestés parce qu'il les a, parce qu'ils existent, et que c'est ce qu'il n'a pas, ce qu'il ne peut pas avoir, *ce qui n'existe pas qu'il lui faut* — il condamne sa sottise, son absurdité. La plus raisonnable des cervelles juge la plus imaginative; le psychologue le plus sagace condamne le poète le plus fou.

Comme dans *Le Cœur volé*, comme dans les *Premières Communions*, *Paris se repeuple* ou *Mes petites Amoureuses*, c'est un cri de lassitude et de dégoût que Rimbaud pousse avec ces deux nouveaux poèmes qui psychologiquement n'en font qu'un. Mais, jusqu'ici, le malheureux n'a rejeté que le bonheur, la foi, la politique, l'amour. Ici il évacue sa dernière position. Il rejette l'art et c'est l'esthétique du Voyant dont *Bateau ivre* pleure la faillite bafouée par cette parodie avant la lettre de *Bateau ivre* qu'est *Ce que l'on dit au Poète à propos de fleurs*.

Ah! l'esthétique du Voyant, Arthur la connaît :

> Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir
> J'ai vu des archipels sidéraux! et des îles.

J'ai vu fermenter les marais... J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques... J'ai vu... — Quand aura-t-il tout vu? demandait Bava par avance. Les derniers alexandrins de *Bateau ivre* répondent à cet « imbécile »; ils lui déclarent :

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer!

Oh! que ma quille éclate! Oh! que j'aille à la mer! — A la mer? Mais pourquoi faire? *Je ne puis plus...* Je ne puis plus lutter contre les autres et contre moi-même. Je ne suis plus capable de m'offrir en holocauste pour la salvation du Monde sur le bûcher de l'Esthétique.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

III

Il ira cependant *à la mer;* il nagera toutes voile
déployées et le drapeau de son esthétique à l
poupe, sous les yeux horribles des... cénacles
Il ira parce que l'orgueil de son génie le remonte e
parce que sa situation est intenable, décrite dan
une lettre d'août, à un correspondant inconnu :

Enfermé sans cesse dans cette inqualifiable contré
ardennaise, ne fréquentant pas un homme, recueil
dans un travail infâme, inepte, obstiné, mystérieux, n
répondant que par le silence aux questions, aux apos
trophes grossières et méchantes, me montrant digne
dans ma position extra-légale, j'ai fini par provoquer
d'atroces résolutions d'une mère aussi inflexible que
soixante-treize administrations à casquettes de plomb.
Elle a voulu m'imposer le travail perpétuel à Charle-
ville (Ardennes) ! Une place pour tel jour, disait-elle, ou
la porte. Je refusai cette vie; sans donner mes raisons :
c'eût été pitoyable. Jusqu'aujourd'hui, j'ai pu tourner
ces échéances. Elle en est venue à ceci : souhaiter sans
cesse mon départ inconsidéré, ma fuite. Indigent, inex-

périmenté, je finirai par entrer aux établissements de correction. Et, dès ce moment, silence sur moi... Je veux travailler libre : mais à Paris, que j'aime (1).

Il a écrit à Verlaine, apostillé par le Bretagne, chez lequel il donne adresse à Banville. C'est un commis des contributions indirectes ardennaises, ci-devant rat-de-cave en Pas-de-Calais, et dont l'auteur des *Poèmes saturniens* fit la connaissance à Fampoux ou à Lécluse au temps où, garçon, il prenait là-bas des vacances plus biberonnes que champêtres. Personnage pas de tout repos, malgré les couleurs sympathiques sous lesquelles Verlaine l'a peint : « Très bon enfant, gros buveur de bière, poète (bachique) à ses heures, musicien, dessinateur et entomologiste. » — Oui... et autre chose peut-être encore. Des lettres s'échangent. L'un expédie *Les Effarés, Les premières Communions,* se qualifie de « petite crasse... moins gênant qu'un Zanetto »; l'autre répond : « Vous êtes prodigieusement armé en guerre », et puis : « Venez donc, grande âme! on vous attend, on vous désire... »

Il avait été tenu conseil — raconte Verlaine — avec les camarades : Léon Valade, Charles Cros, Philippe Burty, et décidé qu'en attendant qu'on procurât logis particulier à l'enfant prodige, il descendrait 14, rue Nicolet, chez les beaux-parents de Verlaine où son ménage était recueilli.

(1) *Mercure de France,* 16, XII, 1921.

Nous sommes, Verlaine et Delahaye sont con cordants, fin septembre. Arthur a reçu l'argent du train. Verlaine doit être à la gare, flanqué de Char les Cros, mais il réussit à manquer son arrivée — ces cafés sont si retardataires! Rentrés bredouilles « après avoir pesté, Dieu sait comme! contre notre malchance! », les deux poètes trouvent le provincia à la maison, « causant tranquillement avec m belle-mère et ma femme ».

Tranquillement! — Verlaine, s'il garde vingt an plus tard souvenir fidèle de cette minute décisive au cadran de son destin, ne se montre pas bon psy chologue. Mais il fut trop étonné par l'aspect phy sique du visiteur pour observer son état d'âme. Il se l'était figuré tout autre. « C'était une vraie tête d'enfant dodue et fraîche sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent en train de gran dir, et de qui la voix « très accentuée en ardennais presque patoisante, avait les hauts et les bas de la mue » (1).

Non, parbleu! Arthur n'était pas tranquille, car ce n'est pas cette atmosphère bourgeoise, familiale, et un accueil féminin qu'il escomptait. On dîna; il montra une maussaderie et une sauvagerie que n'expliquent pas suffisamment, — comme le voudrait Verlaine, — les questions pressantes de Cros sur la genèse de ses poèmes, mais qu'il avait annoncées à Delahaye sans supposer, certes, qu'il se

(1) Verlaine : *Œuvres Posthumes*, II, p. 277.

trouverait dans l'immédiate obligation de les produire.

La veille de son départ, dans l'après-midi, il voulut faire une dernière promenade aux environs de Charleville. C'était en septembre; la lumière était glorieuse et douce, l'air léger d'une tiédeur charmante; tout invitait à l'espoir, tout s'associait à la joie de cette liberté conquise. Nous nous assîmes à la lisière d'un bois : « Voici, dit-il, ce que j'ai fait pour leur présenter en arrivant. » Et il me lut *Bateau ivre*. A l'audition d'une aussi éclatante merveille, je célébrai à l'avance l'entrée foudroyante qu'il ferait ainsi dans le monde littéraire. Qui se refuserait à admirer tout de suite et sans réserve? Le succès immédiat, la gloire prochaine était hors de doute... Rimbaud... demeura triste et abattu : « Ah! oui, reprit-il, on n'a rien écrit encore de semblable, je le sais bien... Et cependant, le monde des lettres! d'artistes!... Les salons, les élégances!... Je ne sais pas me tenir; je suis gauche, timide, je ne sais pas parler... Oh! pour la pensée, je ne crains personne... mais... Ah! qu'est-ce que je vais faire là-bas (1). »

Entre la belle-mère et l'épouse du poète, à cette table, certes d'un luxe moyen, mais dont il n'avait jamais vu l'équivalent, il rougissait de son accent, de son costume, de ses pensées même, de ce qu'il montrait et de ce qu'il craignait de laisser voir. Il lisait dans les regards et dans le ton de ses hôtes une surprise qui le plongeait dans une insupportable confusion. Impossible de lui tirer un mot. Il en

(1) Delahaye (*Rimbaud*, 1906, p. 51).

eut un pourtant à propos du chien de la maison « un échappé à la Saint-Barthélemy du Siège » qui gambadait autour de la table : « *Les chiens, ce sont des libéraux* », dit-il. — Oui (sous entendu), des libéraux... comme moi Arthur, dans cette demeure de votants-oui; des républicains, des communiste à la table de ces odieux possédants.

Son refus que l'on laissât, dedans sa chambre à coucher, un portrait d'ancêtre en costume de mar quis (les Mauté ajoutaient à leur patronyme un « d Fleurville », authentique plus ou moins, et avan d'être dame Mauté, la belle-mère de Verlaine éta veuve de Sivry) a paru, comme le mot sur le chien inexplicable à Verlaine.

Or, Rimbaud est ici, comme partout : d'abord l sans-gêne et l'autoritaire personnifiés, ensuite l sans-culottes du *Forgeron* et l'anarchiste de *Paris se repeuple.*

Bref, sa tenue chez les Mauté fut celle qu'il fau en attendre quand on l'observe depuis un an; et a bout de trois semaines M^me^ Mauté, « la meilleure et la plus intelligemment tolérante des femmes, pourtant », obtint le départ de l'indésirable. D'autant que le bourgeoisissime (comme l'appelle son gendre) M. Mauté, en l'absence duquel l'hospitalité se consomme, allait être de retour. Terreur de sa femme et de sa belle-mère, Verlaine redoute la carrure du chef de famille; il ne pense point que M. Mauté acceptera le gaillard malpropre et har-

gneux en compagnie duquel le mari de sa fille mène une existence ostensible, voire ostentatoire, de paresse et d'ivrognerie.

Car ce que Verlaine ne nous dit pas, c'est qu'il est en marche rapide de devenir l'époux et le père le moins plaisant à regarder que présente l'histoire de nos grands poètes, — sans parler du fils!

Ce qu'il ne nous dit pas non plus, c'est que l'Adolescent quitte la rue Nicolet furieux d'être jeté sur le pavé par celui qui l'attira en lui promettant un logis; et qu'il se produisit alors entre les *compagnons-d'enfer* — car leur saison commune en Enfer est entamée — la première des nombreuses brouilles dont leur amitié est tissue jusqu'aux coups de revolver de Bruxelles.

IV

Son attitude chez les Mauté, Rimbaud va la maintenir, l'aggraver autant qu'il sera possible durant cet hiver à Paris. On a prétendu, et Verlaine l'a insinué, qu'il aurait reçu tout de suite un froid accueil des autres groupes que le verlainien : question de boutique esthéticienne, explique-t-on. La vérité est qu'il fut vite en horreur à tous, à commencer par le groupe verlainien où il sévissait surtout. N'injurions donc pas (à l'imitation de Berrichon) quelques réfractaires non pas plus certains que d'autres, ni plus sévères, mais plus sus de nous : l'honnête et non sans talent Albert Mérat, coupable d'avoir refusé d'être peint sur le *Coin de table* de Fantin Latour, ou l'inoffensif Carjat à cause de la fameuse soirée des « Vilains-Bonshommes ». Et, sans faire état de quelques anecdotes d'ailleurs impossibles à écrire (comme celle, ininventable, du lait de Cabaner) ne repoussons pas l'évidence.

Lâché par Verlaine, Arthur reçut l'hospitalité d'André Gill. En 1882, dans un roman, *Dinah Samuel,* utile à l'histoire de nos Lettres, M. Félicien Champsaur raconte comment il en fut chassé. 1882 : voilà, sans doute, le premier rappel qui ait été fait du scandaleux adolescent, mais M. Champsaur parlait en ami et confident d'André Gill; et s'il a, dans une édition postérieure à la gloire de celui qu'il appelle Arthur Cimber, supprimé le passage, la version primitive reste là (1). De chez Gill et réconcilié avec Verlaine, l'Adolescent sera logé par Banville dans une mansarde, rue de Buci, que, dit-on, M^me^ de Banville avait voulu meubler elle-même.

Ne doutons point qu'il soit parti scatologiquement de ce... il faut dire : *lieu,* après son départ. Nier le fait, ou l'édulcorer, c'est démentir la confession du poème *Honte.* Là et ailleurs l'insociable fut ce « chat des Monts-Rocheux » destiné à « empuantir toutes sphères »; celui dont *Une Saison* dira : « Sur toute joie pour l'étrangler, j'ai fait le bond sourd de la bête féroce ».

Non moins impitoyable à se juger qu'à juger autrui (*Je est un autre*), ayant de lui-même dégoût et

(1) « Est-ce que nous, les artistes de Montmartre, nous nous serions cotisés pour lui servir une rente de trois francs par jour, si ce n'avait été pour lui permettre de composer ses poésies sublimes?... Malheureusement cet animal avait du penchant pour le vol et pour un de nos camarades... (etc.) (*Dinah Samuel,* éd., 1882, Ollendorff, p. 278-279.)

frayeur, Arthur déplore sa conduite. Mais comm
il ne peut agir autrement qu'il fait, son orgu
le pousse à vouloir ne pas agir autrement qu'il fa
le point d'honneur l'engage, au lieu de se corrige
à des excès pires. Et s'il « boit », montrant u
capacité d'absorption de l'absinthe sitôt légendai
dans les cafés du Quartier, nous en savons la r
son double. Ivre, ce dont il a surtout peur, ce do
il souffre avant tout : sa timidité disparaît. Et pu
il voit dans l'alcool, comme dans le haschich qu
lui arrivera de prendre, une excitation indispensal
à son esthétique de Voyant...

Une lettre, récemment connue, de Léon Valad
familier de Verlaine et l'un des témoins à son m
riage, nous éclairerait, s'il était besoin. Elle e
adressée à un autre intime de Verlaine, Emile Bl
mont (Valade et Blémont figurent au *Coin de T*
ble), et porte la date du 2 octobre.

... Vous avez bien perdu de ne pas assister au dîn
des Affreux-Bonshommes. Là, fut exhibé, sous les au
pices de Verlaine, son inventeur, et de moi, son Jea
Baptiste sur la rive gauche, un effrayant poète de moins
de dix-huit ans qui a nom Arthur Rimbaud. Grandes
mains, grands pieds, figure absolument enfantine et qui
pourrait convenir à un enfant de treize ans, yeux bleus
profonds, caractère plus sauvage que timide, tel est
ce môme dont l'imagination, pleine de puissances et de
corruptions inouïes, a fasciné ou terrifié tous nos amis.
« Quel beau sujet pour un prédicateur! » s'est écrié
Soury. D'Hervilly a dit : « Jésus au milieu des doc
teurs ». « C'est le Diable! » m'a déclaré Maître, ce qui

m'a conduit à cette formule nouvelle et meilleure : « le Diable au milieu des docteurs ». Je ne puis vous raconter la biographie de notre poète. Sachez seulement qu'il arrive de Charleville avec le ferme dessein de ne jamais revoir son pays ni sa famille. Arrivez, vous verrez de ses vers et vous jugerez. A moins de la pierre sur la tête que le Destin nous tient souvent en réserve, *c'est un génie qui se lève*. Ceci est l'expression froide d'un jugement pour lequel j'ai déjà eu trois semaines (1) et non d'une minute d'engouement.

Exhibé... Il joue un rôle, il doit le tenir. Ne nous étonnons donc pas de ce déjeuner chez Lepelletier, où armé d'un couteau à dessert il menace son hôte, lequel, venant de perdre sa mère, acceptait mal de s'entendre appeler « salueur de morts ». Ni de cette soirée aux Vilains-Bonshommes, où, harcelant du mot de Cambronne un poème débité par l'un des convives, et Carjat, géant placide, l'ayant paternellement réprimandé sur ses insolences, puis

(1) Valade entend-il qu'à cette date du 2 octobre 1871, il connaît, depuis trois semaines, des vers de ce phénomène? — Alors, la date du 2 octobre est possible. Valade a été saisi par Verlaine des poèmes que Rimbaud lui envoyait début septembre, ou relancé directement par Rimbaud qui en a relancé bien d'autres, depuis Banville. Oui, sans doute; dans le cas contraire, la date du 2 octobre n'est pas celle que porte la lettre : coquille ou lecture erronée du manuscrit.

Ce document de premier ordre a modestement paru en écho au *Figaro* du 10, II, 1924. Il fait partie d'une plaquette hors commerce écrite en souvenir de Valade (dit le journal) par M. Jean de Maupassant, bibliothécaire de la ville de Bordeaux.

mis à la porte, il lui portera à sa sortie un coup de canne à épée : coup que Verlaine déclare avoir voulu être inoffensif, mais que Carjat et l'assistance jugèrent envoyé d'un cœur mauvais, si d'une main maladroite. C'est que le malheureux a l'idée de commettre un crime. Esthétique et désespérance. Voyez la *Lettre du 15 mai* : « Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens... Ineffable torture où il devient entre tous le *grand malade, le grand criminel, le grand maudit,* et le suprême Savant... Qu'il crève dans son bondissement!... » *Qu'il crève!* oui; qu'en arrivant à la suprême science, il trouve une solution radicale à l'insoluble problème de son existence d'enfer. La hantise du suicide, que son œuvre antérieure à *Une Saison* dévoile, arrive dans *Une Saison,* transportée par le canal de quelque action criminelle. N'ayant pas le courage de se jeter à l'eau,

... où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif, parfois, descend;
. . . . . .

Et moi, je suis malade : oh! je veux qu'on me couche
Parmi les Morts, des eaux nocturnes abreuvés!
. . . . . .

J'aime autant, mieux même
Pourrir dans l'étang...
Sous l'affreuse crème,
Près des bois flottants.

Arthur s'en remet à la vindicte sociale. D'où les : « Je me suis séché à l'air du crime... J'ai appelé les bourreaux pour, en expirant, mordre la crosse de leurs fusils... Dans quel sang marcher? Ma richesse, je la voyais tachée de sang partout » — Et, toujours dans *Une Saison* : « Je me voyais en face du peloton d'exécution... Un crime, vite, que je tombe au néant de par la loi humaine... On me coupera vraiment le cou. »

Il voudrait, et il ne peut pas, lui l'admirateur du *forçat intraitable* sur qui *se referme toujours le bagne*. La justice des hommes l'épouvante. *Dans quel sang marcher? — Plutôt se garder de la justice.* Terreur de la poigne du gendarme, terreur de la promiscuité qu'impose à un orgueilleux forcené l'encagement de la geôle. Le dégoût que lui inspire la souillure pénitentiaire, cette autre phrase d'*Une Saison* permet de le mesurer : *Les criminels dégoûtent comme des châtrés; moi je suis intact.* — Et puis il y a la justice de Dieu auquel il a beau ne pas croire, mais dont l'image s'impose à lui. Il y a les liens moraux dans lesquels sa mère, aidée par la Bible, a ligoté ses instincts, lui donnant l'abominable conception du remords et du repentir. Il y a ce veto chrétien qui l'empêche de *faire de l'infamie une gloire, de la cruauté un charme*, comme ses *pères scandinaves;* de vivre en brute, en barbare, comme *faisaient ces chers ancêtres autour des feux.*

La scène des Vilains-Bonshommes me semble ê
de la mi-décembre au plus tard. Arthur habite al
rue Campagne-Première une chambre, un taud
que paye Verlaine. Un sonnet dans *Jadis et Naguè*
masqué sous ce titre bénin : « Le poète et la Muse
est dédié au souvenir de cette chambre. Lisons-
avant d'aborder ce qui suit. Regardons, en ne
bouchant le nez, ces « quelles virgules? » trace
sur les murs; et, devant l'apologie de « *leurs* nui
leurs nuits d'Hercule! » comparée au regret que
dernier tercet contient, demandons-nous si Verlai
reste autorisé à affirmer :

Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça.
Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens.
Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.

RIMBAUD
ET
LE MÉNAGE VERLAINIEN

I

L'ARTICULAT produit par Mathilde Mauté le 2 octobre 1872 à l'appui de sa demande en séparation de corps (1) prouve qu'à l'heure où Rimbaud intervient dans l'existence du futur compagnon d'enfer, le ménage conjugal de Verlaine est loin d'être un paradis. Les instincts saturniens du ci-devant auteur de *La bonne Chanson*, refoulés par ses fiançailles, ont déjà déclanché leur offensive. Soutenir donc, avec Lepelletier, qui s'il n'eût jamais reçu l'indésirable, le foyer verlainien vivait heureux, c'est plaider en avocat uniquement soucieux de l'intérêt du client. Mais, cette offensive, Arthur l'aidera à aboutir vite et bien. Et de même

(1) Sur le roman conjugal de Verlaine, je renvoie au chapitre d'*Au Cœur de Verlaine et de Rimbaud* intitulé « Le Divorce de Verlaine ». Quant au texte de la requête de l'épouse du poète, je l'ai publié intégralement dans le « Mercure de France » du 1-II-1927. Il était inédit jusqu'à cette date.

qu'il assistera Verlaine replongeant dans l'alcoo
lisme, il l'aidera à retrouver ce à quoi fait allusio
un certain quatrain d'*Amour*, remarquable parc
qu'il constitue l'unique aveu de l'indignité précon
jugale de Verlaine sur le terrain sexuel.

Ce fut un brutal, ce fut un ivrogne des rues,
Ce fut un mari comme on en rencontre aux barrières,
Bon que les amours premières fussent disparues...

A l'hosannah de ces amours si véhémenteme
niées par Lepelletier, l'œuvre de Verlaine consac
en effet un recueil, *Hombres*, qui, en termes d'ur
crudité indépassable, se compose en grande part
de vers antérieurs à *La bonne Chanson*.

Pour les besoins du procès, l'avoué de Mathild
date le début des faits incriminés de l'arrivée d
Rimbaud, mais le premier point de l'articulat, rap
proché du préambule de l'articulat, corrige l'inexa
titude. Il en résulte qu'avant l'arrivée de Rimbaud
Verlaine subit déjà cette « sorte de surexcitatio
ressemblant au délirium tremens », dont le place
demande à faire la preuve. Quand, « au mois de
septembre 1871, les époux vinrent demeurer chez
les parents de la jeune femme », Rimbaud n'était
pas encore là, puisqu'il n'y sera que fin septembre,
le ménage installé rue Nicolet. Or, explique le
préambule, « la demanderesse espérait que la pré-
sence de ses parents forcerait son mari à apporter
quelque retenue dans sa conduite et quelques mé-

nagements à son égard et qu'elle pourrait faire ses couches dans de meilleures conditions ».

Au moment donc où Rimbaud entre 14 rue Nicolet, Verlaine est sans ménagements pour la malheureuse. Pourquoi? — Oh! c'est bien simple, parce que l'alcôve conjugale lui est fermée; c'est en effet le 30 octobre que naîtra leur fils. Et alors l'action de Rimbaud, que va-t-elle être?

A mesure qu'il grandit, Arthur est mieux disposé aux « erreurs étranges et tristes » dont les *Déserts de l'Amour* nous entretiennent; s'il n'est point déjà un homosexuel, il ne lui faudra qu'une occasion (1).

> J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou,
> N'importe quand, n'importe quel et n'importe où!

En se prêtant à l'ogre que peint ce distique, l'Enfant satisfait des appétits personnels dont nous connaissons la puissance et l'inemploi. Mais sa sexualité n'est pas seule en jeu. Ne bafoue-t-il pas, en effet, la valeur la plus consacrée par la morale, à qui il a déclaré la guerre? Ainsi ce qui devait se produire ne tarde point; ce qui, aux yeux de tous les amis de Verlaine, hors ce nigaud de Lepelletier, apparaîtra d'évidence, ce que proclament avec cynisme maintes pièces de *Parallèlement* et de *Jadis*

(1) Sur le caractère de l'homo-sexualité de Rimbaud, qui fut sans doute accidentelle, et surtout sur celle de Verlaine qui, sans être congénitale, aberrante, tenait fortement à sa nature, je renvoie au *Problème de Rimbaud*, p. 230 et s.

et Naguère, ce qu'affirme le chapitre « Délires I » d'*Une Saison en Enfer* en appelant l'un des compagnons « la Vierge folle » et l'autre « l'Epoux infernal » et en transportant leur alcôve sous nos yeux. Il se produit ce dont le jugement prononçant, le 24 avril 1874, la séparation de corps d'entre les époux Verlaine-Mauté au profit de la demanderesse, affirmera la réalité *en visant la reconnaissance écrite des faits par le défendeur*.

Sexualité, mais en même temps littérature. L'aberration du sens génésique que constitue l'homosexualité est à base d'intellectualisme, même chez les plus frustes de ses pratiquants. Elle dérive d'une conception esthétique, métaphysique, sociale de l'amour et de l'éternel-féminin. C'est par des raisons logiciennes que l'anormal justifie ses instincts jusqu'à décider (voyez le *Corydon* de... son auteur) que cette anormalité prétendue est en réalité la norme ou... devrait l'être! Une théorie de son vice, Verlaine en était bien certainement muni avant de connaître Rimbaud et il n'avait pas besoin, un raffiné comme lui de l'esthétique, un tel ruminant de la cérébralité, besoin de Rimbaud pour justifier ses pratiques par l'infériorité intellectuelle de la femme. Mais où Rimbaud l'a servi, c'est en creusant, en subtilisant sur l'antique thème mis à l'ordre du jour par le *Banquet* de Platon, en découvrant à Verlaine des points de vue neufs. L'adolescent satanique jette de l'huile sur le feu qui dévore

l'érotomane; il « excite » l'époux contre l'épouse, en l'excitant contre l'éternel-féminin. Il paraît en effet dans le ménage à un moment psychologique et physiologique qui ne font qu'un. Et il a beau jeu, alors que la malheureuse est indisponible, pour susurrer à Verlaine les perfides arguments que les *Sœurs de charité* (1) cristallisent dans une forme capable à elle seule de faire perdre la tête au poète.

Le jeune homme dont l'œil est brillant, la peau brune,
Le beau corps de vingt ans, qui devrait aller nu.
. . . . . .
Impétueux, avec des douceurs virginales...
Se prend à désirer sa sœur de charité.
. . . . . .
Mais, ô Femme, monceau d'entrailles, pitié douce,
Tu n'es jamais la Sœur de charité, jamais!
Ni regard noir, ni ventre où dort une ombre rousse,
Ni doigts légers, ni seins splendidement formés.

Tes haines, tes torpeurs fixes, tes défaillances,
Et les brutalités souffertes autrefois,
Tu nous rends tout...
Comme un excès de sang épanché tous les mois.

L'auteur des *Poèmes saturniens* se prend là comme un oiseau à la pipée et, quand il rentre rue Nicolet, toutes ces « délicatesses mystérieuses » se traduisent comme suit : § 2 et 3 de l'articulat.

Le 15 novembre 1871, à peine quinze jours après

(1) Cette curieuse expression figure déjà dans sa lettre du 17 avril 1871. — « Oui, vous êtes heureux, vous. Je vous dis cela, — et qu'il est des misérables qui, femme ou idée, ne trouveront pas la Sœur de charité. »

l'accouchement de sa femme, Verlaine après avoir assisté à la première représentation de *l'Abandonnée*, de Coppée, était resté à souper avec ses amis et avait passé une partie de la nuit à boire; quand il rentra, il était dans un état de surexcitation indicible et sans prétexte aucun et sans ménagement pour la santé de sa femme et de l'enfant qu'elle nourrissait, il lui fit une scène des plus violentes, qui ne cessa qu'à l'arrivée de M. Mauté accouru pour protéger sa fille.

Depuis cette époque, il alla de plus en plus au café où il passait souvent des journées et une partie de la nuit à boire des liqueurs fortes et surtout l'absinthe. Il rentrait à toutes les heures de la nuit dans un état voisin de l'abrutissement, faisant des scènes à sa femme et pourtant aux observations si légitimes qu'elle lui faisait sur sa conduite... il ne répondait que par violences et continuait sa vie oisive et abrutissante...

II

Aujourd'hui que l'amour socratique a conquis, et de quelle haute main! ses grandes lettres de naturalisation littéraire, personne ne courrait le ridicule de nier les relations honteuses des deux amis. Je dis honteuses, puisqu'elles leur firent honte à eux, et firent honte autour deux et non point (je pense) pour exprimer un dégoût personnel, qui ne serait pas du ton d'un analyste... Mais trouver une preuve matérielle de ces relations dans une certaine lettre de Verlaine, expédiée de « Paliseul (Belgique) par Sedan et Bouillon chez M. Pérot, bourgmestre », et datée sans autre précision « nuit de Noël », fait commettre une erreur qu'il est utile que je redresse. Cette lettre (dont j'ai tenu l'original) figure dans une récente édition de *Hombres;* elle est appelée à enrichir les futures éditions de ce bréviaire aujourd'hui classique, et ma foi! qui se ressemble peut être assemblé. Appuyée de croquis dignes, comme le texte, d'un mur de latrines, elle n'est

nullement adressée à Rimbaud, contrairement à c
que déclare l'éditeur; et s'il y est beaucoup ques
tion de Bretagne, rien ne laisse soupçonner qu
Verlaine ait songé à Rimbaud en l'écrivant. Mais i
l'a écrite au moment même de ses relations avc
Rimbaud et non pas, comme l'éditeur le propos
en 1878. Le correspondant de Verlaine, appelé pa
lui « cher frère », est Charles de Sivry, demi-frèi
de Mathilde Mauté et, en procédant par recoup
ments et inductions dont il serait trop long que
justifie (ce que le respect dû au lecteur, et à certair
articles du Code pénal, au surplus m'interdirait
je crois pouvoir affirmer que la Noël dont s'ag
a sonné en 1871. Tirons de cette lettre une preuv
de plus que Rimbaud n'a pas été « le mauvais g
nie » de Verlaine et que, sans ce prétexte-là, Ve
laine en aurait trouvé un autre. Six semaines apr
la naissance de son enfant, un époux et père cap
ble de libeller une missive pareille est, comme l'o
dit, capable de tout... et avec tous, ou plutôt avc
plus d'un.

Cette première fuite en Belgique dont la requête
ne dit rien, il n'a pas eu besoin de Rimbaud pour
l'accomplir et je me demande même si, plutôt
qu'une brouille dans son ménage légal, le voyage
ne suit pas une brouille dans le ménage qu'il tient
rue Campagne-Première, ou qu'il va tenir. Le
13 janvier cependant, le fugitif est rentré — et pour
quoi faire avec sa femme, le voici.

Le 13 janvier, Mme Verlaine, souffrante, avait dû garder le lit et n'avait pu descendre pour dîner; son mari... n'arriva qu'à la fin du repas, et, celui-ci fini, il monta chez sa femme et, sans même s'inquiéter de sa santé, il lui chercha querelle au sujet de la tasse de café qu'il venait de prendre et déclara qu'il allait aller au café en prendre une autre; puis, comme Mme Verlaine ne répondait pas : « Ton calme, dit-il, ton sang-froid m'exaspèrent, je veux en finir »; puis, passant au paroxysme de la furie, il saisit brusquement son enfant et le jeta violemment sur le lit au risque de le tuer; puis, saisissant sa femme par les poignets, qu'il déchira avec ses ongles, la poussa sur le lit, se précipita à genoux sur elle et lui serra violemment le cou pour l'étouffer; aux cris poussés par la demanderesse, M. et Mme Mauté accoururent...

Là-dessus, demande en séparation formée par Mathilde que son père, en attendant le jour de la comparution devant le président du tribunal, conduit passer quelque temps à Périgueux. Réplique du berger à la bergère par l'installation du premier chez sa mère... et rue Campagne-Première. Puis, réconciliation du ménage sur les instances et promesses du mari; la demande en séparation est retirée. Mais « les scènes violentes recommencèrent immédiatement et il se remit à se griser plusieurs fois par semaine ». Parmi ces scènes, notons celle du 9 mars, jour de l'Ascension : « Verlaine rentra le soir complètement pris de vin et, à peine couché, il fit à sa femme les reproches les plus vifs, parce que son père était revenu; puis s'animant sans motif, il se mit à battre et à maltraiter sa femme avec la

dernière brutalité, et comme celle-ci lui dit : « Vous êtes un lâche, vous feriez mieux de me tuer », il prit une allumette, l'alluma et l'approcha des cheveux de sa femme pour y mettre le feu; le lendemain, tout le monde pouvait voir la trace des violences de Verlaine. Celle-ci avait la lèvre fendue, et une bosse au front ».

Quel rôle joue Rimbaud dans ces hauts faits? - Ni la requête, ni aucun document ne l'indiquent. Cependant, tandis que, fin février, le ménage Verlaine se réconcilie encore une fois, Arthur regagne le domicile maternel.

Ce qui nous permet de suspendre quelques points d'exclamation de plus au fameux distique :

Vous n'avez pas eu toute patience
Vous n'avez pas eu toute la douceur...

III

En dehors des *Sœurs de charité*, il vient de produire en cet hiver *Les Chercheuses de poux*, *Honte*, *Voyelles*, *Vertige* et *Les Corbeaux*.

Dans *Les Chercheuses*, sa virtuosité descriptive, maintenue à la hauteur des *Pauvres à l'Eglise* et des *Premières communions*, se trouve atteinte, égalée par sa virtuosité de musicien. Preuve, je crois, de l'influence de Verlaine, déjà gros des *Romances sans paroles*. Si Rimbaud ne doit pas à un autre qu'à lui-même et bien entendu à ses maîtres : Hugo, Leconte de Lisle, Gautier, Banville, sa plastique, on peut rendre — après ce Baudelaire à l'adoration duquel Verlaine l'exciterait, s'il était besoin — on peut rendre Verlaine responsable de sa musique. A la poursuite de la musicalité, cet assoiffé d'absolu achèvera (nous le verrons) de suicider un génie mortellement atteint déjà par sa poursuite de la « vision », mais qui n'en périra que

plus vite. *Les Chercheuses* poussent l'Adolescent dans une voie demain fatale.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre, ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés, et leurs doigts électriques et doux,
Font crépiter, parmi les grises indolences,
Sous leurs ongles royaux, la mort des petits poux.

Soupir d'harmonica qui pourrait délirer,

en effet, et qui conduira Rimbaud au délire... Quant au sujet, les *deux grandes sœurs charmantes* dont *les frêles doigts aux ongles argentins* dé...pouillent l'enfant, représentent-elles M^mes^ Hugo et de Banville, en visite dans la mansarde à Bava? Niaiserie berrichonneuse; Arthur s'est peut-être trouvé en présence de M^me^ de Banville, mais il n'a pas plus vu ni elle ni M^me^ Hugo lui passer la main dans les cheveux qu'entendu Hugo (autre légende) l'intituler « Shakespeare enfant ». *Les Chercheuses* offrent un tableau réaliste à la manière flamando-hollandaise, et pas autre chose : un moyen pour le singulier poète de railler et de bafouer de façon matérielle, tout en peignant et en chantant de façon divine. Palette et violon, Teniers et Raphaël; c'est l'heure où Arthur visite le Louvre (en regrettant que la Commune ne l'ait point brûlé — et Verlaine

raconté à Delahaye les « mines dégoûtées » qu'il rapporte de ses visites), l'heure en même temps où il se récite à haute voix *Harmonie du soir* et *Le Jet d'eau.*

Plus baudelairien encore *Voyelles* : essai de musique colorée ou de coloration musicale, comme on voudra; une enluminure en marge du fameux sonnet de *Correspondances,* en frontispice aux *Paradis artificiels.*

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles
Je dirai, quelque jour, vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles.
. . . . . .
U, cycles, vibrements divins des mers virides,
. . . . . .
O, suprême Clairon, plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges.
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux (1).

(1) M'ayant vu (*Le Problème de Rimbaud,* p. 238) combattre la proposition de M. Delahaye, d'après qui le dernier vers de *Voyelles* évoquerait la petite bourgeoise carolopolitaine que ce pieux ami d'Arthur lui donne comme maîtresse, M. J. Lefranc m'écrit :

« *Ses yeux* sont une réminiscence à la fois de Baudelaire et de Quincey. Baudelaire, vous le savez, a traduit ce qui reste des *Suspiria de profundis* où apparaissent *trois Sœurs,* trois abstractions : Notre-Dame des Larmes, Notre-Dame des Soupirs, Notre-Dame des Ténèbres. De cette dernière, le traducteur dit : « *Son front couronné de tours, comme celui de Cybèle, s'élève presque hors de portée de mon regard... Malgré le triple voile de crêpe dont elle enveloppe sa tête si haut qu'elle la porte, on peut voir, d'en*

On voit fort bien Rimbaud, dégrisé de sa soirée des Vilains-Bonshommes, s'éveillant dans le taudis de la rue Campagne-Première où il fut réintégré sans douceur par un gaillard à poigne, ami de Carjat, et quelques semaines après son départ malodorant de la mansarde banvillienne, composer *Honte*. Quant aux *Corbeaux*, ils ont paru au numéro du 14 septembre 1872 de « la Renaissance littéraire et artistique », dirigée par Emile Blémont et remplie des productions du groupe verlainien. Dans la *Lettre de Juinphe*, le poète fera allusion, sous les termes les plus orduriers, à cette parution imminente. Mais ladite lettre part dans une crise de rage démentielle; *Les Corbeaux* furent le produit d'un éclair d'apaisement, teinté de patriotisme et de religiosité : d'où la façon dont le forcené accommode cette piécette divine.

Seigneur, quand froide est la prairie,
Quand dans les hameaux abattus
Les longs angélus se sont tus
Sur la nature défleurie,
Faites s'abattre des grands cieux
Les chers corbeaux délicieux.

bas, la lumière sauvage qui s'échappe de SES YEUX, *lumière de désespoir toujours flamboyante. Celle-là défie Dieu. Elle est la mère des démences.* »

Mon correspondant ajoute : « Nous sommes loin de la petite amoureuse inventée par Delahaye dans le dessein que vous devinez fort bien. » — Inventée? — Non pas, c'est Rimbaud qui a inventé; mais Delahaye se raccroche à cette invention, avec sans doute plus de piété que de foi

Par milliers sur les champs de France
Où dorment les morts d'avant-hier...

Mais saints du ciel, en haut du chêne,
Mât perdu dans le soir charmé,
Laissez les fauvettes de mai
Pour ceux qu'au fond du bois enchaîne,
Dans l'herbe d'où l'on ne peut fuir,
La défaite sans avenir!

Reste *Vertige* :

Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang
Et de braise, et mille meurtres?

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur.
Mon esprit! tournons dans la morsure...

C'est un retour de flamme anarchiste, mais le retour passager d'un désabusé définitif de la politique. Dans un accès de fureur alcoolique, l'Adolescent s'y montre prêt à toutes les atrocités de la destruction sociale, mais sans le désir de reconstruire. Prêt à faire sauter le Monde,

Europe, Asie, Amérique, disparaissez!

mais en sachant que cette destruction n'accomplira pas la destruction de son propre mal. « Ce n'est rien, j'y suis, j'y suis toujours », ajoutera-t-il sur le manuscrit en dernière ligne ironique. Vanité de la révolte, vanité du nihilisme, vanité de la recherche de l'absolu et de l'absolu lui-même. *Vanité des vanités!* prédisait l'Ecclésiaste au lecteur de la Bible-à-la-tranche-vert-chou.

IV

« Dès février 1872, lorsqu'il crut s'apercevoir du caractère équivoque pris peu à peu par l'amitié de Verlaine éloigné du lit conjugal, Rimbaud prit la détermination de quitter Paris et de retourner près de sa mère. »

Si nous en croyons son gendre, Vitalie Cuif, « depuis le dernier départ de son fils, dans le prolongement insolite de la séparation, s'anéantissait de chagrin. Elle ne savait où se trouvait le fugitif ».

Un matin, une lettre anonyme lui apprend, avec l'adresse d'Arthur, la vie scandaleuse qu'il mène et la nécessité de son appel immédiat. Le Biographe familial laisse entendre que la missive émanait d'Arthur lui-même, « dont l'amour-propre aurait cru déchoir à demander ouvertement les subsides nécessaires au retour par chemin de fer ».

Telle fut, nous dit-il, l'impression de M^me^ Rimbaud. — Il est plus raisonnable de croire que si

l'Adolescent prit le chemin des Ardennes, ce n'est pas parce que Verlaine était éloigné du lit conjugal, mais au contraire parce que le lit conjugal s'ouvrait à ses supplications et à ses promesses.

La réconciliation des époux, Mathilde rentrée de Périgueux, est vraisemblablement fixée dans deux quatrains du fameux : *Vous n'avez pas eu toute patience*... Si vous portez un cœur tendre à la plus tendre poésie, vous savez par cœur ce poème; mais si la psychologie, en outre, vous intéresse, vous n'ignorez point que cette divine plainte constitue une façon de mémoire à l'adresse des juges du procès en séparation et de l'opinion publique (1). Pauvre Lélian n'a pas réussi contre ses juges, mais il avait réussi contre nous. Mêlant la rouerie à l'ingénuité avec le secours de l'inconscience et la complicité des Muses, qui jamais ne furent aussi musicalement menteuses, il nous a fait croire que le blanc est noir et sa noirceur guère moins candide que la neige. Il nous a fait soutenir, par Lepelletier qu'il abusa, que la vraie victime de leur tragédie conjugale, ce n'est point Mathilde, mais lui!

Vous n'avez pas eu toute patience
Vous n'avez pas eu toute la douceur...

Aussi me voici plein de pardons chastes....

Eh bien! ou l'épisode que les deux quatrains re-

(1) Voir dans *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud*, les chapitres : *Exégèse verlainienne* et *Le Divorce de Verlaine.*

latent est imaginé, ou bien il se place à ce moment où nous sommes.

> Je vous vois encor. J'entr'ouvris la porte.
> Vous étiez au lit comme fatiguée,
> Mais ô corps léger que l'amour emporte,
> Vous bondîtes, nue, éplorée et gaie.
>
> Oh! quels baisers, quels enlacements fous...

De toute certitude, Arthur ne peut subsister une minute à Paris sans le secours pécuniaire de Verlaine. Se vit-il chassé, ou se chassa-t-il lui-même, après une scène dont nous devinerions le geste et la voix? Ou bien oubliait-on de payer son meublé à la semaine?...

Fin février, Arthur est à Charleville. Jusques à quand? Avant la découverte d'une lettre que de Paris, en juin, il expédie à Delahaye, nous acceptions la version familiale et lui faisions quitter les Ardennes en juillet pour partir avec Verlaine en Belgique. Or, cette lettre nous apprend qu'en mai la Capitale le détient. « Le mois passé, ma chambre, rue Monsieur le Prince... » — dit-elle.

Berrichon, ici tendancieux comme partout, désirait diminuer le plus possible le laps des relations avec Verlaine. Non seulement il ne nous apprenait pas que son futur beau-frère a séjourné à Paris en mai et juin, mais il reculait à fin juillet le départ des deux compagnons pour Bruxelles, départ qui, nous le verrons, s'est produit le 7. Delahaye,

lui, nous a toujours dit qu'en 1872, Rimbaud fit à Charleville « plusieurs séjours de quelques mois ». Or, après le 7 juillet, l'auteur de *Bateau ivre* ne passera plus à Charleville qu'une quinzaine de jours en décembre. C'est en considération de ce : « quelques mois » affirmé par Delahaye, que nous plaçons dès la fin de février son retour chez sa mère et que nous laisserons s'écouler la majeure partie de mai avant qu'il ne regagne Paris.

Fin février à fin mai... Bain d'oxygène au sortir de l'acide carbonique. Invité par le printemps, l'Adolescent arpente tous les sentiers, il se perd dans les profondeurs de la montagneuse forêt natale. Il les pénètre, il les possède avec son ardeur sans mesure.

Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant...

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin! Ce ne peut être que la fin du Monde en avançant...

Et se produit alors dans son œuvre un phénomène semblable à ceux qu'elle nous offrit par deux fois : en juillet-août 1870, en octobre 1870. Alors il composait au soleil *Comédie en trois baisers* et ce bouquet de sonnets attachés avec le gai ruban de *Ma Bohême.*

Maintenant éclosent la quasi-totalité des quelques

trois cents vers qu'il lui appartient d'écrire encore. Maintenant se disposent, pris à même son paysage natal, les matériaux dont il construira la partie la plus poétique et la plus fraîche de cette prose des *Illuminations,* si bien nommée par Verlaine « de diamant ».

CHANSONS DERNIÈRES
ET
PREMIÈRES « ILLUMINATIONS »

I

Les vers dont il reste à parler nous sont arrivés en trois lots.

Ceux du premier lot nous seraient connus, même si nous n'avions pas le manuscrit des *Illuminations* et une *Saison en Enfer*.

Ceux du deuxième lot font partie du manuscrit des *Illuminations*. Ce manuscrit est un recueil sans ordre, sans pagination; et l'économie selon laquelle ses pages furent publiées pour la première fois, en 1886, n'est en rien le fait de l'auteur. Il a composé ces morceaux, prose ou vers, isolément, sans plan aucun; il les a remis à Verlaine de la main à la main, tant à Paris qu'en Belgique, en Angleterre; il a pu lui en envoyer de Charleville. Verlaine a conservé tout cela sans ordre, lui non plus. Après le drame de Bruxelles, sans que nous sachions comment ni quand, le recueil passe ès mains de Charles de Sivry, qui, en 1886, le restituera. M. Delahaye

s'abuse lorsque — contrairement à l'indication par lui donnée à Paterne Berrichon pour l'établissement de l'édition de 1898, dont le mérite lui appartient — il vient, en 1927, affirmer que le manuscrit fut remis, en 1875, par Rimbaud à Verlaine. Ce mot *manuscrit* est d'ailleurs impropre, en tant qu'on lui fait signifier : ouvrage, ou même seulement projet d'ouvrage. Rimbaud n'a fait là aucun ouvrage délibéré — le titre *Illuminations*, d'ailleurs, n'a pas été attribué par lui, mais par Verlaine. Or, parmi les proses qui composent la grande majorité du recueil, sont douze pièces de vers. Nous retrouvons avec *Honte*, avec *Qu'est-ce pour nous, mon cœur*, deux pièces déjà enregistrées comme antérieures au retour du poète à Charleville. Non pas ces douze pièces, mais dix, composent le deuxième lot.

Quant au troisième lot, nous l'avons dans *Une Saison* au chapitre *Délires, II*, sous-titré « Alchimie du Verbe ». Dans ce chapitre, le poète, en citant des vers de lui, donne des exemples de sa dernière manière versificatrice, de son ultime soupir poétique et la suprême note de son chant du cygne. Dans ce chapitre, le poète donne quelques-unes de ce que je propose d'appeler ses *Chansons dernières;* donne une bonne partie des vers réunis dans les trois lots vers qui, pour les huit dixièmes, rentrent dans la catégorie des *Chansons dernières.*

Aucun morceau des *Illuminations*, proses ou vers, ne porte de date, sauf une pièce de vers

Bruxelles, qui ne rentre pas dans la catégorie des *Chansons dernières.* Pas de date non plus aux poèmes cités dans *Une Saison.* Mais, pour la plupart des poèmes qui figurent dans l'un ou l'autre des trois lots, nous possédons des manuscrits qui portent date.

C'est ainsi que nous savons que cinq des *Chansons dernières* ont été écrites en mai 1872. D'abord une pièce sans titre, qui figure à la fois dans le manuscrit des *Illuminations* (deuxième lot) et dans *Une Saison* (troisième lot),

> Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises
> Je buvais à genoux dans quelque bruyère
> Entourée de tendres bois de noisetiers,
> Par un brouillard d'après-midi tiède et vert.

figure, intitulée *Larme,* sur un manuscrit daté : mai 1872.

Même date pour :

> La rivière de cassis coule ingorée
> A des vaux étranges.
> La voix de cent corbeaux l'accompagne, vraie
> Et bonne voix d'ange,
> Avec les grands mouvements des sapinaies
> Quand plusieurs vents plongent,

pièce qui fait partie des *Illuminations* et que les deux autres lots n'ont pas.

De même pour le seul poème d'*Une Saison* (troisième lot) qui ne se trouve ni au premier lot, ni au deuxième. Ce poème,

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Sous les bocages s'évapore
L'odeur du soir fêté!

un manuscrit l'intitule *Bonne pensée du matin* et le date : mai 1872.

Même date pour la pièce titrée *Patience* au premier lot, portant en épigraphe les mots « D'un été... »

Aux branches claires des tilleuls
Meurt un maladif hallali,
Mais, des chansons spirituelles,
Voltigent partout les groseilles...

et le manuscrit en question l'intitule, d'ailleurs, *Bannières de mai.*

Enfin, mai est indiqué encore pour un important poème sans titre dans les *Illuminations* et qui, sur le manuscrit qui le date, porte ce titre : *Comédie de la Soif.*

II

Des cinq « chansons dernières » datées de mai, les quatre premières sont de l'ordre objectif — dans la mesure où Rimbaud peut sortir de lui-même. La subjectivité, en tout cas, n'y apparaît que d'une façon sentimentale et sous des nuances éteintes. *Comédie de la Soif* tranche sur ces poèmes; le Rimbaud égotiste s'y trouve et, à qui ne l'aperçoit point, l'intelligence de la pièce échappe. Aussi convient-il de l'analyser.

C'est une comédie en cinq actes, ou plutôt un poème en cinq parties (*Comédie de la Soif* fait ainsi près de la moitié des vers dont il reste à conter l'histoire). Dans la version des *Illuminations*, ces cinq parties n'étaient pas titrées, non plus d'ailleurs que l'entier poème. Sur le manuscrit récemment découvert, elles ont chacune un titre : *Les Parents, L'Esprit, Les Amis, Le pauvre Songe, Conclusion.*

Nous y prenons sur le fait les préoccupations ataviques dont cet être singulier fut toujours assiégé. Le goût de l'ivresse auquel tout l'hiver Arthur satisfit, en réaction d'une « enfance sobre surnaturellement », n'est-ce pas un héritage familial? Ses grands-parents paysans l'interpellent et l'encouragent.

Que faut-il à l'homme? Boire, disent-ils. Et les amis parisiens ou de Charleville, les habitués de « l'académie d'Absomphe » ou de « l'Univers » (deux établissements cités dans ses lettres) joignent leur chœur à l'encouragement des ancêtres :

Vois, les Vins sont aux plages,
Et les flots par millions!
Vois le Bitter sauvage
Rouler du haut des monts!
Gagnons, pèlerins sages,
L'Absinthe aux verts piliers...

Les uns comme les autres, le Poète les repousse. Aux fleuves de vin, de cidre, voire de lait que lui proposent ses ancêtres paysans, il préfère les fontaines, les ruisseaux et les fleuves jaillissant des mamelles de la Nature.

Mourir aux fleuves barbares!
Aller où boivent les vaches!

Et il répond, au second chœur aussi, par la négative.

Plus ces paysages...
Qu'est l'ivresse, Amis?...

—Oui, qu'est l'ivresse, quand vous dévore une soif comme la mienne!

J'aime autant, mieux même,
Pourrir dans l'étang,
Sous l'affreuse crème
Près des bois flottants...

Soif de l'absolu exprimée dans un cri comme seul l'auteur de *Bateau ivre* est capable d'en crier,

Ah! tarir toutes les urnes!...

spirituelle soif que les pratiques qu'on satisfait dans les celliers, dans les assommoirs, dans les paradis-artificiels n'apaisent pas. En fait de réaction, en voici une contre la saison d'ivrognerie et d'esthétisme qu'il vient de vivre. Dans l'avant-dernière pièce, le malheureux, pressentant les fatigues qui l'attendent, caresse le jour où, en récompense d'avoir été *patient*, il vivra la végétale vie du rentier *en quelque vieille ville*, soit *le Nord ou le Pays des vignes*. Dans la dernière, le petit retraité passif de ce *pauvre Songe* fait place au poète en exaltation, et pousse un élan panthéiste, aux deux géniaux quatrains de *Sensation* comparable.

Les pigeons qui tremblent dans la prairie,
Le gibier, qui court et qui voit la nuit,
Les bêtes des eaux, la bête asservie,
Les derniers papillons!... ont soif aussi.

Mais fondre où fond ce nuage sans guide,...
Oh! favorisé de ce qui soit frais!
Expirer en ces violettes humides
Dont les aurores chargent ces forêts.

Au poète? — non, ceci situe le sentiment de Rimbaud hors du plan de la poésie, plan trop humain. Ce n'est pas un poète qui s'exhale, c'est un amant de la Nature. Mais, *ces forêts*, comme elles sont ardennaises! Cependant entre les deux quatrains de 1870 et ces deux de 1872, il y a, chez le même amant de la Nature, la distance de l'enthousiasme maxime à la lassitude suprême, de l'ardente soif de vivre à la dévorante soif de mourir.

Même note, plus accentuée encore parce que la romance y est sans paroles, dans cette *Chanson de la plus haute Tour* et ce cantique à *l'Eternité* que le chapitre d'*Une Saison* « Alchimie du Verbe » citera. La première comme un *adieu au Monde* :

Qu'il vienne! qu'il vienne!
Le temps dont on s'éprenne.

le second :

Elle est retrouvée.
Quoi? l'Eternité.

en le coiffant de ce chapeau : — « Enfin, ô bonheur, ô raison, j'écartai du ciel l'azur qui est du noir et je vécus étincelle d'or de la lumière *nature*. »

Qu'a-t-il à versifier encore, en fait de *Chansons dernières?* — Rien, je pense; en mai, soit à Char-

leville, soit à Paris, toutes sont écrites; en mai, où début de juin. *D'Age d'or :*

Quelqu'une des voix,
— Est-elle angélique?...

nous avons un manuscrit daté : juin; de juillet, pour (premier lot) la pièce sans titre qui débute :

Est-elle aimée?... Aux premières heures bleues
Se détruira-t-elle, comme les fleurs feues?...

d'août pour *Fêtes de la Faim* (premier lot) ou *Faim* (troisième lot), versions assez différentes,

Si j'ai du goût, ce n'est guère
Que pour la terre et les pierres...

manuscrits post-datés, sans doute datés non du jour où la pièce fut réellement composée, mais recopiée. *Age d'or, Faim, Est-elle aimée?* sont du même ton, de la même inspiration, du même état sentimental que les autres *Chansons dernières;* et la mécanique rimbaudienne a pour loi de ne jamais revenir en arrière, de ne recommencer rien.

Ces dernières chansons, il ne les chassera pas de sa mémoire, ni de ses lèvres, tant que les Muses l'habiteront. Il les ruminera, les retouchera, il se bercera d'elles, il insérera dans *Une Saison* ses préférées. Mais quand, au début de 1873, il en parlera à Delahaye : « maintenant je fais des chansons, c'est enfantin, c'est rustique, naïf, gentil... » il lui parlera en réalité de choses vieilles — quelle vé-

tusté pour lui! — de trois ou quatre trimestres. Il les lui récitera « d'un air (a retenu Delahaye) très détaché, indulgent, comme citant des choses faites par un autre ». — Eh! oui, un autre en effet : le Rimbaud d'avril-mai 1872, le Rimbaud d'il y a un an.

Plus rien donc à produire en fait de *Chansons dernières*. Et en fait de versification, alors, que lui reste-t-il? *Mémoire?* — Non, c'est déjà écrit. L'ésotérique poème est d'une métrique encore nettement parnassienne; plastique et non musicienne comme les *Chansons*, donc antérieur à elles et il ne fait d'ailleurs point partie du manuscrit des *Illuminations* — lequel contient, à deux ou trois pages près, et qu'il s'agisse de vers ou de prose, la production ultime d'Arthur; celle qui précède *Une Saison*, expresse renonciation à l'écriture. Ce poème ne saurait être de mai, ni même d'avril. Ou bien l'Adolescent l'avait écrit à Paris, avant de regagner Charleville, ou bien c'est en arrivant. Oui, *Mémoire* est de mars, je crois. Il suit l'arrivée d'Arthur; il jaillit de lui au premier contact avec les siens, déclanché par quelque nouvelle reçue de son père, quelque confidence échappée au mutisme maternel...

Il reste *Jeune Ménage*, daté 27 juin 1872. Si le manuscrit n'en est pas post-daté, voyons-y comme dans *Michel et Christine*, pour qui nous sommes sans date, deux exceptions à la règle du non recom-

mencement, et qui confirmeraient la règle, puisque ces deux poèmes sont moins musiciens que les *Chansons dernières,* mais descriptifs et picturaux.

Il reste *Bruxelles,* seule pièce datée dans les *Illuminations,* et qui porte « juillet, Boulevard du Régent » en épigraphe. Pièce médiocre, d'une médiocrité, d'une impuissance significatives; essai d'illumination en vers, après lequel le versificateur comprendra qu'il doit se taire. Il reste les deux essais non plus de vers, mais, si l'on veut, de vers libres : *Marine* et *Mouvement,* contenus dans les *Illuminations* et qui en font, en effet, partie. Un point, c'est tout.

En mai-juin, ce prodigieux virtuose de la prosodie est au bout de son rouleau.

III

Il lui arrive ce qui arriva à d'autres et particulièrement à son maître Baudelaire. Il a fait des petits poèmes-en-prose, le jour où il ne lui a plus été possible de faire des grands, et même des petits poèmes en vers. Les *Chansons dernières* l'ont conduit dans une impasse d'où il ne peut plus sortir par les voies de la métrique. Ce réaliste, ce descriptif a lâché la proie pour l'ombre. Il chassa, pour obtenir une musicalité poussée jusqu'à l'abstraction, et la ligne et la couleur positives. « J'écrivais des silences... je notais l'inexprimable. » La couleur, la ligne, prosodiquement ne reviendront pas. Mais la prose s'offre à lui pour réaliser l'*Art poétique* proclamé par sa lettre du 15 mai 1871, *l'esthétique du Voyant*; il se jette sur la prose avec passion (1).

(1) L'originalité du Rimbaud des *Illuminations* est entière, mais non absolue; en littérature comme en sciences,

Trouver une langue! une langue, qui *sera de l'âme pour l'âme, résumant tout : parfums, sons, couleurs.* Une langue définissant *la quantité d'inconnu s'éveillant... dans l'âme universelle...* permettant à ce *voleur de feu* qu'est le Poète de faire *sentir, palper, écouter ses inventions.* Une langue, grâce à laquelle si ce que le Poète *rapporte de là-bas a forme, il donne forme;* si *c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue!*

Relisons la lettre. Nous verrons qu'en l'écrivant, il ne songe pas du tout à quitter les vers pour la prose; cette langue, cette forme qu'il recherche sont prosodiques. Et il les cherche, et il les trouve — ou croit les trouver — avec tous les vers qu'il va écrire pendant un an. Notons avec surprise que dans *Une Saison,* quand il donnera des exemples de ses « délires » d'esthète, de son « alchimie du Verbe », il ne citera que des vers. C'est sans doute que ses proses l'ont finalement déçu. Il s'est rendu compte,

le plus grand novateur est toujours le fils de quelqu'un, ou de quelques-uns. Qui voudra retrouver les sources lointaines, mais certaines, des *Illuminations* doit, je pense, regarder d'abord du côté de la prose hugolienne; celle principalement où la fameuse : « Bouche d'ombre » a la parole (*Les Travailleurs de la Mer, l'Homme qui rit*).

D'autre part, je vois que dès juin 1872, « La Renaissance littéraire » où paraîtront, en septembre, *Les Corbeaux,* publie les belles traductions par Mallarmé de poèmes d'Edgar Poe : *A Hélène, Annabel Lee, Pour Annie;* et quelques illuminations, les plus poétiques, semblent bien réminiscentes (M. Delahaye l'a constaté avant moi pour *Annabel Lee*) de maintes parcelles de ces poèmes.

Arthur a lu aussi la série des articles de Blémont sur *La Poésie en Angleterre et aux Etats-Unis.*

quand Il écrivait *Une Saison,* qu'elles l'ont conduit à un échec plus complet encore que ses vers et sans posséder cette musicalité dont le fredonnement, un an après, le charmait encore.

Mais, fin mai-juin 1872, lorsqu'il tente l'aventure, l'enthousiame l'envahit; et abandonnant, après les essais d'illuminations en vers que sont *Jeune ménage, Michel et Christine,* le poème en vers, il fait du poème en prose.

De cet enthousiasme, de cette foi, de cette joie, nous avons la preuve avec *Aube :*

J'ai embrassé l'aube d'été...

...Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine où je l'ai dénoncée au coq... En haut de la route près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

avec *Mystique :*

Sur la pente du talus, les anges tournent leurs robes de laine, dans les herbages d'acier et d'émeraude...

avec *Fleurs,* pour citer un texte entier :

D'un gradin d'or, — parmi les cordons de soie, les gazes grises, les velours verts et les disques de cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, — je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures.

Des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des piliers d'acajou supportant un dôme d'émeraudes, des bouquets

de satin blanc et de fines verges de rubis entourent la rose d'eau.

Tels qu'un dieu aux énormes yeux bleus et aux formes de neige, la mer et le ciel attirent aux terrasses de marbre la foule des jeunes et fortes roses.

Revoilà quelqu'un pour qui le monde extérieur existe; un artiste qui est tout yeux, et non plus, comme celui des *Chansons,* borné à l'oreille!

Ces poèmes, dont *Aube* doit être né le premier, parce qu'il est le plus heureux, le plus édénique, traduisent l'enivrement de la naissance au Monde, l'innocence des sens vierges. Rimbaud, illuminateur, n'a pas mangé encore, s'il l'a cueilli, le fruit de l'Arbre du bien et du mal; ce fruit vermeil ne contient pas encore le ver du scepticisme, de la lassitude, du désir d'être anéanti, qui suce avec une lèvre infiniment musicienne, mais impitoyablement, la grappe des *Chansons dernières,* qui en a détruit la pulpe pour n'en laisser que la peau. *Après le Déluge* dénoncerait la première présence du ver, rien que par son titre.

Sourds, étang; — écume, roule sur le pont et passe par-dessus les bois; — draps noirs et orgues, éclairs et tonnerres, montez et roulez; — eaux et tristesses, montez et relevez les déluges.

Car depuis qu'ils se sont dissipés, — oh! les pierres précieuses s'enfouissant, et les fleurs ouvertes! — c'est un ennui!

Entre *Aube* et cette illumination une semaine

s'est écoulée, deux peut-être : un chemin considérable pour cette pensée qui marche à la vitesse de la lumière. Et peut-être *Aube* fut-elle jetée sur le papier au cours d'une randonnée ardennaise, en quelque auberge perdue au fond des forêts, celle qui nous vaut cette phrase d'*Une Saison* : « Oh! le moucheron enivré à la pissotière de l'auberge, amoureux de la bourrache et que dissout un rayon. » Tandis qu'*Après le Déluge* sera déjà le produit du réencagement parisien.

Fin mai, ayant accouché des premières illuminations, en gésine de beaucoup d'autres, Rimbaud écoute Verlaine qui le supplie de revenir. Et en juin, le voici installé au Quartier Latin dans des conditions économiques, psychologiques, esthétiques et... infernales sur lesquelles cette missive à Delahaye nous renseigne.

Parmerde, Juinphe 1872.

Mon ami,

Oui, surprenante est l'existence dans le cosmorama Arduan. La province, où on se nourrit de farineux et de boue, où l'on boit du vin du cru et de la bière du pays, ce n'est pas ce que je regrette. Aussi, tu as raison de la dénoncer sans cesse. Mais ce lieu-ci : distillation, composition, tout étroitesses; et l'été accablant : la chaleur n'est pas très constante, mais de voir que le beau temps est dans les intérêts de chacun, et que chacun est un porc, je hais l'été, qui me tue quand il se manifeste un peu. J'ai une soif à craindre la gangrène : les rivières

ardennaises et belges, les cavernes, voilà ce que je regrette.

Il y a bien ici un lieu de boisson que je préfère. Vive l'académie d'Absomphe, malgré la mauvaise volonté des garçons. C'est le plus délicat et le plus tremblant des habits, que l'ivresse par la vertu de cette sauge des glaciers, l'absomphe! Mais pour, après, se coucher dans la merde!

Toujours même geinte, quoi! Ce qu'il y a de certain, c'est : merde à P... Et au comptoir de l'Univers, qu'il soit en face du square ou non. Je ne maudis pas l'Univers, pourtant. Je souhaite très fort que l'Ardenne soit occupée et pressurée de plus en plus immodérément. Tout cela est encore ordinaire.

Le sérieux, c'est qu'il faut que tu te tourmentes beaucoup! Peut-être que tu aurais raison de beaucoup marcher et lire. Raison en tout cas de ne pas te confiner dans les bureaux et maisons de famille. Les abrutissements doivent s'exécuter loin de ces lieux-là. Je suis loin de vendre du baume, mais je crois que les habitudes n'offrent pas des consolations, aux pitoyables jours.

Maintenant c'est la nuit que je travaince. De minuit à cinq heures du matin. Le mois passé, ma chambre, rue Monsieur-le-Prince, donnait sur un jardin du lycée Saint-Louis. Il y avait des arbres énormes sous ma fenêtre étroite. A trois heures du matin, la bougie pâlit; tous les oiseaux crient à la fois dans les arbres : c'est fini. Plus de travail. Il me fallait regarder les arbres, le ciel, saisis par cette heure indicible, première du matin. Je voyais les dortoirs du lycée, absolument sourds. Et, déjà, le bruit saccadé, sonore, délicieux, des tombereaux sur les boulevards. Je fumais ma pipe-marteau, en crachant sur les tuiles, car c'était une mansarde, ma chambre. A cinq heures, je descendais à l'achat de quelque pain;

c'est l'heure. Les ouvriers sont en marche partout. C'est l'heure de se soûler chez les marchands de vin, pour moi. Je rentrais manger, et me couchais à sept heures du matin quand le soleil faisait sortir les cloportes de dessous les tuiles. Le premier matin, en été, et les soirs de décembre, voilà ce qui m'a ravi toujours ici.

Mais en ce moment, j'ai une chambre jolie, sur une cour sans fond, mais de trois mètres carrés. — La rue Victor Cousin fait coin sur la place de la Sorbonne par le café du Bas-Rhin, et donne sur la rue Soufflot, à l'autre extrémité! — Là, je bois de l'eau toute la nuit, je ne vois pas le matin, je ne dors pas, j'étouffe. Et voilà.

Il sera certes fait droit à ta réclamation! N'oublie pas de chier sur *la Renaissance,* journal littéraire et artistique, si tu le rencontres. J'ai évité jusqu'ici les pestes d'émigrés carolopolmerdis. Et merde aux saisons et cobrage!

Courage.

J. A. R.

rue Victor Cousin, hôtel de Cluny.

IV

La découverte, en 1912, de cette missive (dont son destinataire avait oublié l'existence et que Berrichon publia sans s'inquiéter de son autorisation) est heureuse pour le biographe, puisque sans elle nous aurions cru que, de fin février à juillet, Rimbaud séjourna à Charleville. Heureuse aussi pour l'exégète, sans parler du psychologue (qui d'ailleurs pouvait s'en passer).

Elle nous montre qu'une des *Chansons dernières* est parisienne, tout en la plaçant en mai. Elle nous découvre le procédé... démentiel par lequel cette chanson-là et d'autres, et la plupart des *Illuminations,* furent obtenues. Le passage, en effet, « Maintenant c'est la nuit que je travaince... » colle (qu'on me passe l'expression) à l'une des chansons qu'une *Saison en Enfer* cite et qui, sur un manuscrit, porte la date de mai. Il s'agit de *Bonne Pensée du matin :*

A quatre heures du matin l'été
.....
Là-bas, dans leurs vastes chantiers
Déjà s'agitent en bras de chemise
Les Charpentiers
.....
O Reine des Bergers
Porte aux travailleurs l'eau de vie.

Et déjà le bruit saccadé, sonore, délicieux, des tombereaux sur le boulevard... — Nous prenons l'alchimiste du Verbe en train de souffler sur ses fourneaux tout en crachant sur le toit.

Nous voyons comment ce délirant de l'esthétique habille de rêve déformateur les faits et les objets les plus quotidiens, et comme il s'évade de la réalité en même temps qu'il s'y plonge. Et précisément, cette chanson-dernière-là diffère des autres; c'est la seule qui sente l'air de Paris, qui reproduise le décor de Paris, qui nous transporte dans une ville bruyante de travail, tandis que les autres nous apportent la paix forestière. *Bonne pensée* diffère aussi des autres chansons datées de mai, en ce qu'elle ne traduit pas un sentiment de lassitude, d'exode; elle sonne l'optimisme, elle a l'air de préparer ou de suivre ces premières proses *Aube, Mystique, Fleurs,* où la note heureuse sonne aussi.

Quant à la *Lettre de Juinphe,* elle montre que le point culminant de l'enfer du malheureux n'a

pas été atteint à Bruxelles, ni à Londres, mais à Paris même; elle fait comprendre (écrite, j'en jurerais, sur le coup d'un affront infligé à l'orgueilleux par quelque habitué de cette « académie d'Absomphe » où « la mauvaise volonté des garçons » est acquise à ce client indésirable), elle fait comprendre les nécessités où Arthur, en juin, se trouve de quitter Paris, pour toutes sortes de raisons et plusieurs nées du scandale produit par ses relations avec Verlaine.

Imaginez un fauve, — non pas de la grande taille, un de ces félins minimes moins dangereux, mais non pas moins féroces que les géants, qui terminent la série du tigre au chat. Imaginez un... chat des Monts-Rocheux, par exemple, dans sa cage de ménagerie. Il y demeure parce que, d'abord et surtout les barreaux en sont solides; mais il consent à y vivre parce qu'il y trouve, avec la nourriture, des soins et de la... considération, tant chez son propriétaire qui le produit que chez les badauds qui le regardent. Or, supposez qu'on l'y fasse crever de faim et qu'on l'y accable d'injures, de coups, puis qu'une ouverture se produise entre les barreaux... Restera-t-il prisonnier?

Non. Eh! bien, voilà la raison qui détermine Rimbaud à s'enfuir avec Verlaine. Mais d'abord à quitter tout seul Paris, cette « cour sans fond » où maintenant il ne voit pas le matin et où sans ciel, sans verdure, sans oiseaux, sans même le bruit saccadé,

sonore, délicieux, des tombereaux sur le boulevard, il n'a (Verlaine n'est pas généreux en ronds de bronze) que de l'eau à boire toute la nuit. Oh! les rivières ardennaises et leurs cavernes de fraîcheur où du moins sa soif à craindre la gangrène — soif de mouvement, de paysage — s'apaiserait. Puisque Arthur a regagné Charleville avant de partir retrouver Verlaine pour leur départ le 7 juillet, à quel jour de juin qu'il ait écrit sa missive, il n'aura pas moisi dans la Capitale, une fois cette missive expédiée.

Que fait cependant l'autre compagnon d'enfer auquel Rimbaud se garde de parler à Delahaye, bien que celui-ci connaisse Verlaine? Nous l'avons laissé à la date du 9 mars 1872. Retrouvons-le le 15 juin — qui sait? peut-être le jour où épistole Rimbaud écumant.

Vers le 15 juin, les époux étaient allés dîner chez M^me^ veuve Verlaine mère; là sans aucune espèce de motifs le sieur Verlaine s'emporta contre sa femme et, tirant un couteau de sa poche, la menaça de la tuer. Au bout d'une heure de lutte, elle parvint à aller se réfugier chez un de leurs amis qui la fit reconduire en cachette chez son père. Le sieur Verlaine ne tarda pas à y venir et comme M^me^ Mauté voulait s'opposer à son entrée... il allait la molester lorsque M. Mauté arriva... Il fut reçu à coups de canne plombée et ce n'est qu'en le terrassant et en lui enlevant sa canne qu'il mit fin aux violences de Verlaine et le força à redevenir calme.

Voici « Pauvre Lélian » dans l'un de ses ménages. Mais, dans l'autre? On peut bien croire que l'union n'y règne pas. Les relations de Verlaine et de Rimbaud traversées par la jalousie, l'ivrognerie, le remords, la honte, n'ont été qu'une suite de ruptures et de raccommodements de plus en plus violentes les unes et de moins en moins solides les autres. A des partenaires pareils, quelles amours normales résisteraient? et quel autre sort le « drôle de ménage » pouvait donc attendre!

Dans ces ruptures sans lesquelles le retour d'Arthur à Charleville, en février, puis en juin, ne se fût certainement pas produit, quelle est sa responsabilité? Quel, son rôle dans leurs réconciliations? Les *Illuminations* sollicitées répondent, je crois, en ce qui touche l'accord scellé par l'événement ainsi rapporté par la requête :

> Le dimanche 7 juillet, Verlaine ne rentra pas chez lui où il avait laissé sa femme malade, attendant le médecin qu'il avait promis d'aller chercher; et après trois jours de recherches dans Paris, et même à la Morgue, la demanderesse apprit qu'il était parti pour Bruxelles, avec Rimbaud, abandonnant ainsi sa femme et son enfant, et bientôt il écrivit pour qu'on lui envoyât ses effets.

Je vois en effet, dans les *Illuminations*, des invites nettes. Si beaucoup de ces proses disent *je*, quelques-unes disent *nous*. Cherchons-les, ces « nous ». Et distinguons les proses qui supposent

le fait du départ accompli, comme par exemple *Matinée d'ivresse :*

Ce poison va rentrer dans toutes *nos* veines, même quand la fanfare tournant *nous* serons rendu à l'ancienne inharmonie. O maintenant *nous* si dignes de ces tortures! rassemblons fervemment cette promesse surhumaine faite à *notre* corps et à *notre* âme créés; cette promesse, cette démence!... On *nous* a promis d'enterrer dans l'ombre l'Arbre du bien et du mal, de déporter les honnêtetés tyranniques, afin que nous amenions *notre* très pur amour... Petite veille d'ivresse, sainte! quand ce ne serait que pour le masque dont tu *nous* as gratifié.

distinguons-les de celles antérieures au départ, et qui l'appellent. Ainsi ces *Phrases* :

Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés — en une plage pour deux enfants fidèles (1), — en une maison musi-

(1) Sans entrer dans des détails qui me conduiraient loin, comment ne pas constater la correspondance entre cette phrase et le poème des *Romances sans paroles* :

Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles
Eprises de rien et de tout étonnées...

et ne pas voir dans ce poème une invite au pardon réciproque (« Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses... ») envoyée par Verlaine à son ami? Dans les *Romances*, cette pièce précède celle qui débute : « Le piano que baise une main frêle... », laquelle, sous le titre *Ariette* parut dans « La Renaissance littéraire et artistique », n° du 29 juin. Le n° du 18 mai a publié le poème qui ouvre les *Romances :* « C'est l'extase langoureuse, c'est la fatigue amoureuse... ».

Si, d'autre part, on réfléchit que les *Chansons dernières* de Rimbaud ne sont pas autre chose que des romances-sans-paroles, on voit à quel point les muses des deux poètes furent entrelacées à ce moment-là.

cale pour notre claire sympathie, je vous trouverai.

Qu'il n'y ait ici-bas qu'un vieillard seul, calme et beau, entouré d'un luxe inouï, et je suis à vos genoux.

Que j'aie réalisé tous vos souvenirs, — que je sois celle qui sais vous garotter, — je vous étoufferai...

Quand nous sommes très forts, — qui recule? très gais, — qui tombe de ridicule? Quand nous sommes très méchants, — que ferait-on de nous?

Parez-vous, dansez, riez. Je ne pourrai jamais envoyer l'Amour par la fenêtre...

Peu de passages rimbaudiens, autant que celui qui suit, respirent l'air ardennais. J'en retrouve, en le lisant, l'atmosphère, le décor.

Une matinée couverte, en Juillet. Un goût de cendres vole dans l'air; — une odeur de bois suant dans l'âtre, — les fleurs rouies, — le saccage des promenades, — la bruine des canaux par les champs...

Le haut étang fume continuellement. Quelle sorcière va se dresser sur le couchant blanc? Quelles violettes frondaisons vont descendre?

Serait-il illégitime de penser que ce raccrochage cynique et serti de ces *délicatesses mystérieuses* dont Verlaine regrettera tant de fois le sortilège (« J'ai tendu des cordes de clocher à clocher; des guirlandes de fenêtre à fenêtre; des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse »), a été reçu par Verlaine, resté à Paris. Et qu'il ne s'est pas écoulé

beaucoup de jours entre cette *matinée couverte en juillet* et ce triomphal et laconique *Départ :*

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.

Assez eu. Rumeur des villes, le soir, et au soleil et toujours.

Assez connu. Les arrêts de la vie. — O Rumeurs et Visions!

Départ dans l'affection et le bruit neufs.

RIMBAUD ET VERLAINE
EN BELGIQUE

I

Rimbaud, en juillet (écrit le Biographe familial) est à Charleville, relancé par des lettres où Verlaine « montrait la plus vive contrition » de ses façons équivoques et « multipliait ses larmoyants appels ». Lui « aimait, d'esprit, beaucoup Verlaine; il l'aimait comme la force aime la faiblesse, paternellement, maternellement, fraternellement; et il se sentait la résolution suffisante, et il se savait l'autorité nécessaire pour le maintenir dans les limites acceptées ». Cependant l'époux de Mathilde se figure être sous le coup d'une arrestation pour sa participation à la Commune et « fait entrevoir des voyages à l'étranger ». Bref, générosité de cœur et d'âme, amour du voyage et la fatalité aidant, Arthur débarque à Paris, gare du Nord, et le soir même le départ a lieu.

Autre version apportée par M. Emile Le Brun relatant des confidences de Verlaine, en 1888, faites

« pas autrement et plutôt trois fois qu'une » en ces termes (1) :

Ce jour-là, ma femme était un peu souffrante, enrhumée... vaguement. Elle me dit : « Tu devrais aller chez le pharmacien demander quelque chose... enfin, une tisane. » — Oui, une vague tisane. Bon! Je mets mon chapeau, je prends ma canne, je m'en vais. Tout près de la maison, je vois Rimbaud qui s'en venait. Il tenait à la main une lettre à mon adresse. « J'allais chez toi. J'en ai assez de Paris. J'en ai assez de tout ici. Je m'en vais en Belgique, mais pas seul : tu vas venir avec moi. — C'est que... — Non! je veux que tu viennes. Tu vas venir, tout de suite, je ne te quitte pas. — Mais... ma femme est malade ; il faut que j'aille chez le pharmacien demander quelque chose,... enfin, une vague tisane. — Non! laisse-nous tranquilles, avec ta femme. Viens, je te dis, on s'en va. » — Alors je l'ai suivi, naturellement...

Qui devons-nous croire? L'un est ici pour donner à son beau-frère le minimum de responsabilités. L'autre offre ici, comme dans toute l'aventure de son mariage, le mélange de roublardise et d'inconscience, d'ingénuité et d'hypocrisie que... Mais si les circonstances de sa fuite telles que Verlaine les raconte sont invraisemblables, le rôle antérieur d'Arthur explique que Verlaine ait pu dire, et peut-être même croire que l'affaire s'est ainsi passée.

Complaisant auditeur des griefs de Verlaine, depuis qu'il connaît Verlaine Arthur l'approuve, le fortifie dans ses rancunes et ses menaces. Nous

(1) *Verlaine Inédit*, « Les Idées Françaises », mai 1924.

l'entendons lui développer la métaphysique appliquée à son cas spécial des *Premières Communions.* Nous l'entendons d'autant mieux que, dans *Une Saison,* la Vierge folle nous répétera ses propres paroles. « Il dit : Je n'aime pas les femmes : l'amour est à réinventer, on le sait. Elles ne peuvent plus que vouloir une position assurée. La position gagnée, cœur et beauté sont mis de côté : il ne reste que froid dédain, l'aliment du mariage aujourd'hui... » — Perfidies d'autant plus dangereuses que Verlaine est laid plus qu'il est permis à un fiancé de l'être, mais qu'il était riche quand Mathilde l'épousa, et elle sans dot. « Je suis veuve... j'étais veuve — se reprend la Vierge folle (et ce *j'étais,* Rimbaud l'a mis là pour son excuse, marquant bien que quand il s'est présenté, la désunion conjugale était déjà chose faite). *Lui,* était presque un enfant. Ses délicatesses mystérieuses m'avaient séduite. J'ai oublié tout mon devoir humain pour le suivre. »

Cela est clair; cela est rendu plus clair encore par ce passage de *Phrases* : « Quand nous sommes très forts — *qui* recule? Très gais — *qui* tombe de ridicule? Quand nous sommes très méchants, que ferait-*on* de nous ? » Les trois pronoms soulignés s'appliquent évidemment à Mathilde et ses père et mère.

Depuis qu'il connaît Verlaine, l'Adolescent l'excite à rompre avec la rue Nicolet. Et le classique : choisis-entre-ta-femme-et-moi, corne aux oreilles de

cet époux adultère. Qu'est-ce qu'a trouvé cependant le tentateur qui vaincra les derniers scrupules de Pauvre Lélian, qui le déterminera, ce « veuf », à tirer de son veuvage toutes les conséquences de fait,... sinon de droit? — *Les Illuminations*, *Une Saison* le disent. Il en résulte qu'un pacte fut moralement signé, que des promesses furent faites par l'un à l'autre; que l'un délivra, que l'autre reçut un engagement solennel. Un alinéa de *Vagabonds* enregistre le contrat.

J'avais en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil, — et nous errions nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule.

En toute sincérité... Oui certes, Arthur est sincère, mais les deux partenaires ne jouent pas le même jeu, et si la Vierge folle adore de toute sa fureur d'aimer, de toutes ses forces matérielles et spirituelles, érotiques et métaphysiques, l'Epoux infernal est, ici autant que toujours, le sans-cœur qu'il se glorifie tant d'être. Sans cœur, mais pas sans cervelle. Tandis qu'il est possédé par un... rousseauisme absolu, que l'obéissance à l'Instinct est son évangile, il voit en Verlaine un champ d'expérience à cultiver en même temps que son propre champ, un bouillon de culture à nourrir en même temps que le sien propre. Quel riche cas à traiter et à guérir! Ce chancre du regret, du remords et de la

nonte par lequel son propre orgueil est mangé, l'é-poux de Mathilde en meurt lui aussi. Il le fera vivre. Il *enterrera pour eux deux, dans l'ombre, l'Arbre du bien et du mal;* il *déportera les honnêtetés ty-rranniques* afin (voyez *Matinée d'ivresse*) « afin que nous amenions notre très pur amour ». Le cas est d'autant plus beau que le Satan adolescent lutte ici contre Jéhovah et Jésus eux-mêmes. Des élans mystiques travaillent déjà le futur auteur de *Sa-gesse.* « Plus tard je connaîtrai le divin Epoux... » ira au début de sa confession, plaquée sur une parabole du Nouveau Testament, la Vierge folle. — Et Arthur en grince des dents : — « A nous deux, *Christ, éternel voleur des énergies!* » Guéri de la folie des grandeurs politiques, la folie des grandeurs religieuses est en train de le saisir; celle qui éclatera dans la messianique illumination *Génie.* Déjà « Il est l'avenir... Il est l'Amour, mesure parfaite et réinventée... »

II

Mais ce manifeste sera pour plus tard. Aujourd'hui, foin de la réflexion mystique et de la réflexion même! On file, joyeux d'entamer

> Le roman de vivre à deux hommes
> Mieux que non pas d'époux modèles...

et après les libations qu'exige l'événement, lequel n'a lieu que dix heures du soir passées. Si bien que le buffet d'Arras où, au petit jour, l'on se restaure, vous trouve en mesure d'en jouer une bien-bonne. Elle vous conduit cependant au poste, du poste au parquet et du parquet à la gare où le procureur donne ordre que l'on vous retourne sur Paris. Tout le monde a lu l'histoire dans le Verlaine de *Mes Prisons* : ce pseudo-crime au sujet duquel les deux compagnons se donnent la réplique avec des pseudo-cachotteries confidentielles... Elle nous rappelle à quel point l'idée d'être criminel hante Rimbaud. Elle corrobore et le : « Voici le temps des Assas-

SINS », qui termine *Matinée d'ivresse*, et le passage dans la confession de la Vierge folle : « Il se poste dans les rues ou dans les maisons pour m'épouvanter mortellement... On me coupera vraiment le cou... Oh! ces jours où il veut marcher avec l'air du crime. » Elle élucide l'objection que se fait le monologueur de *Mauvais sang* : « Plutôt se garder de la justice »; puisque, devant le magistrat, Arthur perd toute assurance et pleurniche. Elle fait comprendre un des leit-motive d'*Une Saison* : la colère que ressent ce monstre manqué de ne pas pouvoir agir jusqu'au bout de sa logique. Toute sa criminalité, hélas! se passe en paroles. Ah! oui, « c'est une bonne farce et le monde ricane », ainsi qu'il est dit de l'amour des femmes dans *Soleil et Chair*.

Et quant à Verlaine, l'impayable verve de son récit peint les sentiments qui l'animent au départ et l'animeront chaque fois, plus tard, qu'en vers ou en prose il évoquera

Ce fier départ à la recherche de l'amour!

Son insouciance, son inconscience éclatent dans le récit de ce premier pas, et son irresponsabilité mentale en résulte. Nous y voyons s'épanouir le côté bon-enfant de cet autre monstre; et, à l'aide de cet ici, nous pourrons opposer, par tout leur voyage, la gaîté congénitale de l'un au tragique congénital de l'autre : l'un qui doit son malheur au désir sans frein de la joie de vivre, l'autre à sa

volonté de faire « le bond de la bête féroce sur toute joie ».

Mais Rimbaud, enthousiaste à son entreprise de directeur moral de Verlaine, connaît lui aussi, à présent, un instant heureux. Et leur entrée en Belgique, dans la nuit du 8 au 9 juillet, sera d'autant moins morose qu'elle s'accomplit sous les auspices du gros Bretagne. Remplaçant la porte des Flandres par la porte des Ardennes, ils arrivent le 8 au soir à Charleville où le rat de cave les festoie. Et leur procurant un voiturier, il leur fait passer la frontière à la barbe des gendarmes et douaniers,

Ceux qui disent cré nom, ceux qui disent macache,

car bien entendu, ils oubliaient d'être munis d'un passeport.

Aux *Romances sans paroles*, un chapitre, « Paysages belges », se rapporte à ce séjour en Belgique. La première pièce, *Walcourt*, est datée : juillet 1872; elle résume la note campagnarde et idyllique de la randonnée :

Houblons et vignes,
Feuilles et fleurs...
Guinguettes claires
Bières, clameurs...

la deuxième, *Charleroi*, c'est, avant la lettre, la campagne-hallucinée du bon Verhaeren mariée à sa ville-tentaculaire :

Plutôt des bouges
Que des maisons.

Quels horizons
De forges rouges!

et nous arrivons avec les deux suivantes, datées août, à Bruxelles par les faubourgs. Passons à Rimbaud et à ce *Bruxelles* : daté « juillet, Boulevard du Régent », son dernier poème en vers, je présume. C'est une toile qu'il brosse debout en regardant les deux palais royal et ducal et leur parc commun,

Plates bandes d'amaranthes jusqu'à
L'agréable palais de Jupiter...
.....
Fenêtre du duc qui fait que je pense...

et sur laquelle avec l'*Henriette, charmante station du chemin de fer... au cœur d'un mont,* il pose une touche fraîchement prise à la vallée wallonne de Meuse. Piécette en don de joyeux avènement à la Capitale, vu le *bleu presque de Sahara* de son ciel.

Cette ébauche d'illumination — en vers — contient des traits qui situent dans la chronologie des *Illuminations* certaines pièces ou fragments d'icelles. On y voit le décorateur, l'enlumineur, le barbouilleur d'enseignes, le calqueur d'estampes qu'indique *Alchimie du Verbe* : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques... ». Cet artisan a travaillé aux deux premiers chapitres d'*Enfance* : « C'est elle la petite morte, derrière les rosiers... La calèche du cousin crie sur

le sable. Le petit frère — il est aux Indes... » Nous lui devons aussi *Ornières* où le visionnaire rapporte la rencontre sur une grande route, en forêt, de quelque manège forain : « Défilé de féeries... des chars chargés d'animaux de bois doré, de mâts et de toiles bariolées. » Manège en marche, peut-être vers ce « Champ de foire de Saint-Gilles, août 1872 », du *Chevaux de bois* verlainien.

> Tournez, tournez, bons chevaux de bois
> Tournez cent tours, tournez mille tours...

« Un beau matin chez un peuple fort doux. » — Ce peuple de *Royauté* ne peut être que le belge, et *l'homme et la femme superbes* qu'il vit, ce bon peuple, qui *se pâmaient l'un contre l'autre,* nous les connaissons.. Mais *toute cette matinée,* au cours de laquelle *ils furent rois,* tire à sa fin.

« Quel ennui, l'heure du « cher corps » et « cher cœur »! (1) — exhale le premier chapitre d'*Enfance.*

Autre indication sur leur séjour. La requête nous la fournit au dixième chef de l'articulat. On avait vu le neuvième mentionner que, de Bruxelles, l'époux de Mathilde bientôt écrivit pour qu'on lui envoyât ses effets.

La demanderesse, poussant le dévouement et l'abnéga-

(1) Comparer à cette exclamation d'un sans-cœur l'admirable sonnet verlainien :

> Ce soir, je m'étais penché sur ton sommeil,
> Ton cher corps dormait chaste sur l'humble lit.

tion à la plus extrême limite, partit elle-même pour Bruxelles avec sa mère, le 21 juillet, dans l'espoir de le ramener et de pouvoir le faire échapper aux funestes séductions qui l'entouraient : là les plus tristes aveux lui furent faits par son mari lui-même, mais cette jeune femme, qui n'avait pas complètement compris, se méprit sur le sens de ses paroles, elle parvint à lui arracher un consentement de retour et ils partirent ensemble pour Paris. Mais à Quiévrain, où tous les voyageurs furent obligés de descendre pour la visite de la douane, Verlaine ne voulait plus remonter dans le train et laissa repartir sa femme avec sa mère.

Ce chef est suivi, le dernier de la requête, de celui-ci : « Arrivée à Paris, les plus monstrueuses révélations lui furent faites sur la conduite de son mari et les lettres de ce dernier ne lui laissent plus aucun doute sur ses relations avec Rimbaud. » Et dans les *Mémoires* de Mathilde nous lirons, le jour qu'on les publiera, quelques pages qu'un lecteur du manuscrit (1) ainsi résume.

Il semble consentir, prend le train avec Mme Verlaine qui s'était fait accompagner de Mme Mauté, sa mère. Arrivés à la frontière, tout le monde descendit. « Après la visite de la douane, Verlaine disparut et il nous fut impossible de le retrouver. Le train allait partir et nous dûmes nous décider à monter sans lui. Au moment où l'on fermait les portières, nous l'aperçûmes enfin sur le quai : « Montez vite, lui cria ma mère ». — « Non, je reste, répondit-il en enfonçant son chapeau sur sa tête. » — Je ne l'ai jamais revu. »

(1) Georges Maurevert : *L'Eclaireur de Nice*, 26 décembre 1913.

En rentrant à Paris, Mme Verlaine fut atteinte d'une fièvre qui l'obligea à se mettre au lit. Quelques jours après, on lui remettait cet inconcevable poulet écrit par Verlaine, en la quittant à la frontière :

« Misérable fée carotte, princesse Souris, punaise qu'attendent les deux doigts et le pot, vous m'avez fait tout, vous avez peut-être tué le cœur de mon ami! Je rejoins Rimbaud, s'il veut encore de moi après cette trahison que vous m'avez fait faire. »

III

La correspondance de Verlaine à Lepelletier, le paquet de lettres dites de Londres, contient d'abord deux missives non localisées ni datées. La première, un simple billet, débute : « Je voillage vertigineusement », et termine : « Messieurs! en wagon ». — Pas d'allusion à la compagnie de Rimbaud. Elle est sûrement partie de Belgique.

La seconde que Lepelletier pense, à tort aussi, avoir reçu d'Angleterre et qu'il place aux environs d'octobre (1), je la crois encore de Belgique, mais sur la fin du séjour, début septembre. Celle-ci est ample et le bon apôtre ne l'a pas écrite pour rien. Le procès en séparation s'est déclenché et notre défendeur, qui tient en Lepelletier un avocat inscrit au barreau parisien, lui plaide sa cause en même temps qu'il la lui annonce : — « Je désire ardemment que ma femme revienne à moi... moi toute

(1) Lepelletier : *Paul Verlaine, sa vie,* p. 277.

tendresse et toute naïveté, hélas!... Horriblemer triste, car j'aime ma femme trop : tu m'as vu d reste, ta sœur aussi;... mais tout en souffrant ju qu'à en évidemment bientôt mourir... » Il faut bie cependant que le défenseur de Verlaine appren que cette victime conjugale n'est pas toute seule Londres « ...Puis il paraît que ma femme clabaud sur mon départ avec Rimbaud; avec ça que c'e compromettant pour un homme de voyager avec u ami!... » En post-scriptum enfin : « Je ne te donn pas adresse, parce que moi wagonner et paqueb ter insensément. A une prochaine occase, t'écrir très curieux détails pittoresques et enverrai ver nouveau-modèle, très bien. »

Concluons que pour Pauvre Lélian ce séjour e Belgique a constitué une bonne partie de plaisi troublée par le seul accident du 21 juillet et puis pa la nouvelle de l'action en justice. Mais quelle ima gination on lui accorde, si l'on oppose le minuscul bilan kilométrique de la randonnée aux vastes ver bes et adverbes dont il la jalonne et à l'hosanna de *Lœti et errabundi!*

> Les courses furent intrépides
> (Comme aujourd'hui le repos pèse!)
> Par les steamers et les rapides...
> .....
> Filant légers dans l'air subtil.

Vraiment, le poète a bien fait de naître à Metz au lieu de Marseille! Mais quant à Arthur, ces

deux mois n'ont pas coulé malheureux et sa muse n'a pas été inactive. Contrairement à ce que j'avais pensé en écrivant le *Problème de Rimbaud*, je crois en effet que le gros des *Illuminations* est le fruit du voyage de Belgique et d'Angleterre.

Les illuminations belges sont généralement celles où l'Adolescent ne parle pas de lui tout seul; où il associe Verlaine à ses sentiments et à ses visions. Mais, ces états, il serait trop long de les scruter. Nous sommes loin de la clarté relative, et d'ailleurs du bel art aussi, de *Aube*, *Après le Déluge* ou *Phrases*. Nous voici au fond du creuset de l'alchimiste et de la méthode hallucinatoire que *Délires II* expose. Hallucination double : d'abord les objets ont été pris les uns pour les autres (les objets les plus éloignés les uns des autres) ; ensuite les vocables. Et le casse-tête se complique du fait que la tête du magicien est souvent quasi cassée; qu'Arthur nage en pleine démence morale, jusqu'à friser la démence positive, même celle des francs et insipides aliénés, celle du Ducasse des *Chants de Maldoror*.

Enfin le décor ne nous aide point à localiser les vues du Voyant. Rien qui signale nettement la terre belge. Rien, à part peut-être *Ouvriers*, écho des promenades sur les côtes qui regardent l'Angleterre, banlieue d'Anvers, banlieue d'Ostende et l'Escaut. Ici la Vierge folle reçoit un prénom batave : « Henrika avait une jupe de coton à carreaux blanc et brun... ». Et l'insatiable mécontent

signifie ici à Verlaine qu'il est temps de chang
d'air. « Non! nous ne passerons pas l'été dans c
avare pays où nous ne serons jamais que des o
phelins fiancés... Je veux que ce bas durci ne traî
plus une chère image. » — Rimbaud veut d'autar
plus s'en aller que Verlaine n'est pas pressé
partir. Car, pour ce « tour dans la banlieue » q
l'ennuie, lui, l'Epoux infernal constate : « Cela
devait pas fatiguer ma femme au même point q
moi. »

LONDRES
ET LE DRAME DE BRUXELLES

I

Un poème des *Romances*, daté août, qui précède le fameux *Birds in the night* (« Vous n'avez pas eu toute patience... ») signale les compagnons à Malines. *Birds*, lui, est à cheval sur « Bruxelles-Londres; septembre-octobre ». — N'en concluons pas que, le 7 septembre, lorsqu'il passe le détroit, celui que *Birds* appelle « le moins heureux homme » n'avait pas le cœur léger.

En 1872, je m'embarquai d'Ostende pour Douvres, un samedi soir, en compagnie d'Arthur Rimbaud, le grand poète enfant, si bien qu'après une traversée quelque peu secouée — ma première et la sienne — pendant les sept ou huit heures de laquelle nous montrâmes un pied marin, en somme bon en dépit de l'exemple donné par la plupart de nos compagnons de voyage, nous débarquâmes dans la nuit et couchâmes à Douvres. Le lendemain, par un soleil splendide, nous parcourions la ville... Mais vers 8 heures, nous nous sentîmes le besoin de quelque breakfast et, à cet effet, descendîmes du haut des falaises

et cherchâmes après ce que nous désirions, *id est* un restaurant quelconque ouvert. Nous vîmes beaucoup de ces établissements fermés et il nous fallut rencontrer un Français exerçant la profession d'interprète pour nous faire, après quelques difficultés vraies ou feintes, donner des œufs et du thé. C'était une première entrevue avec le néanmoins pas si terrible dimanche anglais.

Comme au buffet d'Arras, le 8 juillet, confrontons-les, deux mois plus tard, jour pour jour, dans ce restaurant de Douvres, aidés par l'illumination *Mouvement.*

Le mouvement de lacet sur la berge des chutes du fleuv
Le gouffre à l'étambot,
La célérité de la rampe,
L'énorme passade du courant
Mènent par les lumières inouïes
Et la nouveauté chimique
Les voyageurs entourés des trombes du val
Et du strom.

Ce sont les conquérants du monde
Cherchant la fortune chimique personnelle;
Le sport et le confort voyagent avec eux;
Ils emmènent l'éducation.
Des races, des classes et des bêtes, sur ce vaisseau :
Repos et vertige
A la lumière diluvienne,
Aux terribles soirs d'étude.

Car de la causerie parmi les appareils, le sang,
Les fleurs, le feu, les bijoux,
Des comptes agités à ce bord fuyard,

On voit, — roulant comme une digue au delà de
La route hydraulique motrice,
Monstrueux, s'éclairant sans fin, — leur stock d'études;
Eux chassés dans l'extase harmonique,
Et l'héroïsme de la découverte.

Aux accidents atmosphériques les plus surprenants,
Un couple de jeunesse s'isole sur l'arche,
— Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne? —
Et chante et se poste.

S'agit-il exactement là de leur traversée? *Les chutes du fleuve*. Nous aurions plutôt l'Escaut que la mer du Nord, Anvers qu'Ostende. Mais, que l'arche appareille ici ou bien à côté, le jour ou la veille, ce couple qui s'isole des co-passagers, nous le reconnaissons bien tel que l'imagine Rimbaud. Quoi de plus éloigné du couple que Verlaine voit, et pour moitié, qu'il compose! Quoi de plus contraire, grâce à la participation de la Vierge folle, au ménage que l'Epoux infernal habille de sa personnalité tyrannique! Touristes amis, débarquant ensemble dans un pays neuf, apportèrent-ils jamais des préoccupations plus réciproquement étrangères? — Non, répondent les lettres de Verlaine à Lepelletier et les *Illuminations* écrites à Londres.

Les lettres où Verlaine rapporte ses impressions manifestent une ardente curiosité du spectacle londonien; la joie, malgré qu'elles le déclarent cent fois plus vilain que beau et suprêmement ridicule, « sauf son immensité et sa très imposante activité

commerciale presque effrayante », la joie d'e
jouir par tous les pores. « Plat comme une punais
qui serait noire, London... sans monuments aucuns
sauf ses interminables docks... petites maison
noirousses... Jamais rien vu de si pauvre et ma
assorti que les cafés;... passants incroyablement bru
taux, le tabac immonde, le poisson horrible », etc
etc. Au demeurant la meilleure fille du mond
« Très inattendu tout ça et cent fois plus amusan
que les Italies, Espagnes et autres Bords du Rhin!
Joie d'enfant qui prend à se raconter un plais
communicatif. Ecœuré par la grossièreté de ses sen
timents et la bassesse des détails qu'il nous ra
masse, si nous réfléchissions une seconde, sa fran
che gaîté ne nous en laisse pas le loisir. Nou
nous égayons à voir combien cette formidable usin
à boire, manger, forniquer, vomir et déféquer l'
muse; ce tohu-bohu de rues, de places, de quai
docks, gares, offices, bars, dining-rooms, meublé
théâtres, boutiques, temples, beuglants, bouges, en
seignes, trottoirs, doubles you-ci et pissotières, au
quel il fait danser la gigue dans le brouillard pois
seux et le gaz flambant. — « D'ailleurs, la Tamise
est superbe : figure-toi un immense tourbillon de
boue, quelque chose comme un gigantesque goguenau débordant. » De cette poubelle babylonienne,
son crochet ivre nous sort une infinité de person
nages et d'accessoires vivants en diable. Nous trou
vons drôles les niaiseries et les ordures qu'il nous

débite en un argot mi-batignollesque, mi-cockney, assaisonné d'effroyables injures à ce bon Dieu anglican qui ferme les mastroquets le dimanche! Bref, pour être expédiés du pays du spleen, ces *Croquis londoniens*, comme il les dénomme, ne nous semblent pas spleenétiques.

Croquis au figuré semés, comme toutes ses missives, de croquis vrais, dignes d'honorer les urinoirs où il nous conduit sans trêve. Arthur qu'il a croqué différentes fois (l'une en juin, près de leur départ) nous manquerait, durant le voyage, sans le peintre Félix Régamey. Celui-ci nous a laissé l'image des deux touristes, peu riche en linge. Trois pas derrière Verlaine, nez au vent comme un chien de chasse, son guide à la main (peut-être un carnet de notes), Rimbaud arrive morne et hargneux, « âne lugubre », comme l'appelait André Gill (1), en contraste voulu avec la curiosité criante du compagnon. Certes, il lui tient tête dans leurs stations rafraîchissantes, car, là non moins qu'en Belgique,

> Entre autres blâmables excès
> Je crois que nous bûmes de tout;

idem, quand ils se restaurent. Mais on le sent aussi isolé, muré dans l'arche de Noé britannique que Verlaine y est sociable, ouvert. Et il oppose à la chaleur que versent pale ale, stout,

(1) Delahaye, *Rimbaud l'Artiste*, p. 135.

En passant par les eaux de vie
Qu'on cite comme redoutables,

la froideur qu'admirèrent dès ses débuts les amis de l'académie d'Absomphe — quitte à exploser parfois dans une de ces mystifications mortellement épouvantables pour la Vierge folle qu'enregistrera *Délires I.* Fourbus et pleins, les voici at home où, tandis que le « pitoyable frère », exposé dans *Vagabonds,* ronfle, ce satanique docteur gagne leur fenêtre à guillotine. Et sur la ville endormie, *par delà la campagne traversée par des bandes de musique rare,* il crée *les fantômes du futur luxe nocturne.* Il écrit *Villes, Métropolitain, Promontoire Scènes, Nocturne, Vulgaire,* etc. Toutes pages où Verlaine ne se trouve plus amené; pages d'autant plus ésotériques, cependant, que les croquis qu'il vit tout à l'heure tracer à Verlaine furent positifs et clairs.

« Ponts véritablement babyloniens, avec des certaines de piles en fonte, grosses et hautes comme feu la Colonne et peintes en rouge sang (nota Verlaine)... Poussé l'autre jour en bateau jusqu'à Wolwich, les docks sont inouïs : Carthage, Tyr et tout réuni, quoi!. » — Et le Voyant :

Des locaux cent fois plus vastes qu'Hampton-Court... Les parcs représentent la nature primitive travaillée par un art superbe, le haut quartier a des parties inexplicables : un bras de mer sans bateaux roule sa nappe de grésil bleu entre des quais chargés de candélabres

éants... Le quartier commerçant est un circus d'un seul tyle avec galerie à arcades. On ne voit pas de boutiques, ıais la neige de la chaussée est écrasée; quelques na- abs, aussi rares que les promeneurs d'un matin de imanche à Londres, se dirigent vers une diligence de iamants... Le faubourg se perd bizarrement dans la ampagne, le « Comté » qui remplit l'occident éternel es forêts et des plantations prodigieuses où les gen- lshommes sauvages chassent leurs chroniques sous la ımière qu'on a créée...

Deux ou trois fois, l'auteur des *Croquis londo- iens* (et... de *Hombres*), malgré la prudence où le ent son obligation de ne pas alarmer Lepelletier, ôdera auprès de « jeunes garçons » qui ont « l'air ɔrmidablement suspects, avec leur petit costume ɔllant, et leurs figures généralement charmantes ».

Voyez d'autre part l'illumination *Parades* si- naler « quelques jeunes — comment regarde- aient-ils Chérubin? — pourvus de voix effrayantes de quelques ressources dangereuses », et qu'on envoie prendre du dos en ville, affublés d'un ıxe dégoûtant ». Voyez, dans *Bottom*, ce que don- ent, mises en hallucination, « Sabines de la ban- eue », les pierreuses campées si pittoresquement bonassement par Verlaine...

II

Le séjour en Angleterre diffère du belge, pa
que la Vierge folle et l'Epoux infernal bientôt
seront plus l'un à l'autre. L'ex-chef du Bureau
la Presse sous la Commune retrouve à Lond
beaucoup de réfugiés de la Commune qui lui s
autant d'amis ou camarades. Le plus en
s'appelle Vermersch, fougueux libertaire et p
quelquefois talentueux, grand admirateur et m
disciple de l'auteur des *Poèmes saturniens*. V
mersch vient d'épouser une Anglaise et, dès le
septembre, il a passé à l'arrivant, Howland Stre
34-35, son logement, d'ailleurs minable, de garç
Il le laisse aussi s'embaucher dans son journ
L'Avenir qui, n° du 13 novembre, publiera des v
inspirés jadis à Verlaine par cette affaire du Cloî
Saint-Méry, en 1832, que fixa le crayon veng
de Daumier. Il y a Vermersch, Lissagaray, Mat
zewictz, Andrieux, etc., tous menant de front la lu

ontre Foutriquet, les belles-lettres et la bohème. y a aussi l'atelier de Félix Régamey où beaucoup équentent et où, sitôt arrivés, Verlaine conduisit imbaud. Grâce à tant de relations, une fois fini ur voyage de reconnaissance dans Londres, Arur et lui passeront des journées entières sans voir (qu'à *l'heure du « cher corps » et du « cher eur »*). Le sauvage se rend impossible dans ces ilieux-là, comme dans les parisiens; sur l'esprit 'il y apporte, avant de n'y plus vouloir ni pouvoir ntrer, nous avons la plaquette de Régamey : *Verine dessinateur* (1). Elle note son mutisme, con-

(1) Elle donne en fac-similé, et comme étant de Verlaine, ux de ces dizains parodiques des *Humbles* du bon Cop-, à la mode es-cénacles de l'époque et dont je cite plus n deux échantillons consacrés par Verlaine à Rimbaud. ant aux deux recueillis par Régamey et qui lui furent is dans son atelier de Londres par nos compagnons, l'un pplique à Napoléon III, l'autre au Prince impérial. L'édir des *Œuvres posthumes de Verlaine* les place tous deux tome II de cet ouvrage, p. 406-407, dans un appendice sacré aux dessins du poète. Ces dizains sont en effet, et l'autre, accompagnés d'une caricature; le premier e de l'ex-empereur, le second de son fils.

Or Arthur est responsable du second dizain, auquel Verne n'a rien à prétendre :

L'Enfant qui ramassa les balles, le Pubère
Où circule le sang de l'exil et d'un père
Illustre...

'écriture, le dessin en sont de lui : l'examen ne m'a sé aucun doute. Le texte aussi porte la marque et de prosodie et langue, et de sa méchanceté; et la pratique t il dote l'infortuné « Charognard » (c'est le nom par el les feuilles à père Duchesne de la Commune nomment l'aiglon bien déplumé; c'est le nom que Verlaine

trastant avec l'allant de Verlaine, elle dessine s
image. Affalé sur une chaise, une musette sur l
genoux, le menton contre le ventre, enfoncé ju
qu'au menton dans un haut de forme rébarbat
Arthur dort, ou fait semblant. Fantin-Latour
trouverait pas changé son modèle ingrat du *Coin*
table.

Certes, si l'Adolescent n'avait pas vomi dep
des mois la politique, l'attirance qu'elle exerce
son compagnon achèverait de la lui rendre odieu
Elle joue, en somme, dans leur ménage, le r
qu'à Paris jouait Mathilde; celui d'un trait de...
sunion. Non pas direct, — Arthur ne prend
au sérieux les opinions que le « pitoyable frère
rédacteur pour rire du torche c... de Vermers
s'imagine posséder — mais par les distracti
qu'elle procure au susdit. Elle le distrait de
apostolat, tandis qu'il va parvenir au sommet n
sianique de *Génie*. A ce moment où (fera
Une Saison à la Vierge folle), « dans les bouges

ne manque pas de lui donner dans les *Croquis londoni*
chaque fois qu'il rencontre sa photographie aux devantur
cette pratique est bien dans la note de l'œuvre du mauv
garçon, — à preuve *Les mains de Jeanne-Marie*.

Il convient donc de retirer à Verlaine et de rendr
Rimbaud ces dix vers, dont j'oubliais l'existence en d
nant *Bruxelles* comme sa dernière production prosodi

V. cependant sur le Prince impérial la belle pièce pali
dique de *Sagesse* :

Prince, mort en soldat à cause de la France,
Ame certes, élue...

nous nous enivrions, il pleurait en considérant ceux qui nous entouraient, bétail de la misère »; à ce moment où il relevait, lui Arthur, « les ivrognes dans les rues noires avec la pitié d'une mère... », la pseudo-politique de Verlaine lui fait définitivement comprendre qu'il se trouve inapte à être relevé, à être sauvé. De là le mépris qui sature *Vagabonds;* de là des scènes aussi fréquentes que violentes, suivies de réconciliations dont Verlaine sent le caractère de plus en plus provisoire. Incapable de mener la vie anti-sociale à deux que son compagnon exige (et à laquelle il s'engagea lorsqu'ils quittèrent Paris), incapable de se passer des « délicatesses mystérieuses » du « Satan adolescent », Verlaine vit dans l'angoisse. Et c'est ici qu' « après une pénétrante caresse », il s'entend dire : « Comme ça te paraîtra drôle, quand je n'y serai plus, ce par quoi tu as passé! Quand tu n'auras plus mes bras sous ton cou, ni mon cœur pour t'y reposer, ni cette bouche sur tes yeux. Parce qu'il faudra que je m'en aille... » — Une pièce des *Romances* traduit cette angoisse de l'abandon.

> Je crains toujours, ce qu'est d'attendre!
> Quelque fuite atroce de vous.

Parce qu'il faudra que je m'en aille très loin, un jour. Puis il faut que j'en aide d'autres : c'est mon devoir. Quoique ce ne soit guère ragoûtant... chère âme! — Ajoutons à ces poussées de messianisme que

La misère aussi faisait rage
Par des fois dans le phalanstère

de nos deux læti et errabundi relatifs. L'hiver sévit, qu'Arthur déteste « parce que c'est la saison du confort » — et le confort que Verlaine lui assure est faible. Quitter Londres cependant, c'est la nécessité de rentrer à Charleville où il n'est pas sûr qu'on l'acceptera. L'Epoux infernal s'en informe, non sans faire « vingt fois cette promesse d'amant » à la Vierge folle *qu'il ne me lâcherait pas.*

« Rimbaud a récemment écrit à sa mère pour l'avertir de tout ce que l'on disait et faisait contre nous, et je suis à présent en correspondance réglée avec elle » — raconte Verlaine, le 14 novembre, à Lepelletier. A l'en croire, il trouverait chez Vitalie Cuif une alliée brûlant de défendre ses intérêts au procès en séparation et certaine qu'il se trame autour de son fils et de l'irréprochable ami de son fils « un évident filet dont les mailles doivent être et peuvent être rompues ». — Voilà qui fait partie de la comédie que Verlaine joue à Lepelletier; si Mme Rimbaud dépense ses timbres à l'adresse du séducteur de son enfant, ce ne peut être que pour le menacer d'une plainte, mais elle n'a point son adresse, que savent seuls Mme Verlaine mère et Lepelletier. Tout ce que raconte ici Berrichon, en accord avec Verlaine, me paraît invention pure et de contre sens. Quoi qu'il en aille, dans une nouvelle lettre à Lepelletier, non datée mais suivant de peu

le 14 novembre (1), on lit : « Rimbaud doit repartir cette semaine pour Charleville ». Et le 26 décembre, Pauvre Lélian, déclaration faite par l'oie de Christmas, « the Goose », est *exequis* et qu'il s'en est « bondé ces jours-ci chez insulaires! with apple sauce! » gémit :

« Bien triste pourtant : tout seul! Rimbaud (que tu ne connais pas, que je suis le seul à connaître) n'est plus là. Vide affreux. Le reste m'est égal. C'est des canailles. C. Q. F. D., et ce qui le sera, démontré. Mais chut! Zut! »

(1) D'après Lepelletier (*Paul Verlaine, sa vie...* p. 308), et la *Correspondance*, t. I, adopte cet ordre, la dite lettre est postérieure à celle datée du 26 décembre. — Non; car le : « Rimbaud doit repartir cette semaine », ne saurait être postérieur à la phrase : « Rimbaud n'est plus là », qui figure dans la lettre du 26 décembre. La plupart des lettres de Verlaine ne sont pas datées, et l'ordre dans lequel Lepelletier et la *Correspondance* les rangent est maintes fois erroné.

Dans l'ouvrage de Lepelletier, le texte de Verlaine est souvent édulcoré. La *Correspondance* le rétablit, mais s'est trouvée cependant deux ou trois fois dans l'impossibilité de le faire.

III

Pour savoir ce qu'Arthur devient pendant le
mier trimestre de 1873, nous avons une des le
de Verlaine à Lepelletier. Elle nous apprend q
près une absence de quelques semaines, l'au
de *Bateau Ivre* est à Londres. Depuis le 26 déc
bre, Pauvre Lélian n'a plus écrit à son futur
graphe; il s'en excuse par une courte missive d
sans plus : « Londres, samedi », il n'avait poin
nouvelle adresse du destinataire. Cependant il v
de manquer mourir. Voilà huit jours qu'il expé
croyant sa dernière heure venue, « à deux ou tr
amis sérieux » (dont Lepelletier, s'il eût connu s
adresse), « une espèce de lettre de faire part »; hu
jours, qu'il télégraphia à sa femme d'accourir. « M
mère *seule* vint, et c'est d'elle que je tiens ton adre
se nouvelle. Deux jours après, Rimbaud, parti d'i
depuis plus d'un mois, arrivait et ses bons soin
joints à ceux de ma mère et de ma cousine, ont réu

si à me sauver cette fois, non certes d'une claquaison prochaine, mais d'une crise qui eût été mortelle dans la solitude » (1).

Sur les circonstances, la durée de ce séjour, le poète sera muet dans deux lettres sans date, dont la seconde annonce que sa mère regagne Paris pour l'y précéder de peu. Mais, le 19 mai, alors à Jehonville et entretenant Lepelletier des *Romances sans paroles* qu'il tient à dédier à Arthur, il invoquera « le dévouement et l'affection qu'il m'a témoignés toujours et particulièrement quand j'ai failli mourir ». Car il faut que Lepelletier s'explique (lui qui ne porte pas Rimbaud dans son cœur) le pourquoi de cet hommage périlleux. Or, Verlaine ne peut pas lui dire, il ne veut point qu'il devine le dessein double que cache la composition du recueil. Les *Romances* sont une façon de mémoire à l'adresse des magistrats qui vont juger entre Mathilde et lui, je l'ai dit (2), mais elles constituent encore une ma-

(1) En réalité, Verlaine n'a jamais été sérieusement malade. Cette comédie qu'il joue plus ou moins consciemment à Lepelletier, qu'il joue aussi à Blémont, fait partie de son système de défense procédurière. La dite maladie (pense-t-il), le refus cruel de Mathilde, toucheront le cœur des juges en faveur de son époux. Cela certes est bien enfantin, mais le poète agit ici en grand enfant, en grand enfant gâté. — Qu'est-ce cependant que la cousine dont il fait mention à son chevet? — La bonne Elisa Dehée? Mais elle était morte à cette époque, il me semble. Sans doute cette cousine vient sous sa plume pour corser le drame de sa maladie.

(2) Et expliqué dans : *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud.*

chine destinée à amadouer Rimbaud, une machination destinée à rentrer en grâce auprès du terrible adolescent.

Berrichon ignore et brode. Sur l'appel désespéré de Verlaine, « annonçant une grave maladie » Mme Rimbaud, émue de l'émotion de son fils et « se félicitant à part soi » de lui découvrir un aussi bon cœur, « lui remit spontanément l'argent nécessaire au voyage et à l'existence durant quelques jours ». Etant convenu que, « issue heureuse ou malheureuse, Arthur reviendrait au plus tôt ».

Non; le voyage n'a été ni autorisé ni subventionné par Vitalie Cuif (1). Mais les lettres de Verlaine, reçues par Arthur — pas chez sa mère (qui les eût mises en pièces ou envoyées au parquet), mais chez Bretagne ou Delahaye, ont ému Arthur... C'est qu'elles le trouvent alors qu'il vient d'enfanter *Génie*. Croit-il le suppliant en danger? Ou simplement en état de recevoir le secours dont il s'était jusqu'ici montré indigne? — « C'est mon devoir, quoique ce ne soit guère ragoûtant, chère âme! » Son devoir, puisqu'il *est l'affection et le présent*, puisqu'*il est l'affection et l'avenir*, puisqu'*il est l'amour*.

(1) Delahaye, dans son intéressante biographie *Verlaine* (1919, Messein), écrite avec beaucoup de détails qu'il tient de Mme Verlaine, la mère, explique (p. 164) que Rimbaud est allé à Londres avec 50 francs que, sur sa demande, lui a fait tenir Mme Verlaine, par l'intermédiaire de lui, Delahaye.

Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée,

... Et nous nous le rappelons, et il voyage... Et si l'Adoration s'en va, sonne, sa promesse sonne...

Il ne s'en ira pas, Il ne redescendra pas d'un ciel, Il n'accomplira pas la rédemption des colères des femmes et des gaîtés des hommes et de tout ce Péché : car c'est fait, lui étant, et étant aimé.

O ses souffles, ses têtes, ses courses : la terrible célérité de la perfection des formes et de l'action...

... Son corps! Le dégagement rêvé, le brisement de la grâce croisée de violence nouvelle!

Sa vue, sa vue! tous les agenouillages anciens et les peines *relevées* à sa suite...

... Il nous a connus tous et nous a tous aimés (1).

Non! il ne se dérobera pas à sa mission. Déclenché par l'hystérie messianique, Arthur prend le train. Mais si puissant que soit en nous un facteur, nos actes ne sont jamais des corps simples. L'Adolescent est mené aussi par la jalousie triomphante. Et n'oublions pas le dégoût du toit maternel dont ces quelques semaines l'auront muni.

Quant à l'état de Verlaine, rien de plus clair. Rimbaud l'a quitté à peine, en décembre, que le regret ardent du foyer conjugal s'implante en lui; ce regret dont l'expression alimente leurs querelles, à preuve le : « en hurlant son songe de chagrin idiot », de *Vagabonds*, à preuve le : « j'ai oublié tout

(1) C'est vraisemblablement l'illumination *Génie* et le souvenir du Rimbaud de cette minute qui déclencheront le magnifique poème verlainien *Crimen amoris*.

mon devoir humain pour le suivre », de *Délires*. Et peut-être laissa-t-il partir l'ami en caressant l'idée d'une réconciliation avec l'épouse; peut-être est-ce pour avoir surpris son dessein de trahison que Rimbaud l'aura quitté. Nous le voyons donc épistolant à Mathilde, se répandre en lamentations et serments aussi fervents que sincères, aussi sincères qu'incroyables et lui envoyer — fruit de ses remords, fleur de son espoir — le céleste *London Bridge*.

Regarde ces flots noirs, ce grand fleuve de boue
Roulant tous les débris fangeux de la Cité :
Tu verras par moment briller une clarté,
Une paillette d'or où le soleil se joue.

Et si tu peux, regarde à présent dans mon cœur!
Peut-être y verras-tu quelque vague lumière;
C'est comme un souvenir de sa beauté première;
Et c'est assez, vois-tu, pour le rendre meilleur.

Car l'espoir est pareil au soleil qui se joue;
Tous deux ont le pouvoir de créer ces clartés :
Quelques rêves divins pour les cœurs dévastés
Et quelques reflets d'or pour les fleuves de boue!

Ce poème, que nos précédents ouvrages ont révélé, était resté inconnu. Pourquoi Verlaine ne l'a-t-il pas mis dans les *Romances?* — Parce qu'il est un désaveu, un repentir de sa passion pour Rimbaud; parce qu'il contient de quoi, pour parler comme la lettre de Quiévrain, *tuer le cœur de son*

ami. Non seulement l'époux de Mathilde ne le mettra pas dans les *Romances*, mais encore il oubliera complètement l'avoir écrit. « Je rejoins Rimbaud, s'il veut encore de moi après cette trahison que vous m'avez fait faire ! » — déclare la lettre de Quiévrain.

... « D'ailleurs la Tamise est superbe : figure-toi un immense tourbillon de boue, quelque chose comme un gigantesque goguen... »

IV

Au corps des *Illuminations*, publié pour la première fois en 1886 par « La Vogue », puis en 1892 par Verlaine, se sont ajouté, dès 1895, un lot de cinq pièces dites par les éditeurs *Autres Illuminations*. Ces cinq pièces : *Fairy, Guerre, Génie, Jeunesse, Solde*, peuvent être considérées comme le produit de Rimbaud entre son départ de Londres, décembre 1872 et son retour à Londres, fin janvier ou février 1873.

Dans *Fairy*, il n'est pas interdit de trouver un vague rappel de l'atmosphère ardennaise, une note déjà perçue parmi le concert des illuminations premières; une note que les proses portant le signe de Londres ne donnent point. Cette phrase : « Après le moment de l'air des bûcheronnes à la rumeur du torrent sous la ruine des bois, de la sonnerie des bestiaux à l'écho des vals et des cris des steppes... » semble traduire le bonjour du Voyant au paysage natal.

Mais ce n'est point d'un bain de nature ardennaise qu'il s'agit. We are in London. « Un cheval détale sur le turf suburbain et le long des cultures et des boisements, percé par la peste carbonique... » Ou plutôt, nous rentrons de Londres et de son dimanche si incommode, avec la fermeture des cabarets! Des trois chapitres de *Jeunesse*, le premier est intitulé « Dimanche ». Après un regard justificatif sur son passé et sur son âge, sur les vingt ans qu'il voudrait avoir, au lieu de dix-huit et demi (un autre chapitre de *Jeunesse* s'appelle « Vingt ans »), se déchaîne la monstrueuse explosion d'éréthisme mystique qui s'intitule *Génie*. Voilà ce que son orgueil rapporte des faubourgs londoniens, bergerie du « bétail de la misère » où ce bon pasteur « relevait les ivrognes dans les rues noires »! Voilà ce que cette ville de la Bible sema dans la cervelle du ci-devant lecteur de la Bible à la tranche vert-chou! Sur l'écran de son altruisme redevenu universel, Arthur projette sa personnalité en messie. Comme Jésus, il marche sur les flots. Qu'on se le dise!

Il nous a connus tous et nous a tous aimés. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, le héler et le voir, et le renvoyer, et, sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour.

Puis le Voyant, à l'imitation sans doute des orateurs du plein air du dimanche londonien, débagou-

le *Solde*, comme un prospectus commercial; et quoi de plus britannique, en effet, que cette mixture de religion et de négoce? « A vendre ce que les Juifs n'ont pas vendu... A vendre... ce qu'on ne vendra jamais! Les vendeurs ne sont pas à bout de solde! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de sitôt. » Du second voyage à Londres, Arthur va rentrer fortement menacé dans ses positions anti-chrétiennes. Il trouve, en effet, le futur auteur de *Sagesse* dans l'attitude agenouillée que le début de *Délires I* présente.

O divin Epoux, mon Seigneur, ne refusez pas la confession de la plus triste de vos servantes. Je suis perdue. Je suis soûle. Je suis impure. Quelle vie!

Pardon, divin Seigneur, pardon! Ah! pardon! Que de larmes! Et que de larmes encore plus tard, j'espère!

Plus tard, je connaîtrai le divin Epoux! Je suis née soumise à Lui. L'autre peut me battre maintenant...

C'est lui, Arthur, l'*autre*. Le convertisseur manque d'être converti. Il prend la fuite métamorphosé — ce vainqueur et ce supplanteur du Christ! — en champ clos où s'affrontent son paganisme de primitif, de fils du Soleil, et le Christianisme. — Tel, comme dit Merlin, cuyde-engeigner autrui, qui souvent...

Ici commence le *combat spirituel aussi brutal que la bataille d'hommes* dont les derniers mots d'*Une Saison* proclameront que l'ex-damné sort victorieux.

Entre les cinq *Autres Illuminations*, décembre

1872-février 1873, et *Une Saison,* ouvrage qui porte la mention sous son point final « avril-août 1873 », par ce mois de mars-avril l'autobiographe nous offre un témoignage qu'il convient d'analyser.

Il s'agit d'une prose sans titre, laquelle débute : « *Cette saison la piscine des cinq galeries était un point d'ennui...* » et montre Jésus en action de miracle. Dans l'édition de 1895, Delahaye et Berrichon nous ont donné cette prose en suite des *Autres Illuminations,* et comme « trouvée parmi des brouillons d'*Une Saison en Enfer* que possède M. F. A. Cazals et qui lui viennent de Paul Verlaine ». Dans son abracadabrante édition de 1912, préfacée cocassement par M. Claudel, le beau-frère posthume, après avoir rejeté en appendice près d'un tiers de la production du poète, s'est permis d'incorporer cette prose à titre de prologue dans *Une Saison.* L'interpolation, comme l'appendice, est sans excuse; mais comme l'appendice, elle a un but. Son but, c'est de corser le sens chrétien que notre biographe (sur lequel le préfacier renchérira) attribue à *Une Saison,* ouvrage qui lui paraît constituer « depuis les cathédrales gothiques... l'affirmation la plus dense, la plus substantielle du Christianisme... un témoignage poignant de la réalité catholique (1). »

Ce pseudo-prologue n'est au contraire qu'un épisode du combat mystico-athéiste qui se livre chez Arthur. La page développe, sous forme de pa-

(1) Berrichon, *J.-A. Rimbaud, le Poète,* p. 281.

rabole sans irrespect, le refus gouailleur que damné d'*Une Saison* oppose au sauvetage chrétie quand il s'écrie : « Je ne me crois pas embarq pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père.

Jésus entra aussitôt après l'heure de midi. Person ne lavait ni ne descendait de bêtes. La lumière da la piscine était jaune comme les dernières feuilles d vignes. Le divin Maître se tenait contre une colonn il regardait les fils du Péché : le Démon tirait sa lang en leur langue, et riait.

Le Paralytique se leva, qui était couché sur le fla franchit la galerie; et ce fut d'un pas singulièrement suré qu'ils le virent parcourir la galerie et disparaî dans la ville, les Damnés.

Les Damnés! Arthur est l'un d'eux tant qu demeure sous le joug de la morale chrétienne, ta que la honte et le remords le paralysent dans l'a souvissement de ses instincts. *Une Saison* proc mera qu'il s'est libéré, qu'il se trouve désorma hors du plan chrétien. C'est ici une importante é pe dans la voie de la libération et elle s'accomp par l'aide de Satan. Tandis que ses co-damnés de cendent dans la piscine du baptême, « ne raillan plus, mais avec envie », et qu'ils en sortent croyant guéris (à tort d'ailleurs, car « les péchés l rejetaient sur les marches, et les forçaient de che cher d'autres postes »), Arthur, fortifié par le D mon, déjà se délivre du principal des entraves, marche « d'un pas singulièrement assuré vers

Ville », — vers la Vie antérieure au dogme du péché originel.

Bientôt, en effet, l'Adolescent s'est ressaisi. Une lettre à Delahaye, datée mai, le montre guéri de toute aspiration chrétienne... Plus d'enfer; Arthur n'est plus à Satan, puisqu'il n'appartient plus à Dieu. Il est devenu un primitif, un fils du Soleil, un enfant de la Nature, et d'autant plus que c'est à Roche, au sein de la ferme familiale que nous le trouvons. « Laïtou (Roche, canton d'Attigny), mai 73 »; c'est de ce lieu-là qu'il épistole.

Cher ami (gouaille-t-il), tu vois mon existence actuelle dans l'aquarelle ci-desous.

O Nature! ô ma mère!

(Suit un dessin à la plume (1) : dans le ciel, un petit bonhomme avec une bêche en ostensoir et ces mots lui sortant de la bouche : *O nature! ô ma sœur!!!* — Par terre un bonhomme plus grand, en sabots, une pelle à la main, coiffé d'un bonnet de coton, dans un paysage de fleurs, d'herbes, d'arbres. Dans l'herbe, une oie avec ces mots lui sortant du bec : *O nature! ô ma tante!!!*)

Quelle chierie et quels monstres d'innocence, ces paysans. Il faut, le soir, faire deux lieues et plus, pour boire un peu. La mother m'a mis là dans un triste trou. (Un second dessin représentant Roche avec cette légende : « Laïtou, mon village.)

Je ne sais comment en sortir; j'en sortirai, pourtant.

(1) Ainsi décrit par Berrichon, qui a publié la lettre dans La Nouv. Rev. Franç. », 1-VII-1914.

Je regrette cet atroce Charlestown, l'Univers, la Bibli
thèque, etc. Je travaille pourtant régulièrement; je fa
des petites histoires en prose : Livre païen, ou Liv
nègre. C'est bête et c'est innocent. O innocence! inn
cence, innocence, innoc... fléau!

Voilà donc l'état psychologique qu'*Une Saiso*
enregistre dûment arrêté. Voilà *Une Saison* sur
chantier; cet ouvrage dans le premier chapitre d
quel, intitulé *Mauvais sang,* nous pourrons lir
« Je n'ai pas le sens moral, je suis une brute... Ou
j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis u
bête, un nègre... Vous êtes de faux nègres, vous m
niaques, féroces, avares. Marchand tu es nègre; m
gistrat, tu es nègre; général, tu es nègre; empere
vieille démangeaison, tu es nègre. J'entre au vi
royaume des enfants de Cham (1). »

Rimbaud n'a donc pas menti, en indiquant s
livre commencé en avril. D'autre part, la lettre i
dique que l'ouvrage est déjà fort poussé. Quelle e
cependant, la date précise de la lettre? — Ass
antérieure au dimanche 18 mai, jour où Verlai
a proposé à Delahaye et à Rimbaud un « rende
vol » à Bouillon, auquel Arthur indique à leu
ami commun qu'il n'ira pas.

Verlaine, en effet, a quitté Londres. Mais il n

(1) Pour la démonstration du fait que le *Livre païen o*
Livre nègre est bien, sous ce titre provisoire, une *Saison e*
enfer, je renvoie à mon ouvrage *Au cœur de Verlaine*
de Rimbaud, chapitre intitulé « Glose sur une Saison e
Enfer ». On y trouvera élucidé quasi mot à mot le ch
pitre « Mauvais sang », d'*Une Saison.*

s'est pas rendu à Paris (contrairement à ce qu'il annonça à Lepelletier). En avril, il se trouve à « Jehonville, près Paliseul, Luxembourg belge, chez Mme Evrard », une parente paternelle. Pourquoi là et non à Paris? Est-ce pour être plus à la portée de Rimbaud? Non, mais parce que le peureux qu'il est redoute une arrestation, s'il rentre en France. S'étant déjà cru compromis voici deux ans pour sa participation à la Commune, ne s'est-il pas lié à Londres, tout l'hiver, avec le compromettant Vermersch? N'a-t-il pas publié dans sa gazette non seulement des vers, mais quelques papiers?...

Il résulte de la lettre de Rimbaud que s'ils sont en relations épistolaires, Verlaine et lui, il ne songe, lui, nullement à reprendre cette existence d'enfer dont il est en train d'écrire l'histoire. Le 18, il n'ira pas à Bouillon. Il va cependant à Bouillon, mais quand? — Le 24 mai. C'est à cette date que le rendez-vol a été renvoyé. Je lis, en effet, dans une missive de Verlaine à Lepelletier, datée : Jéhonville, le 23 mai : « Je pars demain pour Bouillon, où j'ai rendez-vous avec des camaraux de Mézières, Charleville, et de là pour Liège, belle ville de moi inconnue et de Liège pour Anvers et d'Anvers pour Leun' deun'. »

Arthur se rend à Bouillon avec Delahaye, pris à Mézières, en passant. Y va-t-il pour renouer avec Verlaine et repartir avec lui? — Certainement. Il croit ou veut faire semblant de croire aux promesses du traîtreux époux de Mathilde. Et le 24, donc, tan-

dis que Delahaye retourne à Mézières, les deux compagnons d'enfer sont redevenus la Vierge folle et l'Epoux infernal. C'est le dernier de leurs replâtrages. Il cessera le 11 juillet par les coups de revolver de Bruxelles.

V

Le 27 au matin, ils sont à Londres et s'installent 8, Great College Street, Camden Town, derrière King's Cross. « Quartier très gai; pas très loin du village Highgate; dans le nord-ouest, la campagne est admirable. »

Un billet de Verlaine, le 28, apprend à Lepelletier cette arrivée, mais en taisant que Rimbaud y participe. Dans une courte lettre, non datée et toujours muette sur Arthur, le poète indique : « Je donne des leçons de français; ça me rapporte quelque chose comme 100 ou 150 fr. par mois. » — Et Lepelletier ne recevra plus rien, avant une lettre du 28 septembre, mandée de Bruxelles, prison des Carmes.

D'Emile Blémont, le seul de ses camarades de lettres qui ne le rejette pas (fort honnête homme, fréquentant peu les cafés et à cent lieues — je suppose! de soupçonner que l'homo-sexualité existe;

d'autre part riche, considéré, accrédité auprès de
maîtres), Verlaine se sert comme il use de Lepelle
tier. Il le manie aussi habilement en vue des cénacle
que Lepelletier en vue du cercle bourgeois auquel
rue Nicolet participe, et de la basoche. Le 30 mai,
lui signale son retour à Londres, « après les der
niers, *les plus délicats* efforts, j'ose le dire, sûr main
tenant de l'affreuse bêtise de ma femme ou de s
profonde méchanceté ». Le 21 juin, autre missiv
non moins calculée... et instinctive à la fois, que
première. Longue lettre, le 25, pleine de détails su
sa vie, ses projets; pleine de littérature, de politiqu
et où circule une alacrité tempérée de quelques
« l'indignité de son malheur » ou « la bêtise de
trahison dont j'ai cru mourir ». Pour finir, un
phrase qui se voudrait cavalière sur le procès, dor
l'échéance le tracasse aussi grandement qu'il lui ap
partient d'être tracassé. Aucune allusion à la pr
sence de Rimbaud.

Or, cette lettre du 25 juin dit M^me^ Verlaine
Londres et qu'elle repart pour Paris. Pourquoi so
fils la fit-il venir et pourquoi la fait-il partir, cett
obéissante? — Parce que la nouvelle lune de mie
est épuisée et que la discorde habite le « drôle d
ménage ». Parce que, en dépit du *Je n'y pense plu*
que la lettre du 25 jure en italiques à Blémont, l
« Veuf » se forge l'idée d'une réconciliation avec Ma
thilde. Et alors, il se reproduit ce qui s'est produi
tant de fois : Verlaine lâche Arthur aussi naturel

lement, aussi sincèrement qu'il l'implorait, de Jéhonville. Certes le caractère et les façons de l'un mériteraient peut-être à l'autre des circonstances atténuantes si nous avions à juger entre eux — ce qu'à la Thémis psychologue ne plaise! Croire en effet qu'Arthur se gêne pour manifester son mépris et son dégoût au lâche et au fourbe que bientôt il ne voudra plus appeler que *le Loyola,* ce serait mal le connaître. L'envie du sauvetage l'a abandonné! Si le dégoûté qui, dans *Vagabonds,* nous peignit déjà « la bouche pourrie, les yeux arrachés » du « pauvre frère », garde sous sa dureté une ombre de compassion, nous sommes maintenant, ou allons être, à cette déclaration lapidaire d'*Une Saison :* « Ainsi, j'ai aimé un porc ». Il reste avec Verlaine parce que Verlaine le nourrit et le loge, prêt à le fuir dès qu'il n'aura plus besoin de lui (1). D'autant que l'écrivain chez lui — puisque *Une Saison* est

(1) M. F.-A. Cazals a bien voulu me communiquer le brouillon d'une annonce établie par Rimbaud pour un journal. Ce document (inédit), que M. Cazals tient de Verlaine, présente un premier essai, abandonné, puis l'annonce ainsi arrêtée :

A French gentleman (20) *of high literary and linguistic social* [*attainment*] *conversation will be glad to accompany gentleman artist préférence or a family wishing litoral in Southern or Eastern countries.*

Il est possible que cette annonce (il serait curieux de rechercher sur les principaux journaux londoniens de l'époque si elle a paru) date du séjour 1873. Mais l'adresse qu'elle donne : *A. R. 165 King's Road Reading,* n'est en tout cas pas celle donnée par Verlaine à Blémont.

une dénonciation du contrat passé avec la littérature — est aussi défunt qu'il reste vivant chez Verlaine. Ceci dit, lequel a le plus de responsabilité dans leurs querelles? — En veine de bavardages séniles, Pauvre Lélian racontait ainsi leur rupture au confident que nous avons déjà écouté :

Voilà. C'est une histoire de ménage. A Londres, quand la dèche était pire, on mangeait à la maison. Ce jour-là, c'était à moi d'aller aux provisions. J'y vais. J'en reviens rapportant d'une main un hareng, de l'autre une bouteille d'huile. Je les tenais comme il fallait, n'est-ce pas?... enfin, très bien. J'approche de la maison et je vois Rimbaud qui me guettait par la fenêtre ouverte. Il se met à ricaner. Il n'y avait pas de quoi, n'est-ce pas? Je monte quand même, et je rentre. — Ce que tu as l'air... (trois lettres en tout) avec ta bouteille d'huile d'une main, ton hareng de l'autre! me dit Rimbaud. — Moi, je riposte, parce que, je vous assure, je n'avais pas du tout l'air..., avec ma bouteille d'huile et mon hareng, n... de D.!

M. Le Brun s'abstient de reproduire la suite, d'autant que, « par une erreur manifeste », Verlaine donnait, comme conclusion à la querelle, le départ pour Bruxelles de Rimbaud. Or, ce fut Verlaine qui partit, et Arthur qui resta.

Aux premiers jours de juillet, l'époux de Mathilde paquebotte et wagonne vers sa mère, retour d'ambassade rue Nicolet. Et, racontera l'abandonné, le 12 juillet, au juge d'instruction « ... je reçus de lui une lettre datée : en mer, —que je vous re-

mettrai (1), dans laquelle il m'annonçait qu'il allait rappeler sa femme auprès de lui, et que, si elle ne répondait pas à son appel, dans trois jours, il se tuerait; il me disait aussi de lui écrire poste restante à Bruxelles. »

L'ambassadrice a échoué et la girouette tourne, sous le vent des missives instantes et suppliantes de Rimbaud; instantes et suppliantes comme il convient quand on vous laissa *nudus et pauper* sur un pavé aussi défavorable aux sans le sou que Leun' deun'. Pauvre Lélian se rend compte qu'il a lâché un tiens pour deux-tu-l'auras; il se frappe la poitrine, ouvre le porte-monnaie de sa mère et expédie à Arthur de quoi venir.

L'autre est là le 8 juillet; les dents plus longues et le verbe plus élevé que dans ses lettres, décidé à quitter tout de suite le compagnon qui veut au contraire repartir tous deux pour Londres, mais ayant nécessité, pour ce, d'une somme que Verlaine lui refuse.

Je résolus de retourner à Paris; tantôt Verlaine mani-

(1) Cette lettre, paraît-il, se trouve au dossier, où sont aussi des papiers saisis sur Verlaine, dont plusieurs lettres de Rimbaud. La publication de ces documents dévoilerait le mystère de la rupture; l'historien et le psychologue, en dehors du simple curieux, y applaudiraient. N'est-elle pas possible après bientôt soixante ans, alors que la famille de Verlaine est complètement éteinte? Il est vrai que deux nièces d'Arthur, filles de son frère Frédéric, existent encore. Mais enfin, après le *Problème de Rimbaud*, et le présent livre!...

festait l'intention de m'y accompagner pour aller, comme il disait, faire justice de sa femme et de ses beaux-parents, tantôt il refusait de m'accompagner parce que Paris lui rappelait de trop tristes souvenirs.

Désespoir et fureur, larmes et menaces entrecoupées de petits verres; la journée du mercredi se passe sans dessouler, idem, le jeudi matin où l'on rentre propriétaire d'un « pistolet » que l'on exhibe : « C'est pour vous, pour moi, pour tout le monde... » — Scènes lamentables; mais avant de m'apitoyer sur les deux protagonistes, je m'arrête à la figurante. Je regarde M^me^ Verlaine et je réalise (comme nous anglicisons à présent) le martyre que lui fit subir le malheureux qu'elle mit au monde et qui, dans quelques années, ira en prison pour l'avoir battue. Je la vois entre ces possédés, refusant à l'un qui le lui demande et sur quel ton ! le viatique que l'autre lui enjoint de ne pas remettre. Dieu sait cependant si elle munirait d'argent, pour aller au diable ! l'être épouvantable auquel son Paul s'est acoquiné et que, dans son injustice de mère, elle rend responsable de tous ces malheurs, sans se rendre compte que s'il n'avait pas tiré sur Rimbaud, c'est de sa femme que le dément fût allé, suivant son expression, « faire justice » et qu'Arthur — quelle ironie ! — a vraisemblablement sauvé Mathilde.

... Alors, à un moment donné, il ferma à clef la porte de la chambre donnant sur le palier, et il s'assit sur une

chaise, contre cette porte; j'étais debout, adossé contre le mur d'en face; il me dit alors : Voilà pour toi, puisque tu pars! », ou quelque chose dans ce sens; il dirigea son pistolet sur moi et m'en lâcha un coup qui m'atteignit au poignet gauche; le premier coup fut presque instantanément suivi d'un second, mais cette fois l'arme n'était plus dirigée contre moi, mais abaissée vers le plancher...

La déposition du 12 juillet sur les circonstances mêmes du drame est véridique, il le faut bien, puisque, lorsqu'il écrira *Mes Prisons,* Verlaine fera un récit qui la corroborre. Notamment quant à cette attitude menaçante qui, alors que sa mère et lui accompagnaient à la gare Rimbaud pansé d'une blessure légère, obligera le blessé à solliciter la protection d'un agent. Reçue à l'hôpital, la déposition nous renseigne un peu sur ce dernier enfer de Londres et ramène à une douzaine de francs par semaine, vers la fin, les sommes que rapportaient aux damnés les leçons de français qu'ils donnaient ensemble — à qui? Seigneur! Il en résulte que la discussion précédant le départ « presque à l'improviste » de Verlaine est née des « reproches que je lui faisais sur son indolence et sa manière d'agir à l'égard des personnes de nos connaissances. ». Elle donne pour raison à l'inflexible refus par Rimbaud d'un retour à Londres « que notre départ devait avoir produit un trop fâcheux effet dans l'esprit de nos amis »... Cependant le caractère suspect du couple n'a pas échappé au magistrat,

sans qu'il soit du tout besoin de croire qu'à cet question : « Enfin, pourquoi avez-vous tiré sur garçon? », l'auteur de *Hombres* aurait répon (histoire rapportée encore — et sans garantie par M. Le Brun) : « Parce que je l'aime, parbleu! Mais Rimbaud, au juge d'instruction qui lui d mande si l'épouse de Verlaine n'invoque pas *aus* comme grief leur intimité, répondra : — « Oui, el nous accuse même de relations immorales. Ma je ne veux pas me donner la peine de démentir pareilles calomnies. »

Second témoignage, le 18. La veille, on a extr sa balle au blessé et le lendemain, 19, il remet juge ce retrait de plainte :

Je soussigné, Arthur Rimbaud, 19 ans, homme lettres, demeurant ordinairement à Charleville (Ard nes françaises), déclare, pour rendre hommage à la v rité, que le jeudi 10 courant vers 2 heures, au mome où M. Paul Verlaine, dans la chambre de sa mère, a ti sur moi un coup de revolver qui m'a blessé légèreme au poignet gauche, M. Verlaine était dans un tel ét d'ivresse qu'il n'avait point conscience de son actio

Que je suis intimement persuadé qu'en achetant cett arme, M. Verlaine n'avait aucune intention hostil contre moi, et qu'il n'y avait point de préméditatio criminelle dans l'acte de fermer la porte à clef su nous;

Que la cause de l'ivresse de M. Verlaine tenait simple ment à l'idée des contrariétés avec M^me^ Verlaine, s femme.

Je déclare, en outre, lui offrir volontiers et consenti

à ma renonciation pure et simple à toute action criminelle correctionnelle et civile et me désister dès aujourd'hui des bénéfices de toute poursuite qui serait ou pourrait être intentée par le Ministère public contre M. Verlaine pour le fait dont s'agit.

Notons-en la netteté et la froideur, parentes de celles qui brillent dans ses dépositions, pour mettre en garde contre le roman que Berrichon invente ici. Pour lui, « les interrogatoires d'Arthur n'offrirent pas, en leur esprit réel, le calme présenté par les procès-verbaux ». L'Adolescent montra toute la générosité et toute la véhémence « d'un frère défendant son frère »; et, sur les « questions insidieuses du juge, voulant absolument découvrir de l'immoralité dans ce qui était seulement un paradoxe d'amitié chez deux grands poètes », il se livra « aux violences de son irrépressible emportement ». En d'autres termes : « les forces séraphiques de sa patience ne devaient pas triompher encore dans la bataille engagée contre les forces sataniques de son impétuosité ». Cependant le dossier est là consulté (pour partie) et rapporté, après Lepelletier, par Berrichon lui-même; et quant aux relations, impures ou pures, des deux amis, aucune question ne fut posée à Arthur que, le 12 juillet, celle nullement insidieuse que j'ai rapportée.

Enfin, au retrait de plainte, le magistrat est étranger; et cet acte ne trahit rien de bien fraternel ni de séraphique. Mais peut-être y verrions-nous du

satanique, si nous le regardions de trop près. Arthu
insiste en effet plus qu'il n'était nécessaire, tou
chant « l'acte de fermer la porte à clef sur nous »
Et ce n'était sans doute pas un retrait de plaint
ainsi motivé que lui demandait le défenseur d
Verlaine, en lui dictant la formule de renonciatio
à toute action pénale et civile.

Comme les dépositions, le retrait de plainte éca
te une idée à laquelle Berrichon s'accroche
toutes ses forces, mais que nous devons repouss
sous peine de ne rien comprendre aux faits q
vont suivre. Non seulement Arthur ne pardon
pas sur place à son meurtrier manqué, mais il en
porte une provision de ressentiment et de dégo
entiers et définitifs. Dégoût qui ne portera p
seulement sur Verlaine, mais sur tout ce qui évok
autour du souvenir de Verlaine et, d'abord, ses pr
pres vers à lui, Rimbaud — puis la Poésie ell
même.

UNE SAISON EN ENFER

I

Le Biographe familial l'amène à Roche, le 20, vers midi. « On était à déjeuner... A peine entré, sans répondre aux paroles de bienvenue, il va s'effondrer sur une chaise. Une crise affreuse de sanglots le secoue : O Verlaine! O Verlaine! gémit-il seulement de temps à autre... » Attitude confirmée les jours suivants. A table, seul endroit où il re-retrouve les siens, ceux-ci le voient de plus en plus triste, muet »; aux heures de travail où il met au point l'ébauche d'*Une Saison en Enfer,* on perçoit à travers le plancher du grenier à grains « les sanglots qui réitèrent, convulsifs, coupés tour à tour de gémissements, de ricanements, de cris de colère, de malédictions ». — Non, certes, contre Verlaine, mais contre les responsables du malheur de Verlaine : savoir sa belle-famille et les calomniateurs parisiens de leur pure amitié!

Mais, par qui le hardi historien a-t-il été rensei-

gné, lui qui n'a connu la famille de Rimbaud que trente ans après l'événement qu'il raconte? — Par sa belle-mère? Nul, pas même Bourguignon et Houin, pas même Delahaye, et ni moi-même, n'a reçu de Vitalie Cuif confidences sur un passé dont elle gardait honte cruelle; à plus forte raison sur la scène la plus cuisante à son souvenir de ce passé. « Jamais, m'avoua un jour Isabelle, jamais avant le décès d'Arthur et les polémiques où la défense de la mémoire de mon frère nous engagea, ma mère n'a prononcé devant moi le nom de Verlaine... Eût-elle choisi un confident, Mme Rimbaud ne se serait pas adressée à ce gendre dont l'intrusion la laissait inconsolable. Berrichon, alors, tient-il son renseignement d'Isabelle? En juillet 1873, Isabelle atteignait à peine treize ans, elle qui, de dix à treize ans, a si peu assisté à l'existence de son frère, de ce fantôme de frère! elle si peu au courant de la jeunesse de son frère qu'elle attendra sa mort pour apprendre par les journaux qu'il a fait des vers!

Le probable, c'est que, de la fin juillet à la fin octobre, Arthur habitera à Roche où, sitôt arrivé, il a repris, en lui donnant le titre que nous lui voyons aujourd'hui, le *Livre païen ou Livre nègre*. Puisqu'*Une Saison* porte la date avril-août, Rimbaud y a travaillé en août, mais tout nous invite à croire que son travail s'est achevé plus près du début d'avril que de la fin. Car c'est en octobre que la plaquette sortira des presses de Poot et Cie, 37, rue

aux Choux, Bruxelles; et bien qu'une plaquette aussi mince n'exige pas un long séjour sur les presses, il fallut le temps de trouver un éditeur et de corriger les épreuves, opération qu'Arthur pointilleux dut faire plutôt deux fois qu'une, car l'ouvrage paraît sans coquilles. Aussi l'expression *mettre au point,* employée par Berrichon, est recevable, mais non celle : « au printemps il l'avait *ébauchée* ». Ce travail de juillet (de fin juillet-août) doit s'entendre une simple relecture, un dernier coup d'œil. Quant à l'éditeur, il semble bien qu'Arthur ait fait le voyage de Bruxelles pour le trouver, et avec l'assentiment de sa mère.

Pour Delahaye, M^me^ Rimbaud, son fils au retour du drame, « prend le parti de se réconcilier avec l'idée qu'il pourrait gagner sa vie en faisant de la littérature ». Dans *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud,* j'adoptais cette manière de voir, tout en la plaçant non pas en juillet, mais dès avril; mais l'explication aujourd'hui ne me paraît pas d'accord avec le bon sens paysan de Vitalie Cuif. En 1873, elle était payée plus encore qu'en 71 et 72 pour abominer la vocation littéraire de son fils; et en 1873, au moment où il écrit *Une Saison,* Arthur a perdu toute idée de vocation littéraire. *Une Saison* répudie le métier d'écrire, dénonce la littérature comme une folie (« A moi! l'histoire d'une de mes folies »). M. Delahaye l'a constaté avant moi, puisqu'il s'écrie en parlant de l'illusion singulière qu'il attribue à

la mère du poète : « Illusion que, maintenant, le poète n'a plus; curieux renversement des rôles! ».

Mais les rôles ont-ils été renversés? Je ne le crois pas. Regardons la missive de mai 1873. « Je ne sais comment en sortir (de Roche), j'en sortirai », disait Arthur, au début. Il y revient au post-scriptum.

Je suis abominablement gêné. Pas un livre. Pas un cabaret à portée de moi, pas un incident dans la rue. Quelle horreur que cette campagne française! Mon sort dépend de ce livre...

Mon sort dépend... Cela ne signifie rien que je comprenne, ou cela signifie que sa mère ne le laissera pas sortir de Roche, ne lui accordera quelque confiance... et quelques sous que lorsqu'il aura fini ce livre.

Eh! oui; c'est une confession de repentir qu'Arthur, rentré du second voyage à Londres dans le chancelant état que j'ai expliqué, dit à sa biblique mère être en train d'écrire. Son enfant reconnaît ses fautes, récite un mea culpa et prend par écrit l'engagement solennel d'abandonner cette vocation littéraire qui le perdait. En même temps, il produit là une manière de mémoire en vue du procès en séparation qui va se plaider. Il expose là quel fut son rôle dans les faits malignement reprochés à Verlaine. Le livre auquel Arthur travaille dégage la responsabilité d'Arthur; il défendra la réputation de son enfant et de la famille de celui-ci; il prouvera en tout cas que tout ce qu'a fait Arthur, Ar-

thur ne l'aurait pas fait s'il eût obéi à sa mère. Certes, un dessein pareil, même quand on est tenu d'être aussi économe que M^me^ Rimbaud, vaut bien qu'on le paye de quelques écus. Arthur peut aller à Bruxelles se procurer un éditeur. Vitalie Cuif réglera la note; et si ce monsieur voulait des arrhes...

II

Un livre n'est jamais complètement termin
avant qu'il ne soit aux devantures : ceci entend
nous pouvons être certains qu'*Une Saison* e
terminé quand, le 24 mai, Arthur repart ave
Verlaine. Dans sa lettre à Delahaye, antérieur
d'une douzaine de jours ou d'une quinzaine à c
départ, l'Adolescent annonce qu'il a déjà trois his
toires prêtes et qu'il lui en faut inventer encor
une demi-douzaine pour que ce *Livre païen ou*
Livre nègre, dont dépend son sort, soit achevé. O
avec le prologue (non pas le pseudo-prologue ber-
richonnien, mais le vrai, celui qui débute : « Jadis,
si je me souviens bien, ma vie était un festin... »)
Une Saison comprend neuf histoires; avec le cha-
pitre que constitue le prologue, *Une Saison* compte
neuf chapitres. Arthur travaille énormément ce
qu'il fait (ses brouillons l'indiquent), mais il pro-
duit avec une rapidité extrême; douze à quinze

jours pour achever les deux tiers d'un ouvrage d'aussi mince étendue qu'*Une Saison*, alors qu'il est tout entier à ce travail et qu'il lui faut l'achever vite, c'est largement suffisant pour qu'il ne soit pas parti en laissant son ouvrage inachevé. S'il l'avait non achevé le 24 mai, ce n'est pas pendant les quelques semaines du troisième séjour à Londres, si agitées, qu'il aurait pu s'y remettre : une investigation aussi profonde pour être poursuivie, pour être conclue, exigeait le calme, la solitude qui avait permis qu'elle s'engageât. Constatons enfin qu'*Une Saison* ne fait aucune allusion au drame de Bruxelles. Voilà cependant un joli coup de fourche dans les côtes du Damné! voilà un assez gentil retour de flamme sur sa carcasse! Lui qui, dans sa confession et notamment le chapitre *Nuit de l'Enfer*, les collectionne, ces caresses que lui administre Satan, pourquoi omet-il cette principale-là, dont la plaie n'est pas cicatrisée encore?

« Or tout dernièrement, m'étant trouvé sur le point de faire le dernier *couac*... » dit le prologue. Ce *dernier* couac, c'est le 10 juillet qu'il a vraiment failli le faire. Eh! bien, dans cette rougeoyante et sanglante *Nuit de l'Enfer*, l'éclair des détonations ne brille pas (1). Pourquoi? Parce que

(1) Je veux dire que si Arthur eût eu à écrire en partie *Une Saison* après le drame de Bruxelles, il n'eût pas parlé de Verlaine de la façon qu'*Une Saison* en parle, et que son

l'autobiographie a fixé un état antérieur au dra
et l'a fixé antérieurement au drame. Parce qu'*U*
Saison est écrite définitivement avant le drame.

La période sur laquelle porte *Une Saison*, la s
son passée en Enfer, est arrêtée à la fin du seco
voyage à Londres. Mars, avril, mai, la thébaïde
Roche lui donne trois mois non seulement po
chasser de lui ces vagues tentations de religiosi
chrétienne rapportées de Londres, mais pour pr
céder au complet changement de peau spirituel
que manifeste *Une Saison*.

Ayant écrit *Une Saison*, ayant procédé à cet exa
men de conscience enregistré par *Une Saison*, Ar
thur n'est plus le même homme. Il a cessé d'êtr
un imaginatif, un rêveur, un mystique, un artiste
un voyant, un apôtre et un inquiet et il va pouvoi
devenir le positif, le pratique, le prosaïque, le pa
tient, l'homme de négoce qu'il sera le reste de so
existence. Le prologue de l'auto-biographie nou
met en présence d'un fait accompli, d'une situa
tion nette. La conclusion avec son titre bien franc :
Adieu — adieu à tout son passé! confirme la net
teté et le caractère définitif de l'état présent. Refus

personnage de la Vierge folle est antérieur au personnage qui tira le revolver sur l'Epoux infernal. Dans *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud* (p. 168 à 171), j'ai montré que, contrairement à l'opinion de Delahaye, reprise par Berrichon, cette phrase du chapitre *L'Eclair* : « sur mon lit d'hôpital, l'odeur de l'encens m'est revenue si puissante », ne saurait s'entendre des quelques jours passés par Arthur à l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles, en suite du drame.

de Dieu après certes un combat terrible, « aussi brutal que la bataille d'hommes » et dont nous sommes les spectateurs. Refus de Dieu, donc rejet du regret et du remords, ces infirmités, nées de « ma sale éducation d'enfance »; nées de l'éducation chrétienne à laquelle on l'a plié, lui ce païen, ce primitif, ce nègre, en l'élevant à l'ombre de l'Arbre du bien et du mal et dans la croyance du péché originel.

Puis abandon de toutes les folies dont lui-même est responsable : *la folie littéraire* avec son invention d'un art, d'une langue nouveaux et universels, alchimie du verbe, hallucination des mots, etc.; *la folie altruiste* : apostolat de la révolte, de la haine, de la démence, en vue de conquérir au Monde le bienfait de la paix, de la charité, de la raison et de tout ce qui résume le concept envoûteur : *Amour*. — Et tout ces refus, ces rejets, ces abandons, toute cette peau neuve, pourquoi? — Pour se délivrer du germe, de la source de ses maux : l'Ennui. *L'Ennui n'est plus mon amour.*

Puisque, parmi les vices qu'il doit à son « mauvais sang », se trouve la lâcheté; puisqu'il manque, en « vieille fille », du « courage d'aimer la mort », il vivra et il gagnera sa vie. Comment? Il n'en sait rien au juste; en tout cas il ne sera pas paysan (ô Nature, ma mère!), pas plus qu'il ne sera littérateur. « La main à plume vaut la main à charrue. Quel siècle à mains! Je n'aurai jamais ma main... » Il faudra bien cependant qu'il y arrive à avoir une

main, mais que ce sera difficile! Qu'il est pénible de songer à travailler pour un instinctif, un primitif comme lui; pour qui, pendant cette saison en enfer, a vécu « plus oisif que le crapaud », et « partout », c'est-à-dire aux dépens d'un peu chacun. S'engager, lui qui aura tôt vingt ans? Sans doute « ce serait la vie française, le sentier de l'honneur » (celui qu'a suivi son père)... mais non, ce sentier n'est point pour ses pas. Et son idée du négoce colonial se précise; cette idée qu'a vaguement déjà entrevue son enfance, qui apparaît l'espace d'un éclair dans *Bateau Ivre*, qui s'étale dans cet autre « bateau ivre », *Ce qu'on dit au Poète*... Oui, c'est aux colonies qu'il s'enrichira, tout en restant et pour demeurer solitaire; c'est l'Orient qui lui donnera ce que « l'Europe aux anciens parapets » lui refuse : la possibilité d'être seul.

Car il vivra pour lui seul, lui qui a créé son malheur en voulant vivre pour les autres, en voulant être un messie : messie par la politique, par l'art, par la religion; en s'immolant pour sauver les autres! *Adieu!* donc, tout ce qui ne permet pas d'être seul; tout, y compris l'amitié, cette cloison qui vous isole du Monde, mais pour vous vouer au *couple;* vous incorpore à l'un de ces *couples menteurs* qui n'aiment pas les femmes, qui jugent les femmes indignes de l'amour, et qui arrivent à vivre dans un enfer équivalent à celui dans lequel conduit la société des femmes!

Que parlais-je de main amie! Un bel avantage, c'est que je puis rire des vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs, — j'ai vu l'enfer des femmes là-bas; — et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et dans un corps.*

J'ai vu l'enfer des femmes là-bas... Experto crede Roberto! Croyons-en l'Epoux infernal de la Vierge folle...

Plus d'amitié, plus d'autre ami que moi! et ainsi *il me sera loisible* de POSSÉDER LA VÉRITÉ DANS UNE AME ET UN CORPS — le mien.

Les neuf mots que j'imprime en capitales, l'expoète les souligne et ils sont les derniers mots d'*Une Saison*. Ils vont être la devise de cet individualiste forcené. Où va au juste Arthur? Il n'en sait rien et son destin l'achemine, en effet, à un vagabondage décousu et sans résultat jusqu'au jour de 1880 où il se fixera en Arabie. Mais ce qu'il sait, en mettant le point final à son examen de conscience et en entérinant, en août, la décision par lui rendue en mai, *c'est qu'il vivra seul.*

III

Aussitôt *Une Saison* imprimée, Rimbaud (d'après le Biographe familial), ne voulant pas apparemment qu'elle fût mise en vente, rapporta, de Bruxelles, l'édition à Roche. « Quelques jours après, il fit parvenir à son ami J. L. Forain un lot de trois ou quatre exemplaires, destinés — nous écrit M. Jean Richepin — à Ponchon, Forain, un autre à lui, Richepin. N'oublions pas qu'à cette époque MM. Jean Richepin et Raoul Ponchon formaient, avec quelques autres jeunes écrivains, le groupe des « Vivants », adverse au Parnasse. »

Puis il partit, pour Paris, fin octobre, où les milieux parnassiens le rejetèrent; où le Tabourey odéonien, réceptacle de la gent parnassienne, lui signifia une réprobation non tacite.

Alfred Poussin, le poète des *Versiculets*, l'y vit le 1er novembre, assis seul et muet devant une table non servie. « Son attitude ainsi que son visage

décelait quelque chose de virilement amer et de redoutable... » Poussin — qui ne le connaissait point — osa lui offrir à boire; « il but sans répondre aux propos amènes de son amphytrion imprévu », lequel devait garder un souvenir d'effroi de cette rencontre. « Cependant, à côté, les autres consommateurs causaient de Rimbaud, entre haut et bas, sinistrement et avec une bêtise lâche. »

A la fermeture du café — aube du Jour des Morts — le calomnié reprit à grandes enjambées le chemin des Ardennes.

Arrivé à Roche, il jeta au feu le tas presque intact des exemplaires d'*Une Saison en Enfer*. Il brûla, en même temps, tout ce qui de ses manuscrits antérieurs se trouvait à la maison.

Et c'est ainsi qu'en pleine adolescence, ses dix-neuf ans venant de sonner, Arthur Rimbaud consomma la *trahison au monde* de son verbe miraculeux (1).

Or il paraîtrait que le corps quasi entier du tirage est resté chez l'éditeur; d'où il serait sorti voici une quinzaine d'années pour la joie des bibliophiles belges. Si le fait est exact, comment l'expliquer? Pourquoi cette plaquette non destinée à la mise en vente, pourquoi ce compte-d'auteur n'a-t-il pas été livré au client? L'éditeur, l'imprimeur plutôt, n'ayant pas été payé, a-t-il gardé sa marchandise? — Pas payé, nous ne nous en étonnerions pas. Vitalie Cuif a lu le pensum de repen-

(1) Berrichon : *J.-A. Rimbaud, le Poète*, p. 294.

tance qu'elle attendait; et, quoique bonne catholique, n'y trouvant pas « la plus dense, la plus substantielle affirmation du Christianisme... etc. », l'aura laissé pour compte à Poot et Cie.

Soit; mais si Rimbaud n'a pas brûlé *Une Saison*, c'est qu'il n'a pas pu. Avant la découverte ou prétendue découverte du stock, on ne connaissait que quatre ou cinq exemplaires de la brochure. Sa confession imprimée lui a dessillé les yeux. Il l'a jugée bien gravement compromettante; il a compris qu'elle contenait largement de quoi fonder la réprobation publique, qu'elle offrait à Mme Verlaine, pour le gain de son procès, une arme qui n'atteindrait pas que son époux. Il a enveloppé ce fâcheux ouvrage dans le Mane, Thecel, Pharès, je veux dire dans le : « *Absurde, ridicule, dégoûtant!* » qu'il opposera désormais aux indiscrets, d'ailleurs très rares, qui oseront lui demander ce qu'il pense de son œuvre. Oui; l'autodafé a eu lieu, conséquence logique d'ailleurs des conclusions d'*Une Saison;* et en somme après avoir imprimé *Une Saison*, il ne restait vraiment à son auteur qu'une chose à faire : la détruire. L'autodafé, complet ou involontairement partiel, a bien eu lieu et pas une ligne de Rimbaud, même un quelconque brouillon, ne nous viendra par le canal de sa famille.

Cette fin d'an 1873, Arthur, qui va passer près d'un an en fugue du foyer maternel, a-t-il vraiment fait un premier voyage à Paris, suivi d'un retour

dans les Ardennes? Nous n'en savons rien, mais il mènera quelques mois dans la Capitale une existence de camelot, vendant des anneaux de clefs ou des lacets de chaussures sur les trottoirs du Quartier latin, jusqu'au jour de 1874 où il rencontre Germain Nouveau.

Personnage à son antipode physiquement; aussi petit que lui est grand, arrondi que lui taillé à coups de serpe, aussi doux qu'il est brutal, aussi noir de tignasse et bronzé de teint que lui blanc et blond, aussi sarrasin (étant né à Pourrières, Var) qu'il a, lui, le type nordique. Mais tous deux ont au moral des ressemblances singulières. Nouveau, de trois ans plus vieux qu'Arthur, et qui vient de dévorer dans la bohème littéraire son héritage d'orphelin bourgeois, possède une grande faim de mouvement et une grande soif de mysticité; il finira, après quelques séjours à l'asile d'aliénés et vingt métiers sans sédentarisme, dans la peau d'un militant fils de saint Labre. Il arpentera, trimardeur d'aumônes, les routes qui mènent le pèlerin à Saint-Jacques-de-Compostelle et aux lieux saints de l'Ombrie; puis les porches des églises d'Aix et de Pourrières auront en lui un mendiant comme il ne s'en vit jamais, même aux temps gothiques, de plus assidu, pieux et pouilleux (1851-1919) (1).

(1) Voir le récent ouvrage de M. Albert Lopez : *La Vie étrange d'Humilis* (Ch. Bayaert, Bruges; A. Giraudon, Paris, éd.).

Sous le nom d'Humilis, il terminera sa vie de poète, de façon, semble-t-il, à pouvoir être appelé le premier des poetæ minores mystiques de sa génération. Il a laissé, sous le titre *Valentines*, un recueil posthume (comme d'ailleurs toute son œuvre) sur lequel il faut se garder de le juger, mais entre ses *Valentines* et les *Poésies d'Humilis*, il compte une série de poèmes curieux, parce qu'ils sont les uns d'un disciple de Verlaine, les autres d'un disciple de Rimbaud. Son imitation du premier a souvent été signalée, je ne crois pas qu'on l'ait jamais fait pour le second; c'est un tort, car les imitateurs talentueux de Rimbaud sont rares et l'on n'a jamais approché les *Sœurs de charité* et les *Premières Communions* comme ce plastique Nouveau a su faire (de loin, tout de même). Son génie imitateur s'est attaqué aux *Illuminations* aussi.

Arthur l'entretient de l'Angleterre. Il reste à Nouveau assez d'argent pour les mener jusqu'à Londres. Ils y seront installés, depuis peu semble-t-il, à la date du 26 mars 1874; le fait résulte d'une lettre de Nouveau à Jean Richepin, récemment publiée par ce dernier (1).

(1) *Germain Nouveau et Rimbaud* (« Rev. de France, 1, VII, 27). Cette étude, riche sur Nouveau, est pauvre quant à Rimbaud, qu'elle signale comme étant « la sauvagerie la plus hargneuse et la moins apprivoisable en personne » et le pire des mauvais coucheurs.

Il semble, sauf cela, — qui confirme l'unanime opinion des contemporains — que l'auteur de la *Chanson des Gueux* n'ait

J'ai quitté Paris au moment où je m'y attendais le moins, je suis maintenant, comme tu vois, avec Rimbaud... Nous avons loué une room dans Stampfort Street.. Quant à Rimbaud, il doit se parfaire aussi, sachant assez pour nos besoins communs.

Pour vivre, ils travailleront « chez un fabricant de boîtes, puis se séparent et se placent dans l'enseignement comme professeurs de français », nous dit Delahaye, grâce auquel nous nous trouvions renseignés, très sommairement d'ailleurs, sur cette minute rimbaudienne.

pas conservé un souvenir de l'auteur de *Bateau ivre* digne d'être retenu. Ce qu'il nous en conte a l'air mis là pour justifier le titre de son étude, et voilà tout; l'historien est obligé de faire toutes réserves sur la version de l'affaire des Vilains Bonshommes, dont Richepin assure cependant avoir été l'un des témoins directs.

Nous possédions plusieurs versions de cette scène, l'une racontée avec détails par Verlaine; et si elles ne s'accordent pas sur la personnalité du récitant dont Arthur embrenait les vers (nous laissant hésiter entre Jean Aicard et Ernest d'Hervilly), il a toujours été entendu que ce récitant n'était point Carjat et que celui-ci n'était intervenu que pour admoneste Arthur, le mettre à la porte (à la demande de tous les convives), puis en recevoir un coup de canne à épée.

Or, près de 60 ans après « l'esclandre » (et quelques mois avant sa fin) Jean Richepin nous affirme que le récitant était Carjat et qu'Arthur, interpellé par Carjat avec virulence en suite de ses mots de Cambronne, « sautant sur un couteau, se lança contre lui ». Il ajoute que ce fut lui, Richepin, qui réussit à faire sortir Rimbaud et à le calmer dans un café voisin en le faisant boire. Tout cela est en complète contradiction avec ce que nous savons de la scène, et l'assistance de Richepin à la scène n'a jamais été signalée, à ma connaissance.

Second « drôle de ménage » (non prévu par le final d'*Une Saison*) qui, pour s'être rompu moins tragiquement (1) que le premier, n'était point fait pour calmer le scandale que le premier suscita. L'ami d'Arthur rapportera de cette fugue, de durée courte, je pense, une réputation que bientôt fortifiera sa liaison avec Verlaine. Son œuvre profane sonne d'ailleurs plus d'une note sujette à caution; et si le fameux sonnet *Poison perdu :*

> Des nuits du blond et de la brune
> Pas un souvenir n'est resté

attribué (mensongèrement et non pas erronément) à Rimbaud par Verlaine, a bien, comme je crois l'avoir montré, Germain Nouveau pour auteur (2), cette « brune » et ce « blond » auront toutes chances de venir l'un de Provence, l'autre des Ardennes.

Le 1er mai 1875, Verlaine, de Stickney, écrit à Delahaye et lui demande de « soutirer (à Rimbaud) sans dire pour qui, l'adresse actuelle » de Nouveau.

A cette date, les ex-compagnons d'enfer se sont

(1) Les deux compagnons ne se sépareront pas brouillés. Nouveau saura (voir sa lettre à Richepin du 17 avril 1875) qu'en avril 1875 « Rimbaud est toujours en Allemagne ». D'Alger, le 12 décembre 1893, ignorant la mort d'Arthur il lui expédiera, à Aden, une missive d'un gros intérêt pour l'histoire de sa vie à lui, Nouveau : « Ayant entendu dire à Paris que tu habitais Aden... N'ai pas vu Verlompe depuis bientôt deux ans, non plus que Delahaye... » — On trouvera cette lettre dans Berrichon, *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud* (1897).

(2) Voir dans : *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud*, p. 45 à 82, le chapitre « Poison perdu élucidé ».

vus — ultime rencontre — à Stuttgard, en février. Cette lettre offre un bon exemple de la rouerie verlainienne. Sans entrer dans son commentaire, je signale que cette phrase : « Si je tiens à avoir détails sur Nouveau, voilà pourquoi : Rimbaud m'ayant prié d'envoyer pour être imprimés des poèmes en prose siens, que j'avais, à ce même Nouveau, alors à Bruxelles (je parle d'il y a deux mois), j'ai envoyé illico... », il ne faut pas tirer ce que Delahaye a fini par en tirer, et qu'on répète. A savoir, qu'il s'agirait là du manuscrit des *Illuminations;* et que, en février, à Stuttgard où il aurait emporté ce manuscrit, Arthur l'aurait remis à Verlaine. Ce dernier fabrique une histoire destinée à faire croire à Delahaye que l'intérêt qu'il porte à Nouveau, intérêt mince d'ailleurs... « du reste, écrit Verlaine, je n'y tiens pas plus que ça... » — est d'ordre uniquement littéraire. Mais à prendre l'histoire au sérieux, elle indiquerait non pas que Rimbaud, en 1875, à Stuttgard a remis des poèmes à Verlaine, mais qu'en 1875 Rimbaud, ayant quitté Stuttgard, a cherché à rentrer en possession de poèmes que Verlaine détenait, et cherché à reprendre ces poèmes, non certes pour les imprimer, mais pour les détruire. D'autre part, au cours de son amitié avec ce Nouveau, féru de lettres, Arthur n'était pas encore si éloigné de la littérature qu'on ne puisse pas rendre les Muses responsables de leur liaison.

Cependant la question de savoir comment le ma-

nuscrit des *Illuminations* est parvenu jusqu'à nous reste sans réponse. Mais pour la résoudre, il faut tenir compte de deux faits : d'abord qu'il n'existe pas, à proprement parler, de manuscrit d'un ouvrage titré par Rimbaud *Illuminations;* ensuite que tout ce que nous possédons sous ce titre fut écrit antérieurement à *Une Saison.*

L'HOMME
AUX SEMELLES DE VENT

I

Sa vingtième année, Rimbaud la passe à travers le Royaume-Uni, particulièrement en Ecosse, paraît-il, et répétiteur de collège — croit se souvenir Delahaye. A l'entrée de l'hiver, « saison du confort », on regagnera cependant le toit maternel.

En janvier 1875, tirage au sort; puis, exempté par la présence sous les drapeaux de Frédéric, il se rend en Allemagne avec, cette fois, l'assentiment de Vitalie Cuif. Il possède à fond l'anglais, et le dessein d'apprendre un grand nombre de langues le possède. Non certes pour les beaux yeux de la linguistique, mais comme le seul moyen de subsister en vagabondant le plus loin et le plus ailleurs possible. Jusqu'à ce qu'il s'installe à Aden, nous le verrons employer ses hivernages ardennais à parfaire une polyglossie dont il reçut le don au berceau. Anglais, allemand, italien, espagnol, russe, grec, arabe, ce logis familial, privé par lui de toute écriture tou-

chant aux Lettres, gardera d'abondantes bandes
papier couvertes de vocabulaires divers, confron
parfois sur plusieurs colonnes.

Il se trouve installé à Stuttgard en février; u
lettre à Delahaye nous l'apprendra, avec pas r
d'autres choses. L'une, c'est que si, regardés s
l'angle de la littérature, le Rimbaud d'avant
celui d'après *Une Saison* sont deux personnages
rebours, ils constituent le même homme quant
caractère. — « Tu resteras hyène! » s'était-il pré
dans le prologue d'*Une Saison.*

Une autre, c'est que, depuis son refus de Di
enregistré par *Une Saison,* Arthur n'a pas fait
pas vers la religion catholique. La lettre nous ra
pelle aussi que Verlaine a fini de purger, le 16 ja
vier, les deux ans de prison que l'affaire de Brux
les lui valut. Installé chez ses parents matern
du Pas-de-Calais, il rumine les sentiments do
dérivera *Sagesse,* déjà en grande partie composée
sans que l'amour de Dieu lui fasse oublier l'amit
du « Satan adolescent ».

Verlaine est arrivé ici l'autre jour, un chapelet au
pinces... Trois heures après, on avait renié son dieu e
fait saigner les 98 plaies de N.-S. Il est resté deux jour
et demi, fort raisonnable et sur ma remonstration s'en
est retourné à Paris pour, de suite, aller finir d'étudier
là-bas dans l'Ile.

Je n'ai plus qu'une semaine de Wagner et je regrette
cette argent payant de la haine tout ce temps foutu à
rien. Le 15 j'aurai une ein freundliches Zimmer n'im

orte où et je fouaille la langue avec frénésie, tant et ant que j'aurai fini dans deux mois au plus.

Tout est assez inférieur, ici — j'exèpe un Riessling lont j'en vite un ferre en vâce des godeaux qui l'ont u naîdre, à ta santé imperbéduеuse. Il soleille et gêle; 'est tannant!

Après le 15, Poste restante à Stuttgard.

A toi,

RIMB.

Un dessin à la plume décore la lettre; voici comme Berrichon nous le décrit (1) :

En haut, à gauche, une maison de quatre étages protégée par une clôture et entourée d'arbustes : une voiture d'où sort un petit bonhomme empressé, arrêtée devant. Sous le toit, en biais, ces mots *Wagner verdammt in Ewigkeit!* expectorés par un personnage fantastique occupant toute la marge de gauche.

En bas de la lettre, un paysage de ville où se voient à gauche des pieux et des bouteilles formant oriflamme sur lesquels sont écrits ces mots *Riessling Fliegende Blätter*, et de gauche à droite, une espèce de cirque avec en dessous ces mots *Vieille ville;* puis des maisons avec des squares, des arbres, un tramway qui roule vers le haut et en tournant, et, encore plus haut, des étoiles et un croissant noir. Tout ce fouillis parsemé de *Riess, Riessling* en lettres capitales.

En ce Wagner *damné à jamais,* le Biographe familial qui, partageant en cela l'opinion jadis commune, n'admet point que son beau-frère ait

(1) *Trois lettres inédites de Rimbaud* (« Nouv. Rev. franc. », du 1, VII, 1914).

jamais pu se désintéresser de l'Art, découvri volontiers le grand musicien. Des attaques Nietzsche contre Wagner, il tire donc un de rapprochements entre l'auteur des *Illuminati* et celui de Zarathoustra qui aimaient sortir sa plume. Mais le nom de Wagner, en Germa n'est guère plus rare que Durand chez nous; il git ici d'un riche bourgeois chez lequel Rimbaud employé peut-être comme précepteur (1). Grâc son insociabilité sans doute, Arthur n'a plus qu' semaine à passer chez lui; chose regrettable et p l'argent qu'il en touche, et pour la haine dont paie. En attendant, il mène la langue allema comme il faut mener les gens; heureux qu'un régional correct fasse exception à l'infériorité tout ce que Stuttgard lui présente.

Quant au début de sa missive, le *fort raisonne* et le *sur ma remonstration* peuvent confirmer récit écrit et bien souvent conté par Verlaine (aime bien aime à être bien châtié!) de leur sc de séparation définitive. Scène dont Delahaye (sa nous dire toutefois que les confidences de Verlai lui aient jamais été confirmées par Rimbaud) a f une relation dramatique. Mais, qu'il ait été ro de coups par l'ex-Epoux infernal au cours d'u

(1) C'est ce que fait remarquer M. J.-W. Marmelstein, que nous retrouverons plus loin — dans le *Mercure* du 1 VII, 1922. Mais rien ne dit, il me semble, qu'il s'agisse, en bourgeois, d'un médecin.

promenade nocturne en Forêt Noire, et laissé sur place inanimé, ou bien que ses instances n'aient été rabrouées que de façon pacifique et sarcastique, dès le début de mars Verlaine gagnait en effet la Grande Ile, sans la compagnie de celui qu'il était venu quérir.

Rimbaud, le 17 mars, se trouve encore à Stuttgard, occupé (écrit-il à sa mère) à des placements « dont la poursuite demande quelque argent... J'espère que tu trouveras cela modéré et raisonnable »; occupé aussi à trouver insupportables les gens du lieu. Là-dessus une crise de vagabondage le secoue. Il parcourt l'Allemagne des bords du Rhin, traverse les Alpes, gagne Milan, Turin, Sienne, en route vers les Cyclades où il compte entrer au service d'un certain Mercier, qu'il a connu à Paris et qui tiendrait une savonnerie dans l'île de Céos. Epuisé par ses marches forcenées, l'*Homme aux semelles de vent*, — comme l'appellera Verlaine, — tombe malade et se fait rapatrier à Marseille où il séjourne à l'hôpital. Sitôt reposé, il pousse une pointe à la frontière espagnole, catalane; histoire à son bagage d'anglais, d'allemand, d'italien, d'achever d'adjoindre l'espagnol. Il compte pénétrer au cœur du pays; la chaude Andalousie l'attire, pour « la saison du confort ». Il se contente de s'engager dans une bande carliste aussitôt dissoute, et reparaît à Charleville en octobre (1).

(1) Pour toute l'existence d'Arthur contenue dans ce cha-

Cher ami, écrit-il le 14 octobre à Delahaye,

Reçu le Postcard et la lettre de V..., il y a huit jo
Pour tout simplifier, j'ai dit à la Poste d'envoyer
restantes chez moi, de sorte que tu peux écrire ic
encore rien aux restantes. Je ne commente pas les
nières grossièretés du Loyola, et je n'ai plus d'act
à me donner de ce côté-là, à présent, comme il pa
que la 2e portion du « contingent » de la classe
va-t'-être appelée le trois novembre suivant ou
chain...

De telles préoccupations ne permettent que de
absorbère. Cependant renvoyer obligeamment, selor
occases, les « Loyolas » qui rappliqueraient.

Un petit service : veux-tu me dire précisémen
concis en quoi consiste le « bachot » ès-sciences act
partie classique et mathém... etc. Tu me diras le p
de chaque partie que l'on doit atteindre : math
phys., chim., etc., et alors des titres immédiats, e
moyen de se procurer des livres employés dans
collège, par ex. pour ce Bachot à moins que ça ne ch
ge aux diverses universités : en tous cas, auprès de p
fesseurs ou d'élèves compétents t'informer à ce p
de vue que je te donne. Je tiens surtout à des cho
précises, comme il s'agirait de l'achat de ces livres p
chainement, Instruc. militaire et « Bachot », tu vo
me feraient deux ou trois agréables saisons! Au diab
d'ailleurs ce « gentil labeur »; seulement sois ass
bon pour m'indiquer le plus mieux possible la faç
comment on s'y met.

Ici rien de rien.

pitre, je m'appuie sur l'étude de Bourguignon Houin et l
renseignements éparpillés par Delahaye à travers ses so
venirs.

— J'aime à penser que Le Pet de loup et les gluants pleins d'haricots patriotiques ou non ne te donnent pas plus de distraction qu'il ne t'en faut. Au moins ça ne chlingue pas la neige comme ici.

A toi « dans la mesure de mes faibles forces »

A. RIMBAUD

Tu écris :

31, rue Saint Barthélemy, Charleville (Ardennes), va sans dire.

Les dernières grossièretés du Loyola... Verlaine, de Stickney, relance Rimbaud chrétiennement, mais sans lui donner son adresse, crainte de chantage. L'autre finira par répondre. Dans quel esprit? Une lettre de Verlaine du 12 décembre, une lettre de Rimbaud qui répond non pas à Verlaine, mais à cette lettre de Verlaine, le diront le jour où leur détenteur actuel permettra qu'on les publie. En attendant, une partie de la lettre de Verlaine peut être donnée : « Toi, si intelligent, si, *prêt* (bien que ça puisse t'étonner!) Oui, j'en appelle à ton dégoût lui-même de tout, à ta perpétuelle colère contre toutes choses. Juste, au fond, cette colère, bien qu'inconsciente du pourquoi... » — Verlaine adjure le mécréant de se convertir tout seul, s'il ne veut point revenir auprès de lui, afin qu'il le convertisse. Et il lui envoie les poèmes qu'il rassemble pour *Sagesse,* dont le : « *Oh! mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour...* », qu'Isabelle trouvera dans les latrines de Roche : preuve, en effet, qu'Arthur n'a

plus d'activité à se donner du côté des Muses. Du moins la muse mystique, puisque la missive que nous venons de transcrire contient un hommage à la militaire. (Qui donc soutenait que l'auteur de *Bateau Ivre* avait abandonné la poésie pour toujours?). Et voici l'hommage, voici l'ultime poème d'Arthur :

La chambrée de Nuit.
(Rêve).

On a faim dans la chambrée
C'est vrai...
(Emanations, explosions)
Un génie. — Je suis le Gruère.
Lefebvre. — Keller!
Le génie. — Je suis le Brie.
Les soldats. (coupant sur leur pain) :
C'est la vie!

Le Génie :
Je suis le Roquefort!
— Ça s'ra not' mort...
— Je suis le Gruère
Et le Brie... etc.

Mais cette lettre est intéressante aussi parce qu'elle ouvre le volet sur ce qui sera — à notre connaissance — le seul horizon intellectuel de l'ancien Voyant, durant son séjour en Arabie et en Abyssinie; un horizon de sciences non point pures, mais appliquées au négoce colonial et à l'exploration faite en vue du négoce. A cette date d'oc-

tobre 1875, le fidèle Delahaye n'a plus qu'une lettre à recevoir. En réponse à une chaude missive affectueuse, cette lettre partira d'Aden le 18 janvier 1882, elle contiendra, en tout et pour tout, demande d'acheter et d'expédier d'urgence un lot d'instruments de topographie et cartographie, avec une caisse de manuels adéquats. *Topographie et Géodésie,* par le commandant Salneuve (Masson, éd.), *Trigonométrie* (des lycées supérieurs), *Minéralogie* (le meilleur cours de l'Ecole des mines), *Hydrographie* (le meilleur cours qui se trouve), etc., etc., sans oublier *l'Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1882*...

N'oublions pas, nous, le P. S. de cette lettre de 1875 : — « La corresp. « en passepoil » arrive à ceci que le « Némery » avait confié les journaux de Loyola à un *agent de police* pour me les porter. » « Le Némery » désigne un camarade de collège des correspondants, Hémery, aujourd'hui secrétaire du maire de Charleville (et que nous connûmes comme tel au cours, 1904-1912, de notre habitat ardennais). La phrase et son souligné sont significatifs des sentiments que nourrit l'ancien compagnon-d'enfer vis-à-vis son co-damné. En fait, dans sa réponse à l'adresse de Verlaine par le canal de Delahaye, Arthur avisera *le Loyola* que, s'il continue sa persécution épistolaire, la police sera saisie...

Nous sommes cependant à la minute où Verlaine

compose et envoie sans doute à Arthur la pièce IV de *Sagesse* :

Malheureux! Tous les dons, la gloire du baptême,
Ton enfance chrétienne, une mère qui t'aime,
La force et la santé...
Tu pilles tout, tu perds en viles simagrées
Jusqu'aux derniers pouvoirs de ton esprit, hélas!

Loin d'être un retour de Verlaine sur lui-même cette pièce constitue une objurgation à Rimbaud : elle traduit maints passages de la lettre du 12 décembre.

La malédiction de n'être jamais las
Suit tes pas sur le Monde où l'horizon t'attire.
.....
Maintenant il te faut passer devant les portes,
Hâtant le pas de peur qu'on ne lâche le chien...
.....
Tu n'es plus bon à rien de propre, ta parole
Est morte de l'argot et du ricanement.
.....
Seul parmi les débris honnis de ton désastre...
Seul l'Orgueil est vivant, il danse dans tes yeux!
.....
— Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère!

Ce poème fait pendant à la pièce III où le poète ici, s'apostrophe.

II

Sciences, linguistique, et le piano (qu'il apprend paraît-il sans aucun maître), Arthur passera l'hiver 1875-1876 dans un déchaînement de travail assis, annonciateur du furieux accès de mouvement que le printemps et l'été suivant lui verront subir. « Afin que personne ne le dérange, il s'enferme à plusieurs reprises dans une armoire, un vieux coffre du temps passé, et il y reste parfois vingt-quatre heures sans boire ni manger, absorbé dans son travail (1) ». Il y gagne de violents maux de tête, et, les attribuant à l'abondance de ses cheveux, il se fait passer le crâne au rasoir, excentricité qui corrige (toujours, chez lui, la réaction après l'action) ses absaloniennes provocations d'il y a un lustre. Aux obsèques de sa sœur Vitalie, décédée le 18 décembre, d'une maladie longue et cruelle,

(1) Pierquin : *Sur Arthur Rimbaud* « Courrier des Ardennes », 31-XII-1893.

il montre une tête blanche, écrit Delahaye (1), comme du parchemin neuf. Disons aussi qu'il apprend alors l'arabe, lisant le Coran, et il manifeste peut-être, par cette excentricité, un penchant vers la religion musulmane dont il donnera des marques nettes, à croire certains témoins de sa dernière période.

En attendant, le voici depuis huit mois sédentaire; c'est son plus long laps d'immobilité depuis sa fugue d'août 1870, mais son démon n'a rien perdu pour attendre. Fin avril, après une brouille avec sa mère et son frère, il part sans dire où.

Le 10 juin 1876, il contracte à Harderwyk, moyennant prime de 300 florins, un engagement de six ans dans l'armée hollandaise. Il part du Helder pour Java et il débarque à Batavia le 23 juillet. Détaché au 1er Bataillon d'infanterie, sa désertion sera constatée le 15 août et l'orphelinat de Salatiga bénéficie du produit de la vente de ses hardes : savoir 1 fl. 81. C'est donc de Salatiga qu'il sera parti (2), ville située au cœur de l'île, laquelle est vaste. Il erre le temps de gagner la côte et d'embarquer sur un navire anglais comme matelot. Il touche à Liverpool, longe en bateau la Grande-Bretagne, le litto-

(1) *Rimbaud, l'Artiste*, p. 64.

(2) Ces précisions sont le résultat des investigations faites par M. J.-W. Marmelstein au Ministère des Colonies à la Haye et au Département de la Guerre à Java. Il en a donné le détail au « Mercure de France » du 15, VII, 1922, rectifiant les erreurs en cours sur cet épisode de la vie rimbaudienne.

ral norvégien, danois, hollandais, le littoral belge, les côtes de France, s'arrête à Bordeaux, d'où par la route il arrive dans les Ardennes le 31 décembre (1).

Pour cette trouée dans la forêt vierge de Java,

> Où les serpents géants dévorés des punaises
> Choient des arbres tordus avec de noirs parfums,

pour ce périple, évoquons les alexandrins de *Bateau ivre :*

> La tempête a béni mes éveils maritimes...
> L'eau verte pénétra ma coque de sapin...
> Plus léger qu'un bouchon, j'ai dansé sur les flots.
> Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes.
> J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides...
> Le rut des Béhémots et des Maëlstroms épais...
> Fileur éternel des immobilités bleues...

et, songeant qu'ils furent écrits voici cinq ans, admirons la prescience du Voyant comme un phénomène psychologique aussi peu compréhensible qu'un miracle. Avec Delahaye, appelons l'Homme-aux-semelles-de-vent : *Rimbad le marin;* puis Berrichon nous narrera à sa manière une aventure recueillie par MM. Bourguignon-Houin de divers côtés, et dont l'invention, le cas échéant, peut incomber à Frédéric Rimbaud.

Au cours de cette traversée, la tempête, à deux reprises, sévit effroyablement sur le vaisseau qui voiles cre-

(1) D'après Bourguignon-Houin. Une version peut-être plus sûre le fait d'Angleterre gagner directement Boulogne et rentrer de là chez lui.

vées, mâts brisés, ne dut son salut qu'au sacrifice de sa cargaison. Ainsi désemparé, on naviguait lentement et péniblement. Doublé le Cap de Bonne-Espérance, on arrive en vue de Sainte-Hélène. Notre déserteur veut qu'on y aborde. Le capitaine s'y refuse. Alors, quoique sachant à peine nager, Rimbaud se jette à la mer, afin de gagner à brassées l'île qu'illustra la captivité de Napoléon. Il fallut qu'un marin plongeât après le téméraire pour, de vive force, le ramener et le réembarquer.

Mais Frédéric, s'il inventa, inventa en patriote et bonapartiste qu'il était, source du mépris que lui manifesta toujours son frère. Verlaine indique autrement la rencontre de Rimbaud avec l'Ombre impériale. Renseigné (par les lettres de Delahaye) sur les faits et gestes de l'ami perdu, il les fixe dans ce genre de « Coppée » auquel ils s'amusèrent ensemble; et celui-ci vaut un portrait pour le Rimbaud de la période du vagabondage intensif. C'est le vagabond, d'ailleurs, qui parle :

N. de D! J'ai rien voyagé d'puis mon dergnier
Coppée! Il est vrai qu'jen d'viens chauv'comme un paggnie
Percé, qu'j'ai là quequ' chos' dans l'gosier qui m'ratisse,
Et que j'sens comm' les avant-goûts d'un rhumatisse,
Et que j'm'emm... pluss' euq'jamais: mais c'est-n'-egal:
J'ai promené ma gueule infecte au Sénégal,
Et vu Cinq-Hélène (m... à Badingue); un' rud' noce!...
Mais tout ça c'est pas sérilieux : j'rêve eud' négoce.
A c't'heure, et, plein d'astuc' j'baluchonn' des vieill' plaq's
D'assuranc', pour revend' cont' du rhum, aux Canaq's.

(1) Delahaye : *Rimbaud, l'Artiste...*, p. 72.

Complétons le portrait avec un signalement authentique. M. J. W. Marmelstein l'a recueilli sur son livret matricule hollandais : « *Visage ovale, front, nez, bouche ordinaires, yeux bleus, menton rond, cheveux et sourcils bruns, taille 1 m. 77, signes extérieurs, néant.* »

En avril 1877, Arthur est à Vienne, dans l'intention de gagner terrestrement l'Asie Mineure. Et là, lui arrive une aventure qui motivera son expulsion et une condamnation sans doute. Cette aventure, nous n'en connaissons que ce qu'il aura raconté aux siens, et ce que les siens ont raconté. Recueillant tout ce qu'on trouve sur elle, M. Carré la résume ainsi :

A peine arrivé à Vienne, il prend une voiture et régale le cocher. Celui-ci — échange de bons procédés — le présente à des amis, deux ou trois individus douteux, qui s'arrangent pour lui voler son pardessus et son portemonnaie. Rimbaud reste sur le pavé, sans ressources. On le rencontre aux terrasses des cafés du Ring, autour de l'église Saint-Etienne, mi-camelot, mi-mendiant, vendant, comme autrefois dans la rue de Rivoli, des anneaux de clefs ou des lacets de chaussures. Rien d'étonnant s'il a pour un motif futile, et que nous ignorons, une querelle avec un policier. Injures, bravade, attroupement, rixe, coups et blessures. Il est arrêté et expulsé comme indésirable.

Il revient à Charleville par la Bavière, repart aussitôt par la Belgique, s'installe en Allemagne sur la frontière hollandaise et, profitant de ce que son

engagement de l'an dernier lui apprit, il recrute de soldats pour la Hollande. Il y gagne de quoi s rendre à Hambourg, où il s'embauche (vous voye que la polyglossie, ça sert!) comme caissier inter prète au Cirque Loisset. Il l'accompagne à Copen hague, puis à Stockholm d'où le consul de France l rapatrie. En automne, après une courte escale a port maternel, il est à Marseille et s'embarque pou Alexandrie. Malade, il est déposé sur le rivage ita lien, gagne Rome et, par l'assistance consulaire retourne passer l'hiver auprès des siens.

Il y passera une partie du printemps et on dirai qu'il a pris la décision de n'en plus partir. « Moi moi, qui me suis dit mage ou ange, je suis rendu au sol avec un devoir à chercher et la réalité ru gueuse à étreindre. Paysan! » — s'était-il exclam au dernier chapitre d'*Une Saison*. Cette perspectiv qu'il ne repoussait pas précisément en avril-août 1873, mais qui s'était vue rejetée depuis, il l'adopte Ce *bonheur établi, domestique*, dont il se voyait (toujours dans *Une Saison*) incapable, le caresse. Hélas! Verlaine là-bas, dans son île, apprend la chose et rigole :

Je renonce à Satan, à ses pomp', à ses œuffs!
Je vous gobe, ô profonds mugissements des bœuffs!
J'fonde eun' nouvelle école, et sans coll', j'agricole.
Colle-toi ça dans l'fusil, mond' frivole, et racole
Z-en d'autres. Désormais, j'dis m... à les Gatti,
A les Russ', à les Vienne et aux Scaferlati
D'contrebande, et j'vas faire un très chouett' mariache.

Je m'cramponne à toi, Roche, et j'défends qu'on m'arrache
ud' toi... Viv' le lard dans la soupe — et soillions
érilleux, — et qu' nout' sueur alle abreuff' nos sillions!

En avril 1878, après un second voyage à Hamourg, le voici en Suisse, parcourue en large et n long. En juin à Roche. Le 17 novembre, à Gênes, 'où il expédie aux siens une longue lettre toute rise par le récit de sa traversée du Saint-Gothard pardon! du « Gothard »; les saints ne sont point our son usage). Il y annonce son départ, le 18, à euf heures du soir, pour l'Egypte. Il écrit en effet 'Alexandrie une lettre datée novembre. « Je vais voir un emploi : ou bien dans une grande exploiation agricole à quelque dix lieues d'ici (j'y suis éjà allé, mais il n'y aurait rien avant quelques emaines); — ou bien, j'entrerai prochainement ans les douanes anglo-égyptiennes, avec un bon raitement; — ou bien, je crois plutôt que je partiai prochainement pour Chypre, l'île anglaise, omme interprète d'un corps de travailleurs. »

Le 15 février 1879, c'est ce dernier poste qu'il ccupe (lettre datée de Larcana); surveillant d'une arrière au bord de la mer, en plein désert, excellent pprentissage pour la fournaise d'Aden, qui s'apprête. Il y est encore en avril (lettre du 24). Juin, ependant, le trouve à Roche où la fièvre typhoïde blige à un long séjour.

Et c'est la fin, non point de sa vie nomade, mais e sa vie de déclassé. A Delahaye, qui le verra en

septembre, — avant qu'il ne tombe malade, — pour la dernière fois, il exhibe avec satisfaction u certificat de travail élogieux qui lui a été signé. s'occupe des travaux de la ferme, mais sa décisio d'aller vivre dans les pays chauds est prise, av l'assentiment de sa mère; car « la main à charrue n'est décidément pas son fort. Le climat de l'Euro est trop froid pour son tempérament, dit-il. capitaine en retraite Rimbaud est mort à la fin l'an dernier (1878). Frédéric, revenu du service, s'est pas fixé à Roche, et Vitalie Cuif se charge gérer la ferme, aidée par Isabelle et un vieux d mestique luxembourgeois. Arthur venait d'atteind ses vingt-cinq ans.

Pendant ma visite où il causa beaucoup, me racor mille choses ayant trait à sa vie de voyageur, nulleme à ses goûts anciens, je lui posais soudain la questio « Mais, la littérature?... » Troublé, surtout étonné, com par une image de mot qui n'aurait point paru dans s cerveau depuis longtemps, le poète rougit, un tout pe éclair passa dans ses yeux d'azur, et laconiquement, s un ton où pointait si peu que rien de nervosité, répo dit : « Je ne pense plus à ça (1) ».

Même note nous est donnée par M. Louis Pie quin, qu'il rencontre à Charleville la veille de so nouveau départ. Pierquin vient d'acquérir, lui di il, un certain nombre de livres de chez Lemerre « Voilà bien de l'argent perdu (s'écrie Rimbaud)

(1) Delahaye, *Rimbaud, l'Artiste*, p. 72.

Acheter des bouquins, *et surtout de pareils,* c'est complètement idiot. Tu portes une boule sur tes épaules qui doit remplacer tous les livres. Ceux-ci, rangés sur des rayons, ne doivent servir qu'à dissimuler les léprosités des vieux murs (1). »

(1) Rapporté par M. Carré, *op. cit.*, p. 168; c'est moi qui souligne *et surtout de pareils;* Rimbaud entendant — puisque ces livres sont de chez Lemerre — *et surtout des poésies.*

EN ARABIE
ET
ABYSSINIE

I

Au mois de mars 1880, il entre en Egypte. Le 23 mai, lettre de Chypre; il surveille les travaux du palais que l'on bâtit pour le gouverneur général au sommet du Troodos, la plus haute montagne de l'île (2.100 mètres); il gagne deux cents francs par mois. Il s'y trouve encore le 4 juin : « Je vais dans quelques jours partir pour une entreprise de pierres de taille et de chaux où j'espère gagner quelque chose. »

Le 17 août, une lettre d'Aden annonce qu'il a quitté Chypre depuis près de deux mois, ce « après des disputes que j'ai eues avec le payeur général et mon ingénieur »; et qu'ayant vainement cherché du travail dans tous les ports de la Mer Rouge, à Djeddah, Souakim, Massaouah, Hodeidah, etc., et quelque chose à faire en Abyssinie, il travaille

« chez un marchand de café où je n'ai encore que sept francs... Quand j'aurai quelques centaines de francs, je partirai pour Zanzibar où, dit-on, il y a à faire ».

Il ne verra jamais Zanzibar; mais sa maison, Bardey et Cie, l'enverra tenir un comptoir sur la terre africaine, « dans le Harar, contrée que vous trouverez sur la carte au sud-est de l'Abyssinie ». On y va d'Aden par mer d'abord, d'Aden à Zeilah, port de la côte africaine, et puis vingt jours de cheval à travers le désert somali. Il s'y trouve le 13 décembre à acquérir « du café, des peaux, des gommes, etc. », en échange de cotonnades et marchandises diverses, aux appointements de 150 roupies par mois, c'est-à-dire 330 francs, plus la nourriture, tous les frais du voyage et 2 % sur les bénéfices. « Harar est une ville colonisée par les Egyptiens et dépendant de leur gouvernement. La garnison est de plusieurs milliers d'hommes. »

Il y reste jusqu'à la fin de 1881, parcourant l'intérieur du pays, tantôt « pour une campagne à l'ivoire », tantôt pour acquérir une quantité considérable de cuirs secs, projetant (lettre du 2 juillet) une expédition « dans un pays totalement inexploré par les Européens, voyage de six semaines pénible et dangereux, mais qui pourrait être de profit ». Et l'envoi de ses gains à Roche et leur placement serait l'unique objet de ses lettres s'il n'y réclamait pas des achats de livres et d'instruments de

l'ordre mentionné dans sa lettre à Delahaye. Un mot chaque fois sur sa santé qui n'est point bonne; enfin le souci de savoir s'il est en règle avec l'autorité militaire, car il a quitté les Ardennes en frisant l'insoumission. Le 18 janvier 1882, il est à Aden. Il quitte Aden dès les premiers mois de 1883 pour Harar, et, faisant de cette ville son centre d'opérations, exécute une série d'expéditions dont l'une, en Ogadine, est l'objet d'un rapport que lui publiera la Société de Géographie.

En 1884, il rentre à Aden, le Harar étant inhabitable à cause des troubles créés par la guerre entre l'Egypte et l'Ethiopie. Sa maison a supprimé l'agence du Harar; celle d'Aden va fermer. Déjà il se trouve sans emploi; le 19 juin cependant, il annonce que les affaires sont reprises; mais plus de voyage, et il doit passer dix-huit mois sédentaires, après lesquels il rend son tablier. Il attend quelques milliers de fusils, il forme une caravane et porte sa marchandise à Ménélick, roi du Choa, annonce-t-il le 12 octobre 1885, en donnant son adresse à Tadjourah, colonie française d'Obok. Le 3 décembre, il est à Tadjourah, en effet, mais n'ayant pu partir encore, devra regagner Aden (lettre de Tadjourah, le 9 juillet). Le 15 septembre, Tadjourah encore; son associé, un sieur Labatut, tombé malade, est rentré mourir en France et l'explorateur Soleillet, à la caravane duquel il comptait se joindre, est « mort également ».

Le 7 avril 1887, il se trouve à Anttoto, dans le Choa; le 23 août, il écrit du Caire où il tâche de guérir « un rhumatisme dans les reins qui me fait damner ». Ceci dit, l'expédition des fusils fut malheureuse. Il a dû payer deux fois les dettes de Labatut et, au lieu de la trentaine de mille francs qu'il devait gagner, « je me retrouve avec les 15.000 que j'avais, après m'être fatigué d'une manière horrible pendant près de deux ans ».

Le 8 octobre, Aden l'a repris sans lui donner rien à faire. Va-t-il partir pour Zanzibar? ou bien, comme correspondant du *Temps*, suivre les opérations de l'armée italienne contre Ménélick? Obtiendra-t-il du ministère des Colonies une concession à Obock, ou la permission d'importer des armes à feu pour l'Abyssinie? Il use du temps et du papier à ces projets dont aucun ne réussira. Le 4 avril 1888, il écrit d'Aden, retour d'un voyage au Harar : 600 kilomètres faits en onze jours de cheval; il va repartir pour le compte d'un négociant d'Aden, César Tian.

« Je me trouve réinstallé ici pour longtemps », écrit-il de Harar, le 15 mai. Il y restera jusqu'en mars 1891, à échanger, comme jadis, du café, des gommes, de l'ivoire, des peaux contre des cotonnades et des thalaris. Mais le 20 février, il annonce que des varices à la jambe droite, compliquées de rhumatismes, le font « souffrir beaucoup », et demande qu'on lui achète « un bas pour varices pour

une jambe longue et sèche, pied n° 41 pour la chaussure ». Il faut que ce bas « monte par-dessus le genou, car il y a une varice au-dessus du jarret ».

Le 30 avril, il écrit d'Aden, ayant franchi, en douze jours, sur une civière recouverte d'une toile et portée par des nègres, les 300 kilomètres de désert qui séparent Harar de Zeilah. Auparavant, vingt jours d'immobilité, « souffrant des douleurs atroces et ne dormant jamais. Inutile de vous dire quelles souffances j'ai subies en route! Je n'ai jamais pu faire un pas hors de ma civière; mon genou gonflait à vue d'œil, et la douleur augmentait continuellement ».

On le soigne à l'hôpital européen. Tumeur synovite, dit le médecin anglais, « arrivée à un point très dangereux, par suite du manque de soins et de fatigues... » Pas d'amélioration depuis six jours. « Je suis devenu un squelette : je fais peur. Mon dos est tout écorché du lit; je ne dors pas une minute. »

Il arrive à Marseille le 22 mai, « réduit à l'état de squelette par cette maladie de ma jambe droite qui est devenue à présent énorme et ressemble à une grosse citrouille ». Pas de lettre avant le 17 juin. Il écrit, de l'hôpital de la Conception, à sa sœur; on lui a coupé la jambe, et sa mère, accourue à la nouvelle de l'opération, a regagné Roche. 23, 24, 29 juin, 2, 10 et 15 juillet : lettres écrites de son lit, toutes à sa sœur Isabelle; la dernière où il

raconte comment la maladie est venue et son transport à Zeilah.

Le second jour du voyage, m'étant avancé loin de la caravane, je fus surpris dans un endroit désert par une pluie sous laquelle je restai étendu 16 heures sous l'eau, sans abri et sans possibilité de me mouvoir : cela me fit beaucoup de mal. En route, je ne pus jamais me lever de ma civière. On étendait la tente au-dessus de moi à l'endroit même où l'on me déposait; et, creusant un trou de mes mains près du bord de la civière, j'arrivais difficilement à me mettre de côté pour aller à la selle sur ce trou qu'ensuite je comblais de terre...

Mais tout cela est du passé — et c'est l'amputation qui lui est présente!

... Ne vous laissez jamais amputer. Faites-vous charcuter, déchirer, mettre en pièces; mais ne souffrez pas qu'on vous ampute... Plutôt souffrir un an comme un damné que d'être amputé!

Voici le beau résultat : je suis assis, et de temps en temps, je me lève et sautille une centaine de pas sur mes béquilles, puis je me rassois. Mes mains ne peuvent rien tenir. Je ne puis, en marchant, détourner la tête de mon seul pied et du bout des béquilles. La tête et les épaules s'inclinent en avant, et vous bombez comme un bossu. Vous tremblez à voir les gens et les objets se mouvoir autour de vous, crainte qu'ils ne vous renversent pour vous casser la seconde patte. On ricane à vous voir sautiller. Rassis, vous avez les mains énervées, l'aisselle sciée et la figure d'un idiot. Le désespoir vous reprend; et vous demeurez assis comme un impotent complet, pleurnichant et attendant la nuit, qui rapportera l'insomnie perpétuelle et la matinée encore plus triste que la veille, etc., etc.

Le 20 juillet, courte annonce de son arrivée prochaine à Roche. C'est là sa dernière lettre, et maintenant l'auteur de *Bateau ivre* et des *Illuminations* a vraiment fini d'écrire.

II

La centaine de lettres écrites par Rimbaud aux siens, du 17 août 1880 au 30 avril 1891, nous offrent un document autobiographique aussi précieux qu'*Une Saison en Enfer*. Et n'est-ce pas le récit d'une saison infernale plus réelle encore que l'autre? Ses derniers onze ans, le Damné les a passés dans une chaudière alimentée par les pires feux dont disposent le soleil asiatique et l'africain pour changer leurs rivages en déserts.

Vous ne vous figurez pas du tout l'endroit. Il n'y a aucun arbre, même desséché, aucun brin d'herbe, aucune parcelle de terre, pas une goutte d'eau douce. Aden est un cratère de volcan éteint et comblé au fond par le sable de la mer. On n'y voit et on n'y touche donc absolument que des laves et du sable qui ne peuvent produire le plus mince végétal. Les environs sont un désert de sable absolument aride. Ici les parois du cratère empêchent l'eau d'entrer et nous rôtissons au fond de ce trou comme dans un four à chaux. Il faut être

ien victime de la fatalité pour s'employer dans des en-ers pareils,

crira-t-il après cinq ans de séjour, le 28 septembre 885. Il a bouilli là, par la fourche du démon du ain lardé!

Ses lettres, aussi, sont celles d'un *commerçant* u plein sens du mot, au sens où ce mot s'oppose leinement à *poète*. Elles marquent des préoccu-ations non seulement étrangères à l'Art, mais fer-nées à l'idée que l'Art existe. Elles dénotent un sprit d'une positivité telle qu'on a peine, je ne dis as à comprendre que l'auteur de *Bateau ivre* ait u les écrire, mais à admettre qu'il les écrivit.

Mais si nous n'y reconnaissons pas le poète qui 'est plus, nous y retrouvons l'homme qui de-neure. Qui demeure, certes, après un redresse-ment moral qui saute aux yeux. Ce Rimbaud-ci, quant à ses actes, n'a rien de commun avec l'éphè-e aux mauvais penchants duquel la théorie démen-ielle du Voyant apporta une justification et un pré-exte esthétique et apostolique. Ni non plus avec 'inquiétant vagabond resté anarchiste, s'il n'est lus littérateur, qui lui succéda. Il est l'individu qu'il aut qu'il soit pour atteindre le but qu'il s'est fixé : à savoir gagner, par les voies légales, de quoi jouir e plus tôt possible du repos nécessité d'urgence par la fatigue surhumaine qu'il s'imposa et qu'il s'impose toujours. Il est ce que doit être un homme qui joue sur la carte du négoce honnête l'enjeu de

sa destinée, et dont l'enfance a reçu d'une façon indélébile le sceau de la morale chrétienne; dans la cervelle duquel les leçons de la Bible-à-la-tranche vert-chou furent enfoncées par une Vitalie Cuif. Il mène donc une existence droite et probe d'employé du travail duquel ses patrons seront toujours satisfaits (s'ils ne le sont pas toujours de son caractère) et qui jouira auprès des gens qui traiteront avec lui, ou à son côté, d'une saine réputation. Ceux qui, comme Lepelletier, ont jugé de sa dernière période d'après le passé dont ils furent les témoins calomnièrent Rimbaud : aucun doute là-dessus. Mais il n'y a que ses actes qui soient changés à son âme de surface; son âme profonde est la même. Elle nourrit toujours le même appétit d'indépendance, la même insociabilité, le même mépris de tous et de tout et la même lassitude. Les plus criants de ses péchés capitaux sont muselés, sont écrasés par la poigne et sous le poids des circonstances. Il ne boit plus que de l'eau; cette luxure dont il disait dans *Une Saison* : « magnifique, la luxure! », il semble bien qu'il l'ait abandonnée absolument comme l'alcool, et la colère se refrène, et le mensonge chez lui n'est plus. Il vit dans une austérité morale qui en fait aujourd'hui le fils de sa mère.

Mais il en reste un, de ses vices, qui n'a point cédé parce que celui-là, c'est son élément essentiel si essentiel qu'il n'osa jamais le dénoncer, lui s

impitoyable dans l'analyse de lui-même. Et ce péché-là s'appelle l'Orgueil.

Je suis mille fois le plus riche... L'idée de sa supériorité intellectuelle l'habite encore, même maintenant qu'il n'écrit plus, et c'est précisément parce qu'il n'écrit plus qu'il est plus orgueilleux encore qu'autrefois, sinon d'une façon aussi indiscrète. L'idée de sa supériorité le possède d'autant plus qu'il réalise le commandement qu'il s'est adressé dans *Une Saison* : « Je suis mille fois le plus riche, *soyons avare comme la mer* ». — Oui, soyons avare, *ô Je suis qui es un autre;* soyons avares tous les deux de ma richesse spirituelle! Et l'idée de sa supériorité lui dicte à chaque occasion sur les gens et les événements qui le touchent des jugements tranchants comme le couteau de la guillotine.

J'ai quitté mon emploi d'Aden après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité... J'ai rendu beaucoup de services à ces gens... mais je les ai envoyés au diable... et leur commerce et leur affreuse maison et leur sale ville (Aden, 22 octobre 1885). — Les Anglais, avec leur absurde politique... Leur Gordon est un idiot, leur Wolseley un âne, et toutes leurs entreprises une suite insensée d'absurdités et de déprédations... Je crois cependant qu'aucune nation n'a une politique coloniale aussi inepte que la France (Aden, 30 décembre 1884). — Perdu au milieu des nègres... obligé de parler leur baragouin, de manger de leurs sales mets, de subir mille ennuis provenant de leur paresse, de leur trahison, de leur stupidité! (Harar, 4 août 1885.)

Et cette phrase que j'inscrirai au fronton d'un musée d'anthropologie, si je deviens ensemble milliardaire et misanthrope :

> Les gens du Harar ne sont ni plus bêtes ni plus canailles que les nègres blancs des pays dits civilisés; ce n'est pas du même ordre, voilà tout. (Harar, 25 février 1890.)

L'orgueil, et son fils naturel et légitime *l'égoïsme* — mis celui-là par *Une Saison* en tête des péchés capitaux d'Arthur! Ses lettres émanent bien du *sans cœur* qu'au collège il se flattait d'être. Sèches de sensibilité familiale, autant que de chair ses pauvres jambes lorsqu'il demandera l'envoi du bas à varices. Sèches de sensibilité amicale : voir sa lettre à Delahaye, si loin de son esprit, lorsque l'autre lui écrira, qu'il a oublié son prénom, et l'appelle Alfred, sur l'enveloppe.

Quant au côté brutal de sa volonté têtue, il n'est que de regarder la façon dont il se traite dans son propre corps. Les docteurs le lui ont dit : soigné dès les premiers jours, son genou se fût guéri. Il en convient (lettre du 15 juillet 1891) : « C'est moi qui ai tout gâté par mon entêtement à marcher et à travailler excessivement. »

Il reste en somme le volontaire sans frein, le logicien sans arrêt, l'absolutiste du négoce comme il fut celui de la politique, de la poésie, de la religion, de l'amitié. Ses missives sont dénuées de toute curiosité pour le paysage, le milieu, la flore, la faune,

les mœurs — si curieux cependant, si neufs, qu'il rencontre! Et son *Rapport sur l'Ogadine* n'est même pas le compte rendu d'un explorateur qui serait totalement privé du goût des lettres; c'est la lettre d'un voyageur de commerce qui renseigne, sur « la place », ses patrons.

III

Le Biographe familial, publicateur, en 1899, de la correspondance d'Arthur aux siens, a constaté tristement le caractère ultra-positif, supra-philistin de cette correspondance. Et il en rend responsable.. sa belle-mère. C'est qu'il connaît « l'aptitude de l'âme complexe et formidable du poète des *Illuminations* à se mettre aussitôt à la portée des intelligences interlocutrices ». Or, Rimbaud écrit surtout pour sa mère, « une personne de vertu propriétaire, dont le cœur bat malgré soi vers l'argent... » C'est pour lui complaire, en bon fils qu'il reste, « en somme, sous la sécheresse des témoignages d'affection », qu'il sacrifie ses « soucis idéaux les plus pesants et impérieux, qu'il exagère des trivialités et va jusqu'à médire des gens qui l'employèrent avec loyauté en l'aidant dans ses héroïques projets... Et cela est plein d'horreur! »

Cette subtile découverte, à laquelle Isabelle colla-

ora de tout son cœur sororal, je ne la rapporte oint pour égayer le lecteur dans un sujet mené à n point qui ne prête pas à rire. Elle part d'un sen- iment digne de respect; et la façon dont un dèle sert sincèrement son dieu commande tou- ours (tout au moins sur le papier) le respect l'analyste. Mais cette découverte nous a valu ne pieuse opération que l'analyste doit divul- uer. La Correspondance, telle que le recueil des *ettres de Jean-Arthur Rimbaud* la donne, n'est as entièrement de l'auteur; le publicateur y con- ribue. Puisqu'il est certain qu'Arthur n'a écrit ces ettres ainsi que pour ne point contrister sa mère ont raisonné beau-frère et sœur), nous avons le roit de rectifier sa correspondance; même nous n avons le devoir, nous, défenseurs de sa mémoire t propagateurs de son génie et, d'ailleurs, qui pos- édons sur son œuvre un droit de propriété absolue. Nous devons montrer Arthur non pas tel qu'il fut bligé de paraître, mais tel que, réellement, il a été. La Correspondance a donc reçu un traitement que 'ai constaté quasi chaque fois qu'il m'a été possible e confronter le texte publié à l'original, et je l'ai ait près de cinquante fois.

Les lettres ont subi d'abord des corrections sty- stiques. A Aden comme à Harar, l'ex-esthète de *'ateau ivre* loge si bien dans la peau d'un homme ui fait du négoce, que son style est celui d'un égociant. Il écrit comme l'on parle quand on vend

des cotonnades et qu'on place des roupies. Il y a mieux — et je signale ce cas de mimétisme graphologique — son écriture, qui fut jadis celle d'un artiste, ressemble à présent, tout en conservant ses caractères essentiels, celle d'un comptable ou d'un « représentant ». Chez Berrichon, le puriste se trouve donc souvent choqué, et corrige. Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts; mais Arthur par exemple, ayant libellé (lettre du 15 janvier 1881) : « J'ai écrit *en décembre* que l'on vous envoie une somme de ... Il fait le temps du mois de *mai de France...* Vos deux lettres de novembre, je les ai perdues *tout de suite...* », Berrichon imprime : « *En ce même décembre* j'ai écrit que ... Mois de mai, *en France...* Je les ai perdues *de suite* ».

Elles sont altérées, ensuite et surtout, dans leur fond même. Rimbaud, quoi qu'il dise, et quoi que l'on soutienne, est resté poète. C'est pourquoi lorsqu'il se contente d'écrire, 7 novembre 1881 : « Les pluies ont cessé; il fait très beau et assez chaud, les caféiers mûrissent », Berrichon ajoute : « *...d'autres sont en fleurs et ça sent délicieusement bon, un goût qui rappelle tout à fait la fleur d'oranger* ».

Lettre du 13 décembre 1880 : « Les produits marchands de la contrée sont le café, l'ivoire, *les peaux, etc.* » — Voilà une mercerie d'un ordre bien peu relevé pour un poète, resté poète, et qui trafique dans le pays même de la Reine de Saba! C'est pourquoi on nous remplace *les peaux, etc.*, par « *les parfums, l'or* ».

Etait-il digne cependant d'Arthur (et de sa fa

mille) que nous constations combien furent minces les profits du malheureux? — Hélas! ils ont été misérables, et ses lettres ne font que le dire et en gémir. Mais nous, sœur et beau-frère, allons réparer la cruelle injustice du sort. Supprimons donc certains de ses gémissements, tarissons-en même la source. Majorons les chiffres d'Arthur. Lettre du 5 mai 1884, Rimbaud écrit : « J'ai de *12 à 13 mille* francs avec moi ». — Et Berrichon : « J'ai *une quarantaine de mille francs.* » Le 30 décembre 1884, Rimbaud : « J'ai à présent au moins *treize mille francs* ». — Berrichon : « *quarante-trois mille.* »

Convient-il qu'Arthur paraisse, dans ses rapports avec César Tian, comme un employé vis-à-vis d'un employeur? — Associé, cela sonne mieux. Lettre du 4 avril 1888 : « Je vais à Zeilah *pour le compte* des négociants d'Aden ». Donc, Berrichon : « Je vais *pour mon compte, avec association d'un* négociant d'Aden... » Lettre du 10 janvier 1889 : « Ce que j'ai ne ressortirait qu'après la liquidation des affaires *que je fais ici pour la maison César Tian, d'Aden.* » — Berrichon : « des affaires que je fais *pour mon compte, et de celles que je fais en association* avec M. Tian, d'Aden ».

Un appareil photographique, qu'Arthur fit venir de France pour faire commerce de photographies, a donné tourment au beau-frère, car il en est question trois ou quatre fois dans les lettres, et chaque fois la claire volonté mercantile d'Arthur paraît. Le

19 mars 1883, l'appareil lui arrive, avec une caisse de livres. « *Je tirerai bon parti des photographies* », écrit-il. — Bon parti *de tout cela* » nous donne-t-on, dans le dessein de réunir livres et appareil et d'imprimer à l'expression « parti » le sens de : parti intellectuel. Lettre du 6 mai 1883, Rimbaud écrit : « Si je veux, je regagnerai vite les 2.000 francs que ça m'a coûté. Tout le monde veut se faire photographier ici; même on offre une guinée par photographie ». Berrichon ajoute : « *Mais ce n'est pas pour cela que j'ai acheté mon appareil et j'en ai besoin pour autre chose* ». Lettre du 14 avril 1885 : « *L'appareil photographique, je l'ai vendu* »; — cette phrase se voit supprimée.

Il convient que le catholicisme latent d'Arthur ne soit pas moins indiqué, puisqu'il ne subsiste pas moins que sa religiosité esthétique. — C'est pourquoi, Arthur écrivant le 10 juillet 1889 : « Il y a ici une mission *chrétienne* à laquelle je confierai mon testament », notre beau-frère (un des violents anti-cléricaux, avant son embourgeoisement conjugal que la bohème anarchiste ait vu hurler) nous fera lire : une mission *catholique*.

Que penser après cela des phrases d'où l'on pourrait inférer que le Rimbaud héroïque de bonté et de charité, providentiel aux indigènes et aux Européens, confident de Ménélick, lié à « l'histoire humaine de la civilisation », (tel que le présente la folle préface de Berrichon aux *Lettres*) offre

quelque semblant de vraisemblance? Les deux missives qui les contiennent, — ou ne les contiennent point, — ne sont pas tombées sous mes yeux. Mais dans la phrase : « Ces environs-ci, où je suis connu à présent, *où j'ai pu rendre quelques services* (lettre du 5 mai 1884), les mots soulignés sont apocryphes. De même, lettre du 18 mai 1889, dans : « car nous menons une triste *et méritoire* existence au milieu de ces nègres », les mots *et méritoire* sont tirés de l'encrier berrichonien. Le 3 décembre 1885, Rimbaud regrette qu'un certain amiral anglais ait fait signer à l'empereur Jean du Tigré un traité abolissant la traite, le seul commerce indigène un peu prospérant. Il ajoute : « *Cependant* sous le protectorat français, on ne cherche pas à gêner la traite, *et cela vaut mieux* ». Or, le premier et les quatre derniers mots seront supprimés.

Le 26 mai 1885, Arthur songe à quitter l'Arabie pour les Indes. « Mon capital arrive juste à 15 mille francs, écrit-il. Cela me donnerait à Bombay, à 6 %, sur n'importe quelle banque, une rente à 900 francs, qui me permettrait de vivre en attendant un bon emploi. » Le recueil des *Lettres* tait le chiffre de ce maigre capital et de sa rente et publie : « Où irais-je? Peut-être à Bombay où l'argent rapporte 6 %. J'aurais alors de quoi vivre, en attendant de nouveaux emplois. »

De nouveaux emplois... Cela sonne mieux que l'expression mesquine que laisse échapper Arthur;

et le *où irais-je?* n'évoque-t-il pas l'Homme-aux semelles-de-vent qu'Arthur est obligé, pour plaire à sa mère, de cacher?

Cette note romantique, Berrichon la fera sonner dans une lettre du 10 janvier 1889, où Isabelle et lui devaient conserver pour eux un passage intéressant la vie privée de la famille Rimbaud. A ce passage, venant après cette phrase : « Avec les complications où je suis engagé, il est peu probable que je sorte avant longtemps de ces pays », nous voyons substituer un long couplet. *Cuique suum*, restituons-le aux œuvres complètes de Paterne.

Pour cette année, donc, mes perspectives ne sont guère au retour. Il en était de même de l'année précédente, comme de l'antécédente, comme il pourra bien en être de même de la suivante et de la subséquente, etc., etc. Entré dans ces pays, on n'en sort plus parce que les affaires s'enchaînent l'une à l'autre et, de cette façon, ne se liquident jamais. Le plus souvent, le résultat final est : désillusion et mains vides.

Certes non, je ne suis pas ici pour toujours : m'ennuie trop. J'espère bien un jour vivre à ma guise, voyager, voir. Je voudrais parcourir le monde entier qui, en somme, n'est pas si grand. Peut-être alors trouverais-je un endroit qui me plaise à peu près.

Certes, falsifier n'est jamais louable. Mais falsifier à contresens est doublement à blâmer. En croyant *romantiquer* (si j'ose le néologisme) Rimbaud final, on nous le déromantique. La réalité vraie est autrement significative que cet

imagination fausse, elle est autrement poignante. Quand le damné arabo-éthiopien écrit du Caire, le 23 août 1887 :

Je suis excessivement fatigué. Je n'ai pas d'emploi à présent. J'ai peur de perdre le peu que j'ai. Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture seize mille et quelque cent francs d'or; ça pèse une huitaine de kilos et ça me flanque la dysenterie.

ne croyons-nous pas que, pour si peu qu'il soit resté poète, il le demeurerait davantage que quand sa sœur et son beau-frère lui feront écrire :

Je suis excessivement fatigué. *Je m'ennuie à mort...* Je n'ai *rien à faire à présent...* Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture *quarante et des mille* francs d'or; ça pèse une *vingtaine* de kilos, et ça me flanque la dysenterie.

N'est-il pas de l'essence d'un poète aussi absolu que celui-là l'a été, d'être incompétent au gain aussi absolument qu'a été Rimbaud? Son échec à s'enrichir sera absolu. Cette existence à la lettre, de damné, aura été vaine. Onze ans de fournaise et du labeur le plus dépendant (à cet être fou d'indépendance comme le chien enragé, de rage) lui rapporteront moins de vingt mille francs, au lieu de la centaine de mille qu'à l'aide d'une arithmétique aussi compliquée que frelatée on arrivait à nous produire. Quant à sa passion de vagabondage mondial, elle est depuis longtemps satisfaite, et à quel

au delà! L'ennui, aussi, n'est plus son amour, *Une Saison* nous en a expressément prévenus. Et les *je m'ennuie à mort* baudelairiens, dont Berrichon le saupoudre, chaque fois que le malheureux fait l'aveu navrant de sa fatigue, conviennent comme du poivre sur une tarte à la crème.

Quel ennui! quelle vie bête! que fais-je ici, moi Et qu'irais-je chercher ailleurs... Et d'ailleurs l'inactivité me tuerait infailliblement... — Tout ceci qui figure dans la lettre du 5 mai 1884, Arthur ne l'a point écrit. — Non, certes, l'inactivité ne le tuera pas! C'est elle au contraire qui lui permettrait de vivre, s'il pouvait hélas! jamais se la procurer.

> Le repos! Le repos, trésor si précieux
> Qu'on en faisait jadis le partage des dieux!

Dès cette époque, son état est *renseigné* (comme disent nos amis belges) par ce vers de Leconte de Lisle :

J'ai marché si longtemps que le sommeil m'est dû!

Son idée fixe, son... idéal fixe, ne l'a-t-il pas prophétisé jadis dans *Le pauvre Songe?*

> Peut-être un soir m'attend
> Où je vivrai tranquille,
> En quelque bonne ville.
> .....
> Puisque je suis patient...

Le recueil des *Lettres* ne falsifie pas ce passage

de la lettre du 5 mai 1884 : « Excusez-moi de vous détailler mes ennuis, mais je vais atteindre mes 30 ans (la moitié de la vie!) et je me suis fort fatigué à courir le Monde. » — Non plus celui-ci (sinon pour remplacer le chiffre *treize* par celui de *quarante-trois*) : « Pour se reposer, il faut des rentes; pour se marier, il faut des rentes et ces rentes-là, je n'en ai rien... j'ai à présent en mains treize mille francs. Que voulez-vous que je fasse de cela en France? » — (Lettre du 30 décembre 1884.)

Enfin pour en terminer, — non certes avec les libertés de nos publicateurs, mais avec l'analyse du Rimbaud définitif (objet de notre insistance), citons ce passage d'une lettre du 6 mai 1883. Il est certes outrageusement non-baudelairien et voire anti-romantique; il note le point extrême d'assagissement où la fatigue a conduit, dompté pour toujours, dans sa démence de mouvement, l'ancien agité. Non seulement Rimbaud répète ici comme dans *Une Saison* : « L'ennui n'est plus mon amour... », mais il rejette la solitude. J'y souligne cependant quatre mots qui ne sont point dans le texte et place entre parenthèses un début que le recueil des *Lettres* ne donne point.

(Isabelle a bien tort de ne pas se marier si quelqu'un de sérieux et d'instruit se présente, quelqu'un avec un avenir. La vie est comme cela, et) la solitude est une mauvaise chose ici-bas. Pour moi, je regrette de ne pas être marié et *de n'*avoir une famille *à moi*... Hélas! à quoi servent ces allées et venues, et ces

fatigues et ces aventures chez des races étrangères, et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom, — si je ne dois pas un jour, après quelques années, pouvoir me reposer dans un endroit qui me plaise à peu près et trouver une famille, et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée, à orner et à armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque. et que je voie devenir un ingénieur renommé, un hom me puissant et riche par la science?

ÉPILOGUE

Le 20 juillet 1891, Arthur a fini d'écrire, mais pas achevé de vivre; il lui faut les trois plus abominables mois (trois, et presque quatre : cent quatorze jours!) que carcasse humaine ait su mettre pour mourir.

Le 23 juillet, le voici à Roche :

Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or; je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes, retour des pays chauds. Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé!

Tout ne fut pas fantaisiste dans ce rêve éclos au début d'*Une Saison*. L'infirme a trouvé une infirmière. Isabelle le reçoit en charge; elle ne le quittera qu'après qu'il aura reçu quitus de la vie.

Le 15 juillet, nous l'entendions geindre et maudire; et la vigueur de ses plaintes, leur goût de

gouaille montrent qu'il pensait rester vivant. Il n'a qu'un membre de moins, somme toute... Or, en arrivant à Roche, il ne possède déjà plus, de ses deux bras, qu'un. La violente douleur dans l'épaule droite, signalée par sa lettre du 26 juillet, l'a conduit par un intolérable chemin à la rigidité du bras droit. Il souffrait d'être si grotesque à béquiller dans l'hôpital de Marseille : que ne donnerait-il pas aujourd'hui pour offrir encore ce spectacle à son sarcasme! Impossibles, les béquilles cependant. D'ailleurs, le moignon en apparence guéri ne supporte pas la jambe de bois, et la jambe artificielle savamment et chèrement articulée qu'il se commande, l'Homme-aux-semelles-de-vent ne l'utilisera pas. Même il faut cesser de le promener en voiture, il souffre trop pour y être mis.

Mais sa volonté, restée de fer, fait des siennes. Il décide de retourner en Orient; tout ce qu'on peut lui dire l'excite au départ, au lieu de le décourager. — 23-24 août! En notant les péripéties de son voyage, commencé dès 3 heures du matin (car il faut déjà le conduire au train de 6 heures 40 qu'il manquera pour se faire retrimbaler, sitôt 9 heures, au train de midi), Isabelle Rimbaud introduit au Grand-Livre de la souffrance humaine quelques pages dans la profondeur desquelles nous pouvons faire, nous, les bien portants et les heureux, une cure, une « saison » de pitié...

L'ex-pilote du *Bateau ivre* change de train à

Amagne, traverse Paris, cinglant vers ce même havre de disgrâce où il pénétrait voici un trimestre à son débarqué d'Aden. Arthur a besoin immédiat de montrer ce qui reste de sa jambe aux docteurs qui la coupèrent. Car, si la surface du moignon paraît saine, elle recouvre un sourd volcan d'atrocité. Voici l'éruption. Aussitôt couché, un cratère s'ouvre, la lave jaillit, ruisselle, se concrétise. Tout ce qui reste de moelle et de sang à ce squelette se transporte, s'amalgame en tumeur entre la hanche et le ventre. Les morticoles enregistrent dans leurs annales le cas monstrueux et abandonnent ce qui n'est plus un organisme humain, mais un cancer triomphant.

Triomphant? — Pas avant quelques semaines. Arthur est moins rapide à mourir que jadis à vivre, et un chef-d'œuvre pathologique ne se parfait pas si vite qu'un chef-d'œuvre de poésie. A son chevet. Isabelle veille. Mystique abeille, elle fait son miel dans le jardin des supplices de ce frère bien-aimé. Elle récolte ce dont elle composera, après trente ans de rumination, ces poèmes qui s'intitulent *Rimbaud mourant, Rimbaud catholique, Mon frère Arthur.*

Et quelques jours avant que l'auteur de *Soleil et Chair, Les Pauvres à l'Eglise, Les Premières Communions,* le messianique prophète aussi de *Génie,* rende le souffle, elle verra, cette voyante, le miracle s'accomplir. — Ma chère maman, écri-

ra-t-elle le mercredi 28 octobre à Vitalie Cuif,

Dieu soit mille fois béni! J'ai éprouvé dimanche le plus grand bonheur que je puisse avoir eu en ce monde. Ce n'est plus un pauvre malheureux réprouvé qui va mourir près de moi : c'est un juste, un saint, un martyr, un élu!

Pendant le courant de la semaine passée, les aumôniers étaient venus le voir deux fois; il les avait reçus, mais avec tant de lassitude et de découragement qu'ils n'avaient osé lui parler de la mort. Dimanche matin, après la grand'messe, il semblait plus calme et en pleine connaissance : l'un des aumôniers est revenu et lui a proposé de se confesser; et il a bien voulu.

Rimbaud (Jean Nicolas), 37 ans, négociant de passage à Marseille, décédé le 10 novembre 1891, à dix heures du matin. Diagnostic : « Carcinome généralisé » — porte le registre des décès de l'Hôpital de la Conception.

Le 9 novembre, ce négociant avait dicté à sa sœur cette note — ce poème :

UN LOT : UNE DENT SEULE.
UN LOT : DEUX DENTS.
UN LOT : TROIS DENTS.
UN LOT : DEUX DENTS.

et cette lettre — cette illumination :

Monsieur le Directeur,

Je viens vous demander si je n'ai rien laissé à votre compte. Je désire changer aujourd'hui de ce service-

ci, dont je ne connais même pas le nom, mais en tous cas que ce soit le service d'Aphinar. Tous ces services sont là partout et moi, impotent, malheureux, je ne peux rien trouver, le premier chien dans la rue vous dira cela. Envoyez-moi donc le prix des services d'Aphinar à Suez. Je suis complètement paralysé, donc je désire me trouver de bonne heure à bord, dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord.

APPENDICE

BROUILLONS D'UNE SAISON EN ENFER

On ne connaît pas de manuscrits d'*Une Saison* en dehors de deux pages de brouillon que possède M. Cazals, l'excellent iconographe de Verlaine et le bon samaritain de ses derniers ans. Ils lui viennent de celui-ci. Il a bien voulu nous permettre de nous en servir.

L'une des deux pages, titrée *Fausse Conversion*, se rapporte au chapitre de l'ouvrage intitulé *Nuit de l'Enfer;* l'autre porte un fragment du chapitre *Délires II*, sous-titré « Alchimie du Verbe ».

Toutes deux sont d'une écriture fine, tassée et raturée avec une abondance qui en rend le déchiffrement difficile. Nous savions que Rimbaud, s'il a produit son œuvre dans un laps de temps très court, ne l'a pas produite sans travail. L'actuel brouillon nous le confirme.

La page qui porte *Fausse conversion* est au recto d'un verso où figure la prose sans titre *Cette saison, la piscine des cinq galeries...* Mais la disposition des deux pages, au rebours l'une de l'autre, leur écriture

et couleur d'encre respectives permettent de croire qu'elles n'ont pas été écrites à la même époque. Il en résulte ce que nous savons déjà, à savoir que la prose *Cette saison, la piscine...* n'a jamais été pour faire partie d'*Une Saison;* qu'il s'agit là d'une illumination comme les autres. Rimbaud, en écrivant *Une Saison,* a utilisé une page de papier blanc, derrière laquelle figurait cette prose extrêmement raturée d'ailleurs (et que Berrichon a su déchiffrer d'une façon qui me paraît parfaite). En haut de la page, avant le titre *Fausse conversion,* figurent les mots « demandant grâce au jour »; membre de phrase qui faisait sans doute partie d'une phrase destinée à la *Saison.*

Fausse conversion

Jour de malheur. J'ai avalé une fameuse gorgée de poison. La rage du désespoir m'emporte contre toute la nature, les objets, moi que je veux déchirer. Trois fois béni soit le conseil qui m'est arrivé. Les entrailles me brûlent, la violence du venin tord mes membres, me rend difforme. Je meurs de soif. J'étouffe. Je ne puis crier. C'est l'enfer, l'éternité de la peine. Voilà comme le feu se relève. Va, démon, attise-le. Je brûle comme il faut. C'est un bel et bon enfer.

J'avais entrevu la conversion, le bien, le bonheur, le salut. Puis-je décrire la vision! On n'est pas poète en enfer. C'était des millions de créatures charmantes, un admirable concert spirituel, la force et la paix, les nobles ambitions, que sais-je!

Ah! les nobles ambitions! ma haine. Recommence l'existence enragée; la colère dans le sang, l'abêtissement et c'est encore la vie : si la damnation est éternelle. C'est l'exécution des lois religieuses. Pourquoi a-t-on semé une foi pareille dans mon esprit? Mes parents ont fait mon malheur, — et le leur, ce qui importe peu. On a abusé de mon innocence. Oh! l'idée du baptême. Il y en a qui ont vécu mal, qui vivent mal et qui ne sentent rien. C'est mon baptême et ma faiblesse dont je suis esclave. C'est la vie encore! Plus

tard les délices de la damnation seront plus profondes. Je reconnais la damnation. Un homme qui veut se mutiler est bien damné, n'est-ce pas? Je me crois en enfer, donc, j'y suis. Un crime, vite, que je tombe au néant par la loi des hommes.

Tais-toi, mais tais-toi! C'est la honte et le reproche à côté de moi; c'est Satan qui me dit que son feu est ignoble, idiot; et que ma colère est affreusement laide. Assez. Tais-toi. Ce sont des erreurs qu'on me souffle à l'oreille : la magie, les alchimies, les mysticismes, les parfums faux, les musiques naïves. C'est Satan qui se charge de cela. Alors les poètes sont damnés. Non, ce n'est pas cela.

Et dire que je tiens la vérité! que j'ai un jugement sain et arrêté sur toute chose, que je suis tout prêt pour la perfection.

L'orgueil à présent. Je ne suis qu'un bonhomme en bois, la peau de ma tête se dessèche. O Dieu! mon Dieu! mon Dieu! j'ai peur. Pitié. Ah! j'ai soif. O mon enfance, mon village, les prés, le lac sur la grève, le clair de lune quand le clocher sonnait douze. Satan y est au clocher — Que je deviens bête! O Marie, Sainte Vierge. Faux sentiment, fausse prière.

DÉLIRES

... J'aurais voulu le désert crayeux.

J'adorai les boissons tiédies, les optiques fanées, les vergers brûlés. Je restais de longues heures la langue pendante, comme les bêtes harassées. Je me traînais dans les ruelles puantes, et les yeux fermés je m'offrais au soleil, Dieu de feu qu'il me renversât. Général, roi disais-je, si tu un vieux canon sur tes remparts qui dégringolent, bombarde les hommes avec des monceaux de terre sèche. Aux glaces des magasins splendides. Dans les salons frais! Que les araignées... Fais manger sa poussière à la ville. Oxyde des gargouilles.

Je portais des vêtements de toile. J'allais casser des pierres sur des routes balayées toujours. Le souverain soleil dormait sur la merde, dans la vallée le moucheron enivré à la pissotière de l'auberge isolée, amoureux de la bourrache et dissous au soleil.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

HISTORIQUE 15

SES ORIGINES. SON PÈRE ET SA MÈRE. L'ENFANCE 23

RIMBAUD COLLÉGIEN 53

DE MAZAS A « MA BOHÈME » 81

GESTATION DU BATEAU IVRE 105

LE BATEAU IVRE ET LES CÉNACLES 141

RIMBAUD ET LE MÉNAGE VERLAINIEN 167

CHANSONS DERNIÈRES ET PREMIÈRES « ILLUMINATIONS » .. 189

RIMBAUD ET VERLAINE EN BELGIQUE 217

LONDRES ET LE DRAME DE BRUXELLES 235

UNE SAISON EN ENFER 275

L'HOMME AUX SEMELLES DE VENT 297

EN ARABIE ET ABYSSINIE 319

ÉPILOGUE 345

Appendice 353

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le 'quatorze juin mil neuf cent vingt-neuf
PAR
MARC TEXIER
A POITIERS
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE

DATE DUE

APR 15 1980

MAR 24 1990

APR 16 1980

MAR 27 1990

261-2500

Printed in USA

027983

UNIVERSITY OF VICTORIA
Library
VICTORIA, B.C.

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe a l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER